... de 25 %, soit 0 65 net)

au. — Le
sin Pons. —
l.). — Un
. — Louis
lu Chat qui
— Pierrette.
lu.
re.
critique. —
ies choisies.
r de Séville.
choisies.
— Paul et

— Epîtres.

funèbres. —

tyle.

Les Martyrs
Outre-Tombe

choisies.
de Henri IV.
nsations.
id. — Cinna.
Le Menteur.
e.
d'Italie. —

is XI.
Méthode. —
es. — Prin-
vre I).

La Fontaine. — Fables choisies (2 vol.).
La Rochefoucauld. — Maximes.
Le Sage. — Gil Blas (2 vol.). — Turcaret.
Maintenon (Mme de). — Lettres et Entretiens.
Mais re (J. de). — Les Soirées de Saint-Pétersbourg.
Maistre (X. de). — La Jeune Sibérienne. Le Lépreux de la cité d'Aoste (1 vol.) — Voyage autour de ma chambre.
Malebranche. — De la recherche de la vérité.
Marivaux. — Les Fausses Confidences. — Le Jeu de l'amour et du hasard.
Marot. — Poésies choisies.
Michelet. — Histoire de France (extraits). Jeanne d'Arc, etc. (1 vol.).
Mirabeau. — Discours.
Molière. — L'Avare. — Le Bourgeois gentilhomme. — Les Femmes savantes. — Les Fourberies de Scapin. La Comtesse d'Escarbagnas (1 vol.). — Le Malade imaginaire. — Le Misanthrope. — Les Précieuses ridicules. — Tartuffe.
Montesquieu. — Lettres persanes. — L'Esprit des Lois.
Musset. — Fantasio. Un caprice (1 vol). — Il ne faut jurer de rien. — Mélanges de Littérature. — Poésies choisies.
Napoléon Ier. — Lettres. Bulletins. Proclamations (1 vol.). — Mémoires de Sainte-Hélène. — Récits militaires.
Nodier (Ch.). — Contes et Nouvelles (2 vol.).
Orléans (Ch. d') **et Villon.** — Poésies.
...losophiques. —
...es.
...Extraits péda-

BIBLIOTHEQUE DE SCIENCES PO
1704105

1281944

Strożecki

GEORGE SAND

EXTRAITS DES ROMANS CHAMPÊTRES

LA MARE AU DIABLE
FRANÇOIS LE CHAMPI
LA PETITE FADETTE
LES MAITRES SONNEURS

NOTICES ET NOTES
PAR
L. VINCENT
DOCTEUR ÈS LETTRES

PARIS
LIBRAIRIE HATIER
8, RUE D'ASSAS, 8

1923

FLM, 12° 0260

BIBLIOGRAPHIE

CARO. — *Les grands Écrivains français. George Sand.* — Hachette, 1910, in-8°.

DOUMIC (René). — *George Sand.* 362 p. — Perrin et Cie, 1908, in-8°.

KARENINE (Wladimir). — *George Sand, sa vie et ses œuvres.* — T. I, 1804-1833, Ollendorf, 1899, in-8°. — T. II, 1833-1838, Ollendorf, 1899, in-8°. — T. III, 1838-1848, Plon-Nourrit, 1912.

MOSELLI (Emile). — *Les Femmes illustres, George Sand.* — Édition d'art et de littérature, in-8°.

VINCENT (L.). — *George Sand et le Berry. Nohant.* Auguste Picard, 1919. — *Le Berry dans l'œuvre de George Sand.* Aug. Picard, 1919. — *La langue et le style rustiques de George Sand dans les Romans champêtres.* Aug. Picard, 1916.

— *Pages choisies de George Sand.* Notice par S. Rocheblave. Colin, 1903.

Strozecki

BIOGRAPHIE

Aurore Dupin est née à Paris, le 1er juillet 1804. Mme Dupin, sa grand'mère, était fille de l'illustre maréchal de Saxe et femme de Dupin de Francueil. Le fils de celle-ci, Maurice, épousa Sophie Delaborde, fille d'un modeste oiseleur; de cette union naquit la femme célèbre qui prit le nom de George Sand. La famille Dupin était d'ancienne et bonne noblesse; d'origine normande, elle était depuis longtemps fixée en Berry. Toutefois, la terre de Nohant ne fut achetée par la grand'mère d'Aurore qu'après la mort de son mari, vers 1787; et celle-ci ne put l'habiter qu'après la tourmente révolutionnaire. Elle vint alors s'y fixer avec Maurice et le fidèle Deschartres, précepteur de son fils. La loi du 2 Vendémiaire, an VII (23 septembre 1798), appela le jeune Dupin sous les drapeaux. C'est en 1800 qu'il fit la connaissance de Sophie. En 1803, il se mariait, en secret, à la municipalité du deuxième arrondissement, car il savait l'hostilité que rencontrait chez sa mère le projet de cette union. Plus tard Mme Dupin accepta sa belle-fille et fit célébrer le mariage religieux. Après la campagne de 1807, Maurice Dupin fut envoyé en Espagne comme aide de camp de Murat. En 1808, il rentrait pour quelque temps à Nohant avec les siens. Son fils, fort délicat, lui fut bientôt enlevé, et lui-même, peu de temps après, mourait d'une chute de cheval.

A la mort de son mari, Sophie ne pouvait plus songer à rester sous le même toit que sa belle-mère. Un abîme séparait ces deux femmes; elles étaient absolument différentes par l'éducation, le caractère, les goûts, les sentiments, leurs manières de penser, de s'exprimer. Sophie Delaborde regagna donc Paris, laissant sa fille à Nohant, aux soins de sa belle-mère. La petite fille eut beaucoup de chagrin; mais elle se consola pourtant. La campagne convenait à son tempérament. Elle aimait le grand air et la liberté. Enfant, elle vagabondait avec ceux du village, dès qu'elle pouvait se soustraire à la surveillance de Deschartres, chargé de son éducation; elle entraînait ses petits amis dans des courses folles au milieu des prairies. Ils faisaient « le ravage » dans les fossés, sur les arbres, dans les ruisseaux. Puis on goûtait sur l'herbe avec des pommes cuites sous la cendre. Au moment des foins, la bande joyeuse se roulait sur les *miloches*, ou glanait pour les pauvres. Aurore s'intéressait aussi aux travaux des champs, elle savait soigner les brebis, les agneaux et les animaux de la basse-cour. Elle aimait les

scènes rustiques : le labourage, les semailles, la fenaison, la moisson. Pour elle tout devenait peu à peu une source de poésie; elle remplissait ses yeux de tous les spectacles que la nature étalait devant elle. Son goût pour le fantastique lui faisait trouver un plaisir infini dans le récit des contes et des superstitions du pays : follets, fadets, lavandières, demoiselles, grand'bête, chasse à baudet, etc...

M^me^ Dupin veillait cependant à ce que son éducation ne fût pas négligée. A onze ans, Aurore lisait l'*Iliade*, *la Jérusalem délivrée;* elle avait déjà la passion d'écrire, et l'art du développement lui était familier. Elle savait des milliers de vers. Elle apprenait aussi le latin.

M^me^ Dupin songea à lui faire faire sa première communion pour se conformer à la coutume plutôt que par conviction. Ce fut l'abbé Pinaud de Montpeyroux, alors curé de Saint-Chartier, qui fut chargé de préparer l'enfant à ce grand acte. Pour compléter l'éducation d'Aurore, sa grand'mère l'emmena à Paris et la mit, en 1817, en pension au Couvent des Anglaises. Là, elle se trouva dans une atmosphère de piété à laquelle elle ne résista point. Etant un être de sensibilité et d'imagination, elle se laissait aller aux manifestations extérieures de dévotion qui lui procuraient un certain plaisir; mais cette piété manquait de solidité; elle n'était pas assez profonde, et par conséquent elle était insuffisante pour surmonter les obstacles qu'elle devait rencontrer plus tard sur son chemin. Au printemps de 1820, après trois ans d'absence, Aurore Dupin revit son cher Nohant. Elle avait, à regret, quitté le couvent, mais l'attrait de la liberté, l'affection qu'elle avait pour sa grand'mère, le plaisir indicible que lui procurait la vue de la campagne, le souvenir de ses impressions d'autrefois, si vives qu'elles ne s'étaient point effacées, le bonheur de retrouver ses vieux amis, que sais-je? les parfums qui émanaient des arbres en fleurs, une sorte d'ivresse, dissipa la tristesse causée par la séparation. Bientôt elle parcourut le pays à cheval, montée sur sa fidèle Colette, et se livra à ses rêveries. Le soir, elle continuait à s'instruire et prolongeait ses lectures très avant dans la nuit. A peine âgée de seize ans, elle lisait au hasard tout ce qui lui tombait sous la main, Mably Locke, Condillac, Montesquieu, Bacon, J.-J. Rousseau, etc., etc., et mettait sa piété et sa foi à la plus rude des épreuves; aussi n'y résistèrent-elles point. Elle garda pendant quelques années encore la pratique religieuse, mais son esprit se détachait de plus en plus de la religion catholique, même à son insu, et elle s'aperçut un jour que depuis longtemps elle n'avait plus la foi.

Dès cette époque, la jeune fille contractait en Berry de solides amitiés qui devaient, jusqu'à la fin, lui rester acquises.

M^{me} Dupin étant morte le 25 décembre 1821, Aurore allait retomber sous la tutelle de sa mère. Celle-ci, fort originale, bien qu'ayant de sérieuses qualités, fit souffrir la jeune fille. Pour échapper à la contrainte où elle était obligée de vivre, elle épousa de son plein gré et avec plaisir Casimir Dudevant, fils du baron Dudevant. Tout alla bien pendant quelques années. La naissance d'un superbe enfant, qu'ils appelèrent Maurice, les combla de joie. Mais l'humeur inquiète de la jeune femme ne pouvait s'accommoder des joies simples de la famille. Les époux Dudevant, pour tromper l'ennui qui les envahissait, voyagèrent. On fit des séjours à Guillery, on visita les Pyrénées. M^{me} Dudevant ne trouvait plus d'agrément dans son intérieur. Ses rêves l'emportaient sans cesse loin des siens.

En 1831, elle prit le parti de venir habiter Paris; mais elle devait séjourner chaque année plusieurs mois à Nohant. Elle y laissait provisoirement Maurice et Solange à la garde de son mari, auquel elle reconnaissait les qualités d'un bon père. M^{me} Dudevant ne savait pas au juste ce qu'elle pourrait faire pour augmenter ses revenus, assez modestes; mais ce qu'elle voulait avant tout, c'était la liberté. Elle retrouva dans la capitale un groupe de Berrichons : les uns y étaient fixés comme Henri de Latouche, d'autres étaient là pour y faire leurs études, tels que Papet, Fleury, Périgois, Duvernet, ses vieux amis d'autrefois.

Après quelques essais de peinture, la littérature parut à Aurore le moyen le plus propre à assurer son existence. Elle se lança. Elle écrivit *Indiana* (1831-1832), premier roman, qui devait être suivi d'un grand nombre d'autres et qui la rendit célèbre. Ses occupations littéraires ne l'empêchaient point de mener la vie la plus excentrique. Elle continuait à correspondre avec son mari pendant qu'elle formait diverses liaisons qui n'avaient pas de durée. Esprit inquiet, cherchant le bonheur partout où il ne peut être, elle ne goûtait aucun repos, ses rêves n'étaient jamais satisfaits. C'était toujours à recommencer.

Après la publication de plusieurs autres romans, tels que *Valentina* (1832), *Lélia* (1833), cette même année, elle fit avec Musset le fameux voyage d'Italie. En 1835, son procès en séparation la retint longtemps en Berry. Elle obtint gain de cause, grâce au dévouement de ses amis berrichons. M. Dudevant, ayant quitté Nohant pour aller habiter sa terre de Guillery, en Lot-et-Garonne, George Sand fit de plus longs séjours dans sa vieille maison, et y reçut de nombreux amis. C'est l'époque où elle écrivit *Mauprat* (1837). Ses relations avec l'avocat célèbre de l'époque, Michel de Bourges, tout d'abord, puis ensuite avec le philosophe Pierre Leroux, la lancèrent dans la politique. Sous l'influence

de ce dernier elle écrivit de nombreux romans socialistes; citons entre autres : *Le Compagnon du Tour de France* (1840), *Consuelo* (1842), *Le Meunier d'Angibault* (1845) ; *Le Péché de Monsieur Antoine* (1845) ; les romans champêtres dont nous aurons à parler tout à l'heure, et une foule d'articles qui parurent dans les journaux avancés de l'époque. La Révolution de 1848 la trouvait donc toute prête pour l'action. Elle y prit une grande part, et ne cessa, soit en Berry, soit à Paris, de favoriser le mouvement. Après avoir dépensé ses forces au service de la cause, elle se découragea, déçue par les résultats qui ne correspondaient pas à son idéal.

A partir de 1852, elle passa désormais à Nohant la plus grande partie de son temps, n'allant guère à Paris que pour surveiller ses affaires. Depuis quelque temps déjà, elle s'était tournée du côté du théâtre ; elle donna *François le Champi* (1849), *Claudie* (1851) qui eut un grand succès, le *Mariage de Victorine* (1851), *Marielle* (1851), le *Démon du foyer* (1852), *Mauprat* (1853), le *Marquis de Villemer* (1864), et beaucoup d'autres pièces. Elle écrivit aussi nombre de romans ; citons seulement : *Les Beaux Messieurs de Bois-Doré* (1857) : *L'homme de neige* (1858) ; *Jean de la Roche* (1859) ; *La famille de Germandre* (1861) ; *Malgrétout* (1870), etc., etc. Elle écrivit aussi l'*Histoire de ma vie*, en plusieurs volumes, œuvre pleine de bonhomie et de charme, où il ne faut pas cependant chercher l'exactitude. Elle composa des contes charmants pour ses petites filles. Son séjour à la campagne favorisait cette production intense. En 1864, pour des raisons particulières, elle s'établit à Palaiseau, mais deux ans plus tard elle venait avec joie reprendre possession de ses pénates. Entourée de son fils, de sa belle-fille, de ses petits-enfants, aimant les siens avec un cœur très tendre et très passionné, ce fut pour elle une époque d'apaisement relatif. La politique ne l'occupait plus ; elle partageait son temps entre la littérature, les êtres aimés qui l'entouraient, ses amis, et son jardin. Quelques voyages en Bretagne, en Savoie, en Italie, en Normandie, dans le Midi, ne l'éloignèrent pas pour longtemps de son home. Elle fut frappée en pleine activité d'une maladie qui l'emporta en quelques jours ; elle s'alita le 30 mai et mourut le 8 juin 1876.

George Sand a prodigieusement travaillé pendant toute son existence. A une centaine de volumes qui composent son œuvre, il faut ajouter un nombre considérable de lettres, dont une minime partie a été publiée. Il ne lui fallait, en général, qu'un mois pour écrire un roman, tant sa facilité était extraordinaire. Son œuvre est variée. C'est « le romantisme lyrique qui s'exprime » d'abord dans ses romans. Avec une imagination débordante, elle est souvent tombée dans l'exagération, et ses personnages sont plus idéalistes

que réels; de parti pris elle a souvent glorifié la passion; elle aime les situations fausses, ce qui rend ses livres très dangereux. Elle est en général optimiste et préfère considérer l'humanité sous ses meilleurs côtés. Son style est plein de charme; elle obtient sans effort le naturel, la clarté, l'aisance, l'ampleur, la variété dans l'expression. « George Sand, dit Jules Janin, parle toujours, même dans ses plus grands écarts, la plus belle langue française, c'est-à-dire la plus correcte. Nul ne peut nier que tous les honneurs du style lui appartiennent... Il n'y a pas à l'Académie française, il n'y a pas dans toutes les Académies, française ou étrangères, de ce monde, un écrivain de la force de George Sand. »

NOTICE

SUR LES ROMANS CHAMPÊTRES

La Mare au Diable parut pour la première fois dans le *Courrier Français*, 6 février 1846 et numéros suivants; son complément, *Les Noces de campagne* dans le même journal, à partir du 31 mars de la même année.

Depuis longtemps, George Sand, attirée par le paysan, celui au milieu duquel elle avait vécu pendant toute sa jeunesse, désirait lui faire une place dans la littérature. C'était, du reste, le moyen de servir les théories socialistes auxquelles elle s'était donnée sous l'influence de Pierre Leroux. Il est à remarquer que dès 1832, avec *Valentine*, elle essayait déjà d'esquisser quelques figures paysannes; elle y revenait dans *Mauprat* (1837), et surtout dans *Jeanne* (1844). Elle ne se contentait plus alors de mettre dans la bouche des paysans quelques expressions patoises, mais elle donnait quelques phrases entières empruntées à la langue berrichonne. Néanmoins, la *Mare au Diable*, qui contient peu de mots patois, ouvre la série des romans champêtres, parce que tous les personnages sont pris chez les paysans; nous n'y voyons plus de citadins épris de bergères, ou de paysans portant leurs vues sur les jeunes filles nobles de la contrée.

Nous devons constater dans ce délicieux roman l'exactitude de George Sand, en ce qui concerne les lieux indiqués. Le voyage de Germain et de la petite Marie est facile à suivre sur une carte détaillée du pays. On retrouve la *mare* dans les

bois de Chanteloube, « cette mare qui est un miroir d'un blanc laiteux où le ciel se reflète, qui n'a pas de rives, et s'arrête, en glissant son eau sur l'herbe », comme le dit Mme Adam.

L'aspect du site a un peu changé, toutefois, depuis l'époque où George Sand écrivait son roman, car les vieux chênes qui peuplaient ces lieux d'obscurité et de mystère n'existent plus.

Remarquons aussi que la châteleine de Nohant, qui avait vécu très près des gens de la campagne, assistant à leurs *assemblées*, prenant part à leurs fêtes, a tenu à reproduire fidèlement les anciennes coutumes des paysans à l'occasion du mariage, la plus grande de toutes leurs fêtes, auquel ils consacrent trois jours de réjouissances.

Cette charmante idylle, si pleine de poésie, paraît cependant très près du paysan par le naturel et la naïveté des sentiments. L'habitant de la Vallée Noire, sans être très passionné, aime cependant d'un amour profond, et garde en général le souvenir fidèle des êtres qui lui ont donné le bonheur. Aussi, rien de plus naturel que l'attachement de Germain pour sa bonne Catherine, morte depuis déjà deux ans. Son souvenir est si vivace encore, que l'idée de la remplacer lui est très pénible.

Le père Maurice, bon et brave, mais homme entendu aux affaires, comme il s'en rencontre beaucoup aussi en Berry, veille au grain. Pour lui le sentiment doit faire place à la raison. La sensibilité de son gendre lui paraît exagérée. Il faut une femme pour s'occuper des enfants de Catherine ; il ne souffrira pas beaucoup en voyant une étrangère, pourvu qu'elle soit riche, prendre à son foyer la place de sa chère fille : l'utilité le demande.

Ces deux types d'homme sont bien berrichons.

La petite Marie, honnête, laborieuse, intelligente, est aussi une bonne jeune fille du pays de George Sand. Sa conversation avec Germain sous les grands chênes, au bord de la mare, est un chef-d'œuvre de simplicité, de naturel, de bon sens qui rentre tout à fait dans la mentalité du paysan de cette région.

François le Champi parut dans le *Journal des Débats*, du 31 décembre 1847 au 14 mars 1848. George Sand n'avait pas été satisfaite de la *Mare au Diable;* elle trouvait que ses essais rustiques ne se rapprochaient pas assez du paysan, que l'auteur y montrait « encore de temps en temps le bout de l'oreille ». Par conséquent, il fallait chercher d'autres procédés pour donner une impression plus vraie. C'était surtout dans l'expression des sentiments naïfs qu'il y avait des modifications à apporter. Mais une grande difficulté se pré-

sentait : il était impossible de faire parler le paysan dans sa langue sans mettre à côté une traduction, car son langage eût été incompréhensible pour le lecteur. De là, la nécessité d'un compromis : il s'agissait donc pour George Sand de raconter l'histoire du Champi « comme si elle avait à sa droite un Parisien parlant la langue moderne, et à sa gauche un paysan, devant lequel elle ne voudrait pas dire une phrase, un mot où il ne pourrait pas pénétrer. Ainsi elle devait parler clairement pour le Parisien, naïvement pour le paysan ».

C'était un nouveau problème que l'auteur se posait et qu'elle a essayé de résoudre dans *Le Champi*, *La Petite Fadette* et *Les Maîtres sonneurs*.

Et dès maintenant, pour ne pas y revenir, je ferai remarquer qu'il y a progression du *Champi* aux *Maîtres sonneurs*. Si dans le *Champi* il y a plus d'expressions berrichonnes que dans la *Mare au Diable*, si nous rencontrons plus de particularités dans le style se rapportant au Berry, nous trouvons déjà bien plus d'éléments patois dans la *Petite Fadette*, mais c'est dans les *Maîtres sonneurs* que l'auteur s'éloigne de plus en plus de sa manière habituelle d'écrire. Signalons aussi en passant, que George Sand a mêlé sans cesse le patois de la *Vallée Noire* au vieux et moyen français. Elle emprunte à Rabelais, à Montaigne, de nombreuses expressions, et emploie souvent leur syntaxe. Aussi est-ce surtout par la construction de ses phrases qu'elle s'éloigne le plus du patois berrichon. On peut dire qu'en définitive la langue que George Sand a parlée dans ses romans rustiques ne renferme que des éléments de patois isolés ; mais elle est arrivée à donner aux pensées du paysan un air simple et naïf, à rendre l'éveil de la sensibilité dans ces âmes primitives, à leur faire exprimer des sentiments pleins d'une poésie dont ils ne sont pas dépourvus. De l'ensemble de ces procédés il résulte que l'auteur a su nous charmer ; ne lui en demandons pas davantage.

En ce qui concerne la topographie, dans ce roman comme dans le précédent et dans ceux qui suivent, George Sand l'a scrupuleusement respectée. Le moulin du *Cormouer*, toutefois, n'existe pas nominativement, mais il est facile, d'après les allées et venues des personnages, de le situer aux environs des hameaux de Ripoton et de Barbotte, au bas de la côte du Plessis, non loin de Nohant. Quant au *Champi*, il était, dit-on, connu aux environs, mais je ne puis en donner l'assurance.

La Petite Fadette devait paraître dans le *Spectateur républicain;* mais la publication de ce journal ayant cessé, le roman fut donné au *Crédit*, et il parut à partir du 1er dé-

cembre 1848. Toute la série des œuvres rustiques part du même principe socialiste : réhabiliter la classe qui est l'objet d'un certain mépris; montrer aux citadins, à ceux qui lisent, à ceux qui ont reçu de l'instruction, que parmi les habitants des campagnes beaucoup sont dignes de leur attention et de leur estime. Comme eux, ils ont une intelligence déliée, un cœur chaud, une âme qui vibre aux actes généreux, aux pensées élevées. Leurs sentiments, pour s'exprimer dans une langue simple et naïve, n'en sont pas moins dignes d'être notés. Puis, parmi cette classe modeste et laborieuse, l'auteur aime à choisir les êtres les plus déshérités, ceux qu'elle écarte de son estime, et rejette de sa société : Le Champi aura toutes les qualités de l'intelligence et du cœur, une délicatesse rare. Etre exquis, il forcera notre sympathie et notre admiration. La Petite Fadette, méprisée des gens de son village, de tous ceux qui se respectent, parce que sa famille ne paraît point recommandable, a tant de finesse, de perspicacité, de jugement droit, de raison solide, un cœur si bon, si généreux, un amour si désintéressé que le fier et beau besson est vite conquis. C'est un être d'exception qui fait tomber tous les préjugés.

Avec la *Petite Fadette*, nous faisons aussi connaissance avec le monde des follets, des sorcières, des remégeuses, si important en Berry. C'est un nouvel aspect de la mentalité de l'homme qui habite ces contrées, où les superstitions sont encore très vivaces. George Sand, avec un art consommé, a su le découvrir et le rendre avec une grande intensité.

Les Maîtres sonneurs. Ce roman parut dans le *Constitutionnel* du 1er juin 1853 et numéros suivants. G. Sand a voulu, dans cette œuvre, nous faire pénétrer plus avant dans l'âme du paysan berrichon, et nous le montrer sous une autre face. Joset l'*Ebervigé* est tourmenté dès ses plus jeunes années du désir d'apprendre la musique ; il fait ses premiers essais sur un chalumeau, s'en allant bien loin dans les champs pour que personne ne l'entende. Il aime Brulette, mais il n'a pas une parole à son service pour lui déclarer son amour. Comme les vrais artistes, il n'a que son art pour exprimer les sentiments qui le passionnent. Quand il voit que Brulette a applaudi à ses premiers airs, il prend une dure résolution : il quittera son amie, ira en Bourbonnais pour se perfectionner dans l'art de la musique, en suivant les leçons des maîtres sonneurs de ce pays. C'est par la musique qu'il prétend faire comprendre à Brulette l'amour qu'il a pour elle. Il acquiert un grand talent. Mais Joset se trompe lui-même ; il aime Brulette, il est vrai, mais elle n'a que la seconde place dans son cœur ; la jeune fille le comprend quand elle dit à Thérence : « Il ne m'aime pas comme

je voudrais en être aimée... Je suis toujours assurée que j'aurai en son cœur une rivale dont je serai vitement écrasée... ne vous y trompez pas... c'est la musique. » Aussi se contente-t-il du compliment de Brulette, qui le reçoit maître en sonnerie et qui le regarde comme supérieur à tous ceux qu'elle a entendus.

Disons une fois de plus que l'auteur n'a rien exagéré : Le paysan berrichon a une vraie passion pour la musique. Il aime à chanter, nous le verrons, il sait un nombre incalculable de chansons ; il aime à danser aux sons des instruments, et il aime à entendre la musique. Celle-ci agit puissamment sur son âme ; il est entraîné par elle ; et il oublie volontiers de manger et de boire pour jouir plus longtemps de ce plaisir. Etant en général bien organisé sous ce rapport, quand il le veut, le Berrichon est capable d'acquérir un talent tout à fait remarquable.

G. Sand n'a pas oublié de nous mettre au courant des superstitions relatives aux sonneurs. Celui qui embrasse cette profession passe pour avoir fait un pacte avec le diable : « On ne peut devenir musicien sans vendre son âme à l'enfer ; un jour ou l'autre Satan arrache la musette des mains du sonneur et la lui brise sur le dos, ce qui l'égare, le rend fou et le pousse à se détruire. » Ainsi périt Joset, le beau sonneur, victime de son amour pour la musique, et, sans doute, de la jalousie qu'il avait excitée chez les sonneurs de la Vallée Noire.

Nous ne pouvons nier, puisque l'auteur lui-même l'avoue, que les paysans des romans champêtres ne soient un peu idéalisés ; ils sont cependant aussi près de la nature que possible, et George Sand s'est efforcée de mettre au second plan certains personnages qui sont pris sur le vif ; dans la *Petite Fadette*, ce sera le fermier des Ormeaux ; dans le *Champi*, Cadet Blanchet. Il y a toujours à côté des âmes vertueuses, bonnes, dévouées, des cœurs durs, méchants, intéressés, ou injustes.

Dans ses romans rustiques et dans d'autres œuvres aussi, George Sand a pris un plaisir infini à décrire la nature ; elle subit son charme, et la peint sans la dénaturer. C'est surtout le Berry qui l'a inspirée, et tout spécialement la Vallée Noire. Elle goûtait le charme paisible et doux de cette contrée. Elle a aimé aussi les bords de la Creuse, plus pittoresques, Gargilesse, en particulier, qu'elle a immortalisé par de délicieuses descriptions.

LA MARE AU DIABLE

(1846)

NOTICE

Quand j'ai commencé, par *la Mare au Diable*, une série de romans champêtres, que je me proposais de réunir sous le titre de *Veillées du Chanvreur*, je n'ai eu aucun système, aucune prétention révolutionnaire en littérature. Personne ne fait une révolution à soi tout seul, et il en est, surtout dans les arts, que l'humanité accomplit sans trop savoir comment, parce que c'est tout le monde qui s'en charge. Mais ceci n'est pas applicable au roman de mœurs rustiques : il a existé de tout temps et sous toutes les formes, tantôt pompeuses, tantôt maniérées, tantôt naïves. Je l'ai dit, et dois le répéter ici, le rêve de la vie champêtre a été de tout temps l'idéal des villes et même celui des cours. Je n'ai rien fait de neuf en suivant la pente qui ramène l'homme civilisé aux charmes de la vie primitive. Je n'ai voulu ni faire une nouvelle langue, ni me chercher une nouvelle manière. On me l'a cependant affirmé dans bon nombre de feuilletons, mais je sais mieux que personne à quoi m'en tenir sur mes propres desseins, et je m'étonne toujours que la critique en cherche si long, quand l'idée la plus simple, la circonstance la plus vulgaire, sont les seules inspirations auxquelles les productions de l'art doivent l'être. Pour *la Mare au Diable* en particulier, le fait que j'ai rapporté dans l'avant-propos, une gravure d'Holbein, qui m'avait frappée, une scène réelle que j'eus sous les yeux dans le même moment, au temps des semailles, et voilà tout ce qui m'a poussé à écrire cette histoire modeste, placée au milieu des humbles paysages que je parcourais chaque jour. Si l'on me demande ce que j'ai voulu faire, je répondrai que j'ai voulu faire une chose très touchante et très simple, et que je n'ai pas réussi à mon gré. J'ai bien vu, j'ai bien senti le beau dans le simple, mais voir et peindre sont deux ! Tout ce que l'artiste peut espérer de mieux, c'est d'engager ceux qui ont des yeux à regarder aussi. Voyez donc la simplicité, vous autres, voyez le ciel et les champs, et les arbres, et les paysans surtout dans ce qu'ils ont de bon et de vrai : vous les verrez un peu dans mon livre, vous les verrez beaucoup mieux dans la nature.

GEORGE SAND

Nohant, 12 avril 1851.

Strozecki

LA MARE AU DIABLE

I

L'AUTEUR AU LECTEUR

A la sueur de ton visaige
Tu gagnerois ta pauvre vie,
Après long travail et usaige,
Voicy la *mort* qui te convie.

Le quatrain en vieux français, placé au-dessous d'une composition d'*Holbein* (1), est d'une tristesse profonde dans sa naïveté. La gravure représente un laboureur conduisant sa charrue au milieu d'un champ. Une vaste campagne s'étend au loin, on y voit de pauvres cabanes; le soleil se couche derrière la colline. C'est la fin d'une rude journée de travail. Le paysan est vieux, trapu, couvert de haillons. L'attelage de quatre chevaux qu'il pousse en avant est maigre, exténué; le soc s'enfonce dans un fonds raboteux et rebelle. Un seul être est allègre et ingambe dans cette scène de *sueur et usaige*. C'est un personnage fantastique, un squelette armé d'un fouet, qui court dans le sillon à côté des chevaux effrayés et les frappe, servant ainsi de valet de charrue au vieux laboureur. C'est la mort, ce spectre qu'Holbein a introduit allégoriquement dans la succession de sujets philosophiques et religieux, à la fois lugubres et bouffons, intitulée *les Simulachres de la mort*...

1. *Holbein* (1497-1543), peintre de grand talent, né à Augsbourg. Il composa une série de tableaux, *Les Simulachres de la Mort*, vulgairement appelée *Danse macabre*, et fit de nombreux portraits.
Les quatrains qui accompagnent chaque gravure se trouvent dans une édition postérieure à la première (car la première n'en contient pas); ils sont attribués à Jean de Vauzelles. « Les simulachres et historiées faces de la mort autant élégamment pourtraictes que artificiellement imaginées », parurent à Lyon chez Trechsel (1538) ; c'est la première édition dans laquelle se trouve le texte.

II

LE LABOUR

Je venais de regarder longtemps et avec une profonde mélancolie le laboureur d'Holbein, et je me promenais dans la campagne, rêvant à la vie des champs et à la destinée du cultivateur. Sans doute il est lugubre de consumer ses forces et ses jours à fendre le sein de cette terre jalouse, qui se fait arracher les trésors de sa fécondité, lorsqu'un morceau de pain le plus noir et le plus grossier est, à la fin de la journée, l'unique récompense et l'unique profit attachés à un si dur labeur. Ces richesses qui couvrent le sol, ces moissons, ces fruits, ces bestiaux orgueilleux qui s'engraissent dans les longues herbes, sont la propriété de quelques-uns et les instruments de la fatigue et de l'esclavage du plus grand nombre. L'homme de loisir n'aime en général pour eux-mêmes, ni les champs, ni les prairies, ni le spectacle de la nature, ni les animaux superbes qui doivent se convertir en pièces d'or pour son usage. L'homme de loisir vient chercher un peu d'air et de santé dans le séjour de la campagne, puis il retourne dépenser dans les grandes villes le fruit du travail de ses vassaux.

De son côté, l'homme du travail est trop accablé, trop malheureux, et trop effrayé de l'avenir, pour jouir de la beauté des campagnes et des charmes de la vie rustique. Pour lui aussi les champs dorés, les belles prairies, les animaux superbes, représentent des sacs d'écus dont il n'aura qu'une faible part, insuffisante à ses besoins, et que, pourtant, il faut remplir, chaque année, ces sacs maudits, pour satisfaire le maître et payer le droit de vivre parcimonieusement et misérablement sur son domaine.

Et pourtant, la nature est éternellement jeune, belle et généreuse. Elle verse la poésie et la beauté à tous les êtres, à toutes les plantes, qu'on laisse s'y développer à souhait. Elle possède le secret du bonheur, et nul n'a su le lui ravir. Le plus heureux des hommes serait celui qui, possédant la science de son labeur, et travaillant de ses mains, puisant le bien-être et la liberté dans l'exercice de sa force intelligente, aurait le temps de vivre par le cœur et par le cerveau, de comprendre son œuvre et d'aimer celle de Dieu. L'artiste a des jouissances de ce genre, dans la contemplation et la reproduction des beautés de la nature ; mais, en voyant la douleur des hommes qui peuplent ce paradis de la terre, l'artiste au cœur droit et humain est troublé au milieu de sa jouissance. Le bonheur serait là où l'esprit, le cœur et les bras, travaillant de concert sous l'œil de la Providence, une sainte harmonie existerait entre la munifi-

cence de Dieu et les ravissements de l'âme humaine. C'est alors qu'au lieu de la piteuse et affreuse mort, marchant dans son sillon, le fouet à la main. le peintre d'allégories pourrait placer à ses côtés un ange radieux, semant à pleines mains le blé béni sur le sillon fumant.

Et le rêve d'une existence douce, libre, poétique, laborieuse et simple pour l'homme des champs, n'est pas si difficile à concevoir qu'on doive le reléguer parmi les chimères. Le mot triste et doux de Virgile (1) : « O heureux l'homme des champs, s'il connaissait son bonheur (2) ! » est un regret; mais, comme tous les regrets, c'est aussi une prédiction. Un jour viendra où le laboureur pourra être aussi un artiste, sinon pour exprimer (ce qui importera assez peu alors), du moins pour sentir le beau. Croit-on que cette mystérieuse intuition de la poésie ne soit pas en lui déjà à l'état d'instinct et de vague rêverie ? Chez ceux qu'un peu d'aisance protège dès aujourd'hui, et chez qui l'excès du malheur n'étouffe pas tout développement moral et intellectuel, le bonheur pur, senti et apprécié est à l'état élémentaire; et, d'ailleurs, si du sein de la douleur et de la fatigue, des voix de poètes se sont déjà élevées, pourquoi dirait-on que le travail des bras est exclusif des fonctions de l'âme ? Sans doute cette exclusion est le résultat général d'un travail excessif et d'une misère profonde; mais qu'on ne dise pas que quand l'homme travaillera modérément et utilement il n'y aura plus que de mauvais ouvriers et de mauvais poètes. Celui qui puise de nobles jouissances dans le sentiment de la poésie est un vrai poète, n'eût-il pas fait un vers dans toute sa vie.

Mes pensées avaient pris ce cours, et je ne m'apercevais pas que cette confiance dans l'éducabilité de l'homme était fortifiée en moi par les influences extérieures. Je marchais sur la lisière d'un champ que des paysans étaient en train de préparer pour la semaille prochaine. L'arène (3) était vaste comme celle du tableau d'Holbein. Le paysage était vaste aussi et encadrait de grandes lignes de verdure, un peu rougie aux approches de l'automne, ce large terrain d'un brun vigoureux, où des pluies récentes avaient laissé, dans quelques sillons, des lignes d'eau que le soleil faisait briller comme de minces filets d'argent. La journée était claire et tiède, et la terre, fraîchement ouverte par le tranchant des charrues, exhalait une vapeur légère. Dans le haut du champ un vieillard, dont le dos large et la figure sévère rappelaient celui d'Holbein, mais dont les vêtements

1. *Virgile*, le plus célèbre des poètes latins, né à Mantoue (70-19 av. J.-C.). Imitateur des anciens, d'Homère et de Théocrite, il composa l'*Enéide*, les *Géorgiques* et les *Bucoliques*. — 2. *Géorgiques*. Livre II, vers 458 et 459. — 3. *Arène*, espace.

n'annonçaient pas la misère, poussait gravement son *areau* (1) de forme antique, traîné par deux bœufs tranquilles, à la robe d'un jaune pâle, véritables patriarches de la prairie, hauts de taille, un peu maigres, les cornes longues et rabattues, de ces vieux travailleurs qu'une longue habitude a rendus *frères*, comme on les appelle dans nos campagnes, et qui, privés l'un de l'autre, se refusent au travail avec un nouveau compagnon et se laissent mourir de chagrin. Les gens qui ne connaissent pas la campagne taxent de fable l'amitié du bœuf pour son camarade d'attelage. Qu'ils viennent voir au fond de l'étable un pauvre animal maigre, exténué, battant de sa queue inquiète ses flancs décharnés, soufflant avec effroi et dédain sur la nourriture qu'on lui présente, les yeux toujours tournés vers la porte, en grattant du pied la place vide à ses côtés. flairant les jougs et les chaînes que son compagnon a portés, et l'appelant sans cesse avec de déplorables mugissements. Le bouvier dira : « C'est une paire de bœufs perdue ; son frère est mort, et celui-là ne travaillera plus. Il faudrait pouvoir l'engraisser pour l'abattre ; mais il ne veut pas manger, et bientôt il sera mort de faim. »

Le vieux laboureur travaillait lentement, en silence, sans efforts inutiles. Son docile attelage ne se pressait pas plus que lui ; mais, grâce à la continuité d'un labeur sans distraction et d'une dépense de forces éprouvées et soutenues, son sillon était aussi vite creusé que celui de son fils, qui menait, à quelque distance, quatre bœufs moins robustes, dans une veine de terres plus fortes et plus pierreuses.

Mais ce qui attira ensuite mon attention était véritablement un beau spectacle, un noble sujet pour un peintre. A l'autre extrémité de la plaine labourable, un jeune homme de bonne mine conduisait un attelage magnifique : quatre paires de jeunes animaux à robe sombre mêlée de noir fauve à reflets de feu, avec ces têtes courtes et frisées qui sentent encore le taureau sauvage, ces gros yeux farouches, ces mouvements brusques, ce travail nerveux et saccadé qui s'irrite encore du joug et de l'aiguillon et n'obéit qu'en frémissant de colère à la domination nouvellement imposée. C'est ce qu'on appelle des bœufs *fraîchement liés* (2). L'homme qui les gouvernait avait à défricher un coin naguère abandonné au pâturage et rempli de souches séculaires, travail d'athlète auquel suffisaient à peine son énergie, sa jeunesse et ses huit animaux quasi indomptés.

Un enfant de six à sept ans, beau comme un ange, et les épaules couvertes, sur sa blouse, d'une peau d'agneau qui

1. *Areau*, charrue (Berry). — 2. *Fraîchement liés*, nouvellement attelé (Berry).

le faisait ressembler au petit saint Jean-Baptiste (1) des peintres de la Renaissance, marchait dans le sillon parallèle à la charrue et piquait le flanc des bœufs avec une gaule longue et légère, armée d'un aiguillon peu acéré. Les fiers animaux frémissaient sous la petite main de l'enfant, et faisaient grincer les jougs et les courroies liés à leur front, en imprimant au timon de violentes secousses. Lorsqu'une racine arrêtait le soc, le laboureur criait d'une voix puissante, appelant chaque bête par son nom, mais plutôt pour calmer que pour exciter ; car les bœufs, irrités par cette brusque résistance, bondissaient, creusaient la terre de leurs larges pieds fourchus, et se seraient jetés de côté emportant l'areau à travers champs, si, de la voix et de l'aiguillon, le jeune homme n'eût maintenu les quatre premiers, tandis que l'enfant gouvernait les quatre autres. Il criait aussi, le pauvret, d'une voix qu'il voulait rendre terrible et qui restait douce comme sa figure angélique. Tout cela était beau de force ou de grâce : le paysage, l'homme, les taureaux sous le joug ; et, malgré cette lutte puissante, où la terre était vaincue. il y avait un sentiment de douceur et de calme profond qui planait sur toutes choses. Quand l'obstacle était surmonté et que l'attelage reprenait sa marche égale et solennelle, le laboureur, dont la feinte violence n'était qu'un exercice de vigueur et une dépense d'activité, reprenait tout à coup la sérénité des âmes simples et jetait un regard de contentement paternel sur son enfant, qui se retournait pour lui sourire. Puis la voix mâle de ce jeune père de famille entonnait le chant solennel et mélancolique que l'antique tradition du pays transmet, non à tous les laboureurs indistinctement, mais aux plus consommés dans l'art d'exciter et de soutenir l'ardeur des bœufs de travail. Ce chant, dont l'origine fut peut-être considérée comme sacrée, et auquel de mystérieuses influences ont dû être attribuées jadis, est réputé encore aujourd'hui posséder la vertu d'entretenir le courage de ces animaux, d'apaiser leurs mécontentements et de charmer l'ennui de leur longue besogne. Il ne suffit pas de savoir bien les conduire en traçant un sillon parfaitement rectiligne, de leur alléger la peine en soulevant ou enfonçant à point le fer dans la terre : on n'est point un parfait laboureur si on ne sait chanter aux bœufs, et c'est là une science à part qui exige un goût et des moyens particuliers.

Ce chant n'est, à vrai dire, qu'une sorte de récitatif interrompu et repris à volonté. Sa forme irrégulière et ses intonations fausses selon les règles de l'art musical le rendent

1. Raphaël, Léonard de Vinci ont représenté souvent saint Jean-Baptiste enfant ; de ce dernier peintre un saint Jean-Baptiste jeune homme, œuvre admirable, est au Louvre.

intraduisible. Mais ce n'en est pas moins un beau chant, et tellement approprié à la nature du travail qu'il accompagne, à l'allure du bœuf, au calme des lieux agrestes, à la simplicité des hommes qui le disent, qu'aucun génie étranger au travail de la terre ne l'eût inventé, et qu'aucun chanteur autre qu'un *fin laboureur* (1) de cette contrée ne saurait le redire (2). Aux époques de l'année où il n'y a pas d'autre travail et d'autre mouvement dans la campagne que celui du labourage, ce chant si doux et si puissant monte comme une voix de la brise, à laquelle sa tonalité particulière donne une certaine ressemblance. La note finale de chaque phrase, tenue et tremblée avec une longueur et une puissance d'haleine incroyables, monte d'un quart de ton en faussant systématiquement. Cela est sauvage, mais le charme en est indicible, et quand on s'est habitué à l'entendre, on ne conçoit pas qu'un autre chant pût s'élever à ces heures et dans ces lieux-là, sans en déranger l'harmonie.

Il se trouvait donc que j'avais sous les yeux un tableau qui contrastait avec celui d'Holbein, quoique ce fût une scène pareille. Au lieu d'un triste vieillard, un homme jeune et dispos ; au lieu d'un attelage de chevaux efflanqués et harassés, un double quadrige de bœufs robustes et ardents ; au lieu de la mort, un bel enfant ; au lieu d'une image de désespoir et d'une idée de destruction, un spectacle d'énergie et une pensée de bonheur.

C'est alors que le quatrain français

A la sueur de ton visaige, etc.

et le « *O fortunatos... agricolas* » (3) de Virgile me revinrent ensemble à l'esprit, et qu'en voyant ce couple si beau, l'homme et l'enfant, accomplir dans des conditions si poétiques, et avec tant de grâce unie à la force, un travail plein de grandeur et de solennité, je sentis une pitié profonde

1. *Fin laboureur*, c'est-à-dire très habile (Berry). — 2. Ce chant est appelé *briolage*. Au moment du labourage, soit en automne, soit au printemps, l'air retentit de ce chant aigu, plaintif et triste. *Brioler* est un des plus anciens usages du pays. Personne n'a su définir ce chant bizarre mais plein de charme, aussi bien que G. Sand. Laisnel de la Salle, qui a beaucoup écrit sur le Berry, rend justice à la définition de l'auteur de la *Mare au Diable*. Les paroles et l'air de ce chant varient à volonté :

Ça, gaya, Sarzé, Guivé,
Fauviau, Charboniau, Vorme,
Cerison, Morin,
Rossigneu, Chatain,
Eh ! Eh ! Eh ! mes maignons !
Eh ! mes valets, allons !
(Laisnel de la Salle).

Aux concours agricoles de La Châtre, on a organisé des concours de *Brioleux*.

3. Voir plus haut, p. 15 ; note 2.

mêlée à un respect involontaire. Heureux le laboureur! oui, sans doute, je le serais à sa place, si mon bras, devenu tout d'un coup robuste, et ma poitrine devenue puissante, pouvaient ainsi féconder et chanter la nature, sans que mes yeux cessassent de voir et mon cerveau de comprendre l'harmonie des couleurs et des sons, la finesse des tons et la grâce des contours, en un mot la beauté mystérieuse des choses! et surtout sans que mon cœur cessât d'être en relation avec le sentiment divin qui a présidé à la création immortelle et sublime.

Mais, hélas! cet homme n'a jamais compris le mystère du beau, cet enfant ne le comprendra jamais!... Dieu me préserve de croire qu'ils ne soient pas supérieurs aux animaux qu'ils dominent, et qu'ils n'aient pas par instants une sorte de révélation extatique qui charme leur fatigue et endort leurs soucis! Je vois sur leurs nobles fronts le sceau du Seigneur, car ils sont nés rois de la terre bien mieux que ceux qui la possèdent pour l'avoir payée. Et la preuve qu'ils le sentent, c'est qu'on ne les dépayserait pas impunément, c'est qu'ils aiment ce sol arrosé de leurs sueurs, c'est que le vrai paysan meurt de nostalgie sous le harnais du soldat, loin du champ qui l'a vu naître. Mais il manque à cet homme une partie des jouissances que je possède, jouissances immatérielles qui lui seraient bien dues, à lui, l'ouvrier du vaste temple que le ciel est assez vaste pour embrasser. Il lui manque la connaissance de son sentiment. Ceux qui l'ont condamné à la servitude dès le ventre de sa mère, ne pouvant lui ôter la rêverie, lui ont ôté la réflexion.

Eh bien! tel qu'il est, incomplet et condamné à une éternelle enfance, il est encore plus beau que celui chez qui la science a étouffé le sentiment. Ne vous élevez pas au-dessus de lui, vous autres qui vous croyez investis du droit légitime et imprescriptible de lui commander, car cette erreur effroyable où vous êtes prouve que votre esprit a tué votre cœur, et que vous êtes les plus incomplets et les plus aveugles des hommes!... J'aime encore mieux cette simplicité de son âme que les fausses lumières de la vôtre; et si j'avais à raconter sa vie, j'aurais plus de plaisir à en faire ressortir les côtés doux et touchants, que vous n'avez de mérite à peindre l'abjection où les rigueurs de vos préceptes sociaux peuvent le précipiter.

Je connaissais ce jeune homme et ce bel enfant, je savais leur histoire, car ils avaient une histoire, tout le monde a la sienne, et chacun pourrait intéresser au roman de sa propre vie, s'il l'avait compris... Quoique paysan et simple laboureur, Germain s'était rendu compte de ses devoirs et de ses affections. Il me les avait racontés naïvement, clairement, et je l'avais écouté avec intérêt. Quand je l'eus

regardé labourer assez longtemps, je me demandai pourquoi son histoire ne serait pas écrite, quoique ce fût une histoire aussi simple, aussi droite et aussi peu ornée que le sillon qu'il traçait avec sa charrue.

L'année prochaine, ce sillon sera comblé et couvert par un sillon nouveau. Ainsi s'imprime et disparaît la trace de la plupart des hommes dans le champ de l'humanité. Un peu de terre l'efface, et les sillons que nous avons creusés se succèdent les uns aux autres comme les tombes dans le cimetière. Le sillon du laboureur ne vaut-il pas celui de l'oisif, qui a pourtant un nom, un nom qui restera, si, par une singularité ou une absurdité quelconque, il fait un peu de bruit dans le monde ?...

Eh bien ! arrachons, s'il se peut, au néant de l'oubli, le sillon de Germain, le *fin laboureur*. Il n'en saura rien et ne s'en inquiétera guère ; mais j'aurai eu quelque plaisir à le tenter.

III

LE PÈRE MAURICE

— Germain, lui dit un jour son beau-père, il faut pourtant te décider à reprendre femme. Voilà bientôt deux ans que tu es veuf de ma fille, et ton aîné a sept ans. Tu approches de la trentaine, mon garçon, et tu sais que, passé cet âge-là, dans nos pays, un homme est réputé trop vieux pour rentrer en ménage. Tu as trois beaux enfants, et jusqu'ici ils ne nous ont point embarrassés. Ma femme et ma bru les ont soignés de leur mieux, et les ont aimés comme elles le devaient. Voilà Petit-Pierre quasi élevé ; il pique déjà les bœufs assez gentiment ; il est assez sage pour garder les bêtes au pré, et assez fort pour mener les chevaux à l'abreuvoir. Ce n'est donc pas celui-là qui nous gêne ; mais les deux autres, que nous aimons pourtant, Dieu le sait, les pauvres innocents nous donnent cette année beaucoup de souci...

Sa belle-fille, en effet, attend un bébé, et ce surcroît de peine empêchera qu'on puisse s'occuper des deux derniers enfants de Germain. Le fin laboureur se rend aux raisons du père Maurice. C'est pour lui, cependant, un immense sacrifice de songer à remplacer sa chère Catherine ; aussi ne connaît-il personne qui puisse lui convenir, mais son beau-père a déjà jeté son dévolu sur quelqu'un.

IV

GERMAIN LE FIN LABOUREUR

— Oui, j'ai quelqu'un en vue, répondit le père Maurice. C'est une Léonard, veuve d'un Guérin, qui demeure à Fourche.

— Je ne connais ni la femme ni l'endroit, répondit Germain résigné, mais de plus en plus triste.

— Elle s'appelle Catherine, comme ta défunte.

— Catherine ? Oui, ça me fera plaisir d'avoir à dire ce nom-là : Catherine ! Et pourtant, si je ne peux pas l'aimer autant que l'autre, ça me fera encore plus de peine, ça me la rappellera plus souvent.

— Je te dis que tu l'aimeras : c'est un bon sujet, une femme de grand cœur ; je ne l'ai pas vue depuis longtemps, elle n'était pas laide fille alors ; mais elle n'est plus jeune, elle a trente-deux ans. Elle est d'une bonne famille, tous braves gens, et elle a bien pour huit ou dix mille francs de terres, qu'elle vendrait volontiers pour en acheter d'autres dans l'endroit où elle s'établirait ; car elle songe aussi à se remarier, et je sais que, si ton caractère lui convenait, elle ne trouverait pas ta position mauvaise.

— Vous avez donc arrangé tout cela ?

— Oui, sauf votre avis à tous les deux ; et c'est ce qu'il faudrait vous demander l'un à l'autre, en faisant connaissance. Le père de cette femme-là est un peu mon parent, et il a été beaucoup mon ami. Tu le connais bien, le père Léonard ?

— Oui, je l'ai vu vous parler dans les foires, et à la dernière, vous avez déjeuné ensemble ; c'est donc de cela qu'il vous entretenait si longuement ?

— Sans doute ; il te regardait vendre tes bêtes et il trouvait que tu t'y prenais bien, que tu étais un garçon de bonne mine, que tu paraissais actif et entendu...

Ce parti est sans doute excellent pour Germain, mais celui-ci ne semble pas assez tenir compte de la fortune. Le père Maurice regrette que son gendre soit si désintéressé ; s'il épousait une femme pauvre, les enfants du deuxième lit ne pouvant rien prétendre à l'héritage de sa fille Catherine, ils se trouveraient dans une fâcheuse situation. Ayant ainsi parlé, le père Maurice rentra à la maison, et Germain, résigné à son sort, prépara son départ pour Fourche.

V

LA GUILLETTE

Le père Maurice trouva chez lui une vieille voisine qui était venue causer avec sa femme tout en cherchant de la braise pour allumer son feu. La mère Guillette habitait une chaumière fort pauvre à deux portées de fusil de la ferme. Mais c'était une femme d'ordre et de volonté. Sa pauvre maison était propre et bien tenue, et ses vêtements rapiécés avec soin annonçaient le respect de soi-même au milieu de la détresse.

— Vous êtes venue chercher le feu du soir, mère Guillette, lui dit le vieillard. Voulez-vous quelque autre chose ?

— Non, père Maurice, répondit-elle ; rien pour le moment. Je ne suis pas quémandeuse, vous le savez, et je n'abuse pas de la bonté de mes amis.

— C'est la vérité ; aussi vos amis sont toujours prêts à vous rendre service.

— J'étais en train de causer avec votre femme, et je lui demandais si Germain se décidait enfin à se remarier.

— Vous n'êtes point une bavarde, répondit le père Maurice, on peut parler devant vous sans craindre les propos : ainsi je dirai à ma femme et à vous que Germain est tout à fait décidé ; il part demain pour le domaine de Fourche.

— A la bonne heure ! s'écria la mère Maurice ; ce pauvre enfant ! Dieu veuille qu'il trouve une femme aussi bonne et aussi brave que lui !

— Ah ! il va à Fourche ? observa la Guillette. Voyez comme ça se trouve ! cela m'arrange beaucoup, et puisque vous me demandiez tout à l'heure si je désirais quelque chose, je vas vous dire, père Maurice, en quoi vous pouvez m'obliger.

— Dites, dites, vous obliger, nous le voulons.

— Je voudrais que Germain prît la peine d'emmener ma fille avec lui.

— Où donc ? à Fourche ?

— Non pas à Fourche ; mais aux Ormeaux, où elle va demeurer le reste de l'année.

— Comment ! dit la mère Maurice, vous vous séparez de votre fille ?

— Il faut bien qu'elle entre en condition et qu'elle gagne quelque chose. Ça me fait assez de peine et à elle aussi, la pauvre âme ! Nous n'avons pu nous décider à nous quitter à l'époque de la Saint-Jean ; mais voilà que la Saint-Martin arrive, et qu'elle trouve une bonne place de bergère dans les

fermes des Ormeaux. Le fermier passait l'autre jour par ici en revenant de la foire. Il vit ma petite Marie qui gardait ses trois moutons sur le communal. « Vous n'êtes guère occupée, ma petite fille, qu'il lui dit ; et trois moutons pour une *pastoure* (1), ce n'est guère. Voulez-vous en garder cent ? je vous emmène. La bergère de chez nous est tombée malade, elle retourne chez ses parents, et si vous voulez être chez nous avant huit jours, vous aurez cinquante francs pour le reste de l'année jusqu'à la Saint-Jean. »...

Le père Maurice demande à Germain d'emmener avec lui la petite Marie, ce qu'il fait volontiers.

Marie monta sur la jument en pleurant, après avoir vingt fois embrassé sa mère et ses jeunes amies. Germain, qui était triste pour son compte, compatissait d'autant plus à son chagrin, et s'en alla d'un air sérieux, tandis que les gens du voisinage disaient adieu de la main à la pauvre Marie.

VI

PETIT-PIERRE

La Grise était jeune, belle et vigoureuse. Elle portait sans effort son double fardeau, couchant les oreilles et rongeant son frein, comme une fière et ardente jument qu'elle était. En passant devant le pré-long, elle aperçut sa mère, qui s'appelait la vieille Grise, comme elle la jeune Grise, et elle hennit en signe d'adieu. La vieille Grise approcha de la haie en faisant résonner ses enferges (2), essaya de galoper sur la marge du pré pour suivre sa fille ; puis, la voyant prendre le grand trot, elle hennit à son tour, et resta pensive, inquiète le nez au vent, la bouche pleine d'herbes qu'elle ne songeait plus à manger.

— Cette pauvre bête connaît toujours sa progéniture, dit Germain pour distraire la petite Marie de son chagrin. Ça me fait penser que je n'ai pas embrassé mon Petit-Pierre avant de partir. Le mauvais enfant n'était pas là ! Il voulait, hier au soir, me faire promettre de l'emmener, et il a pleuré pendant une heure dans son lit. Ce matin, encore, il a tout essayé pour me persuader. Oh ! qu'il est adroit et

1. *Pastoure* ou pâtoure, fém. de pastour, pâtour, bergère, berger. Actuellement, rarement employé en Berry. — 2. *Enferges*, entraves, lien fixé aux pieds d'un cheval ou de tout animal.

câlin ! mais quand il a vu que ça ne se pouvait pas, monsieur s'est fâché : il est parti dans les champs, et je ne l'ai pas revu de la journée.

— Moi, je l'ai vu, dit la petite Marie en faisant effort pour rentrer ses larmes. Il courait avec les enfants de Soulas du côté des tailles, et je me suis bien doutée qu'il était hors de la maison depuis longtemps, car il avait faim et mangeait des prunelles et des mûres de buisson. Je lui ai donné le pain de mon goûter, et il m'a dit : Merci, ma Marie mignonne : quand tu viendras chez nous, je te donnerai de la galette. C'est un enfant trop gentil que vous avez là, Germain !

— Oui, qu'il est gentil, reprit le laboureur, et je ne sais pas ce que je ne ferais pas pour lui ! Si sa grand'mère n'avait pas eu plus de raison que moi, je n'aurais pas pu me tenir de l'emmener, quand je le voyais pleurer si fort que son pauvre petit cœur en était tout gonflé.

— Eh bien ! pourquoi ne l'auriez-vous pas emmené, Germain ? Il ne vous aurait guère embarrassé ; il est si raisonnable quand on fait sa volonté !

— Il paraît qu'il aurait été de trop là où je vais. Du moins c'était l'avis du père Maurice... Moi, pourtant, j'aurais pensé qu'au contraire il fallait voir comment on le recevrait, et qu'un si gentil enfant ne pouvait qu'être pris en bonne amitié... Mais ils disent à la maison qu'il ne faut pas commencer par faire voir les charges du ménage... Je ne sais pas pourquoi je te parle de ça, petite Marie ; tu n'y comprends rien.

— Si fait, Germain ; je sais que vous allez vous marier ; ma mère me l'a dit, en me recommandant de n'en parler à personne, ni chez nous, ni là où je vais, et vous pouvez être tranquille : je n'en dirai mot.

— Tu feras bien, car ce n'est pas fait ; peut-être que je ne conviendrai pas à la femme en question.

— Il faut espérer que si, Germain. Pourquoi donc ne lui conviendrez-vous pas ?

— Qui sait ? J'ai trois enfants, et c'est lourd pour une femme qui n'est pas leur mère !

— C'est vrai, mais vos enfants ne sont pas comme d'autres enfants.

— Crois-tu ?

— Ils sont beaux comme des petits anges, et si bien élevés qu'on n'en peut pas voir de plus aimables.

— Il y a Sylvain qui n'est pas trop commode.

— Il est tout petit ! il ne peut pas être autrement que terrible, mais il a tant d'esprit !

— C'est vrai qu'il a de l'esprit : et un courage ! Il ne

craint ni vaches, ni taureaux, et si on le laissait faire, il grimperait déjà sur les chevaux avec son aîné.

— Moi, à votre place, j'aurais amené l'aîné. Bien sûr ça vous aurait fait aimer tout de suite d'avoir un enfant si beau !

— Oui, si la femme aime les enfants ; mais si elle ne les aime pas !

— Est-ce qu'il y a des femmes qui n'aiment pas les enfants ?

— Pas beaucoup, je pense ; mais enfin il y en a, et c'est là ce qui me tourmente.

— Vous ne la connaissez donc pas du tout cette femme ?

— Pas plus que toi, et je crains de ne pas la mieux connaître, après que je l'aurai vue. Je ne suis pas méfiant, moi. Quand on me dit de bonnes paroles, j'y crois : mais j'ai été plus d'une fois à même de m'en repentir, car les paroles ne sont pas des actions.

— On dit que c'est une fort brave femme.

— Qui dit cela ? le père Maurice !

— Oui, votre beau-père.

— C'est fort bien : mais il ne la connaît pas non plus.

— Eh bien, vous la verrez tantôt, vous ferez grande attention, et il faut espérer que vous ne vous tromperez pas, Germain.

— Tiens, petite Marie, je serais bien aise que tu entres un peu dans la maison, avant de t'en aller tout droit aux Ormeaux : tu es fine, toi, tu as toujours montré de l'esprit, et tu fais attention à tout. Si tu vois quelque chose qui te donne à penser, tu m'en avertiras tout doucement.

— Oh ! non, Germain, je ne ferai pas cela ! je craindrais trop de me tromper ; et, d'ailleurs, si une parole dite à la légère venait à vous dégoûter de ce mariage, vos parents m'en voudraient, et j'ai bien assez de chagrins comme ça, sans en attirer d'autres sur ma pauvre chère femme de mère.

Comme ils devisaient ainsi, la Grise fit un écart en dressant les oreilles, puis revint sur ses pas, et se rapprocha du buisson, où quelque chose qu'elle commençait à reconnaître l'avait d'abord effrayée. Germain jeta un regard sur le buisson, et vit dans le fossé, sous les branches épaisses et encore fraîches d'un têteau (1) de chêne, quelque chose qu'il prit pour un agneau.

— C'est une bête égarée, dit-il, ou morte, car elle ne bouge. Peut-être que quelqu'un la cherche ; il faut voir.

1. *Têteau*, arbre qui a été étêté, c'est-à-dire dont on a coupé la tête. En Berry il y a une quantité d'arbres étêtés, dont on enlève chaque année les branches pour avoir la feuille qui sert à nourrir les moutons.

— Ce n'est pas une bête, s'écria la petite Marie : c'est un enfant qui dort ; c'est votre Petit-Pierre.

— Par exemple ! dit Germain en descendant de cheval : voyez ce petit garnement qui dort là, si loin de la maison, et dans un fossé où quelque serpent pourrait bien le trouver !

Il prit dans ses bras l'enfant, qui lui sourit en ouvrant les yeux et jeta ses bras autour de son cou, en lui disant : Mon petit père, tu vas m'emmener avec toi !

— Ah oui ! toujours la même chanson ! Que faisiez-vous là, mauvais Pierre ?

— J'attendais mon petit père à passer (1), dit l'enfant ; je regardais sur le chemin, et à force de regarder, je me suis endormi.

— Et si j'étais passé sans te voir, tu serais resté toute la nuit dehors, et le loup t'aurait mangé !

— Oh ! je savais bien que tu me verrais ! répondit Petit-Pierre avec confiance.

— Eh bien, à présent, mon Pierre, embrasse-moi, dis-moi adieu, retourne vite à la maison, si tu ne veux pas qu'on soupe sans toi.

— Tu ne veux donc pas m'emmener ! s'écria le petit en commençant à frotter ses yeux pour montrer qu'il avait dessein de pleurer.

— Tu sais bien que grand'père et grand'mère ne le veulent pas, dit Germain, se retranchant derrière l'autorité des vieux parents, comme un homme qui ne compte guère sur la sienne propre.

Mais l'enfant n'entendit rien. Il se prit à pleurer tout de bon, disant que, puisque son père emmenait la petite Marie, il pouvait bien l'emmener aussi...

Germain hésite à emmener Petit-Pierre. Il sait que ses beaux-parents seront mécontents. Aussi donne-t-il toutes sortes de raisons pour ne point céder : La Grise ne pourrait porter trois personnes ; il y avait d'ailleurs beaucoup de méchantes bêtes dans le bois qui dévoraient les petits enfants ; il n'y aurait point de lit, point de bonne soupe pour Petit-Pierre ; mais l'enfant se désespérait, se roulait, criait, pleurait, cherchait à attendrir son père.

— Vrai, vous avez le cœur trop dur, lui dit enfin la petite Marie, et, pour ma part, je ne pourrai jamais résister comme cela à un enfant qui a un si gros chagrin. Voyons, Germain, emmenez-le. Votre jument est bien habituée à porter deux personnes et un enfant, à preuve que votre

1. *A passer*, c'est-à-dire : j'attendais que mon petit père passe, ou vienne à passer.

beau-frère et sa femme, qui est bien plus lourde que moi de beaucoup, vont au marché le samedi avec leur garçon, sur le dos de cette bonne bête. Vous le mettrez à cheval devant vous, et d'ailleurs j'aime mieux m'en aller toute seule à pied que de faire de la peine à ce petit.

— Qu'à cela ne tienne, répondit Germain, qui mourait d'envie de se laisser convaincre. La Grise est forte et en porterait deux de plus, s'il y avait place sur son échine. Mais que ferons-nous de cet enfant en route ? il aura froid, il aura faim... et qui prendra soin de lui ce soir et demain pour le coucher, le laver et le rhabiller ? Je n'ose pas donner cet ennui-là à une femme que je ne connais pas, et qui trouvera, sans doute, que je suis bien sans façons avec elle pour commencer.

— D'après l'amitié ou l'ennui qu'elle montrera, vous la connaîtrez tout de suite, Germain, croyez-moi ; et d'ailleurs, si elle rebute votre Pierre, moi je m'en charge. J'irai chez elle l'habiller et je l'emmènerai aux champs demain. Je l'amuserai toute la journée et j'aurai soin qu'il ne manque de rien...

VII

DANS LA LANDE

— Ah çà, dit Germain, lorsqu'ils eurent fait quelques pas, que va-t-on penser à la maison en ne voyant pas rentrer ce petit bonhomme ? Les parents vont être inquiets et le chercheront partout.

— Vous allez dire au cantonnier qui travaille là-haut sur la route, que vous l'emmenez, et vous lui recommanderez d'avertir votre monde.

— C'est vrai, Marie, tu t'avises de tout, toi ; moi, je ne pensais plus que Jeannie devait être par là...

Petit-Pierre se plaignit bientôt d'avoir faim et soif.

— Eh bien ! nous allons donc entrer dans le cabaret de la mère Rebec (1), à Corlay (2), au *Point du Jour ?* Belle enseigne, mais pauvre gîte ! Allons, Marie, tu boiras aussi un doigt de vin.

— Non, non, je n'ai besoin de rien, dit-elle, je tiendrai la jument pendant que vous entrerez avec le petit.

— Mais j'y songe, ma bonne fille, tu as donné ce matin

(1) *Marie Rebec*, qui tenait l'auberge du *Point-du-Jour*, vivait encore il y a une quinzaine d'années L'auberge existe toujours. — (2 *Corlay*, nom de la côte qui domine toute la Vallée Noire. La vue est splendide, elle embrasse un vaste horizon aux lointains bleutés.

le pain de ton goûter à mon Pierre, et toi tu es à jeun ; tu n'as pas voulu dîner avec nous à la maison, tu ne faisais que pleurer.

— Oh ! je n'avais pas faim, j'avais trop de peine ! et je vous jure qu'à présent encore je ne sens aucune envie de manger...

Malgré ses protestations, la petite Marie consentit à prendre quelque chose.

Ils se remirent en route, traversèrent la grande *brande* (1), et comme, pour ne pas fatiguer la jeune fille et l'enfant par un trop grand trot, Germain ne pouvait faire aller la Grise bien vite, le soleil était couché quand il quittèrent la route pour gagner les bois.

Germain connaissait le chemin jusqu'au Magnier ; mais il pensa qu'il aurait plus court en ne prenant pas l'avenue de Chanteloube (2), mais en descendant par Presles (3) et la Sépulture (4), direction qu'il n'avait pas l'habitude de prendre quand il allait à la foire. Il se trompa et perdit encore un peu de temps avant d'entrer dans le bois ; encore n'y entra-t-il point par le bon côté, et il ne s'en aperçut pas, si bien qu'il tourna le dos à Fourche et gagna beaucoup plus haut du côté d'Ardente (5).

Ce qui l'empêchait alors de s'orienter, s'était un brouillard qui s'élevait avec la nuit, un de ces brouillards des soirs d'automne, que la blancheur du clair de lune rend plus vagues et plus trompeurs encore. Les grandes flaques d'eau dont les clairières sont semées exhalaient des vapeurs si épaisses que, lorsque la Grise les traversait, on ne s'en apercevait qu'au clapotement de ses pieds et à la peine qu'elle avait à les tirer de la vase...

— Je crois que nous sommes ensorcelés, dit Germain en s'arrêtant : car ces bois ne sont pas assez grands pour qu'on s'y perde, à moins d'être ivre, et il y a deux heures au moins que nous y tournons sans pouvoir en sortir...

— Il ne faut pas nous obstiner davantage, dit la petite Marie. Descendons, Germain ; donnez-moi l'enfant, je le porterai fort bien, et j'empêcherai mieux que vous que la cape, se dérangeant, ne le laisse à découvert. Vous conduirez la jument par la bride et nous verrons peut-être plus clair quand nous serons plus près de terre...

Mais la Grise, qui s'ennuyait fort de ce voyage, donna

(1) *Brande*, lieu où croît la bruyère (Berry). — (2) *Chanteloube*, commune de Mers ; il y a de beaux bois. — (3) *Presles*, commune de Mers ; ancien château construit au bord de l'Indre et dont il ne reste plus qu'une motte élevée et des traces de fossés. — (4) *La Sépulture*, tumulus aux environs de Presles. — (5) *Ardente*, sur l'Indre, chef-lieu de canton, arrondissement de Châteauroux, 2.647 habitants environ.

un coup de reins, dégagea les rênes, rompit les sangles, et lâchant, par manière d'acquit, une demi-douzaine de ruades plus haut que sa tête, partit à travers les taillis, montrant fort bien qu'elle n'avait besoin de personne pour retrouver son chemin.

— Çà, dit Germain, après avoir vainement cherché à la rattraper, nous voici à pied, et rien ne nous servirait de nous trouver dans le bon chemin, car il nous faudrait traverser la rivière à pied ; et à voir comme ces routes sont pleines d'eau, nous pouvons être sûrs que la prairie est sous la rivière. Nous ne connaissons pas les autres passages. Il nous faut donc attendre que ce brouillard se dissipe ; ça ne peut pas durer plus d'une heure ou deux...

VIII

SOUS LES GRANDS CHÊNES

— Eh bien ! prenons patience, Germain, dit la petite Marie. Nous ne sommes pas mal sur cette petite hauteur. La pluie ne perce pas la feuillée de ces gros chênes, et nous pouvons allumer du feu, car je sens de vieilles souches qui ne tiennent à rien et qui sont assez sèches pour flamber. Vous avez bien du feu, Germain ? Vous fumiez votre pipe tantôt.

— J'en avais ! mon briquet était sur le bât dans mon sac, avec le gibier que je portais à ma future ; mais la maudite jument a tout emporté, même mon manteau, qu'elle va perdre et déchirer à toutes les branches.

— Non pas, Germain ; la bâtine (1), le manteau, le sac, tout est là par terre, à vos pieds. La Grise a cassé les sangles et tout jeté à côté d'elle en partant.

— C'est, vrai Dieu, certain ! dit le laboureur ; et si nous pouvons trouver un peu de bois mort à tâtons, nous réussirons à nous sécher et à nous réchauffer.

— Ce n'est pas difficile, dit la petite Marie, le bois mort craque partout sous les pieds ; mais donnez-moi d'abord ici la bâtine.

— Qu'en veux-tu faire ?

— Un lit pour le petit : non, pas comme ça, à l'envers ; il ne roulera pas dans la ruelle ; et c'est encore tout chaud du dos de la bête. Calez-moi ça de chaque côté avec ces pierres que vous voyez là !

— Je ne les vois pas, moi ! Tu as donc des yeux de chat !

(1) *Bâtine*, selle (Berry).

— Tenez ! voilà qui est fait, Germain ! Donnez-moi votre manteau, que j'enveloppe ses petits pieds, et ma cape pardessus son corps. Voyez ! s'il n'est pas couché là aussi bien que dans son lit ! et tâtez-le comme il a chaud !

— C'est vrai ! tu t'entends à soigner les enfants, Marie !

— Ce n'est pas bien sorcier. A présent, cherchez votre briquet dans votre sac, et je vais arranger le bois.

— Ce bois ne prendra jamais, il est trop humide.

— Vous doutez de tout, Germain ! vous ne vous souvenez donc pas d'avoir été pâtour et d'avoir fait de grands feux aux champs, au beau milieu de la pluie ?

— Oui, c'est le talent des enfants qui gardent les bêtes ; mais moi j'ai été toucheur (1) de bœufs aussitôt que j'ai su marcher.

— C'est pour cela que vous êtes plus fort de vos bras qu'adroit de vos mains. Le voilà bâti ce bûcher, vous allez voir s'il ne flambera pas ! Donnez-moi le feu et une poignée de fougère sèche. C'est bien ! soufflez à présent ; vous n'êtes pas poumonique (2) ?

— Non pas que je sache, dit Germain en soufflant comme un soufflet de forge. Au bout d'un instant, la flamme brilla, jeta d'abord une lumière rouge, et finit par s'élever en jets bleuâtres sous le feuillage des chênes, luttant contre la brume et séchant peu à peu l'atmosphère à dix pieds à la ronde.

— Maintenant, je vais m'asseoir auprès du petit pour qu'il ne lui tombe pas d'étincelles sur le corps, dit la jeune fille. Vous, mettez du bois et animez le feu, Germain ! nous n'attraperons ici ni fièvre ni rhume, je vous en réponds.

— Ma foi, tu es une fille d'esprit, dit Germain, et tu sais faire le feu comme une petite sorcière de nuit. Je me sens tout ranimé, et le cœur me revient ; car avec les jambes mouillées jusqu'aux genoux, et l'idée de rester comme cela jusqu'au point du jour, j'étais de fort mauvaise humeur tout à l'heure.

— Et quand on est de mauvaise humeur, on ne s'avise de rien, reprit la petite Marie.

— Et tu n'es donc jamais de mauvaise humeur, toi ?

— Eh non ! jamais. A quoi bon ?

— Oh ! ce n'est bon à rien, certainement ; mais le moyen de s'en empêcher, quand on a des ennuis ! Dieu sait que tu n'en as pas manqué, toi, pourtant, ma pauvre petite : car tu n'as pas toujours été heureuse !

— C'est vrai, nous avons souffert, ma pauvre mère et moi. Nous avions du chagrin, mais nous ne perdions jamais courage.

(1) *Toucheur*, conducteur de bestiaux. — (2) *Poumonique*, pulmonique (Berry).

— Je ne perdrais pas courage pour quelque ouvrage que ce fût, dit Germain ; mais la misère me fâcherait ; car je n'ai jamais manqué de rien. Ma femme m'avait fait riche et je le suis encore ; je le serai tant que je travaillerai à la métairie : ce sera toujours, j'espère ; mais chacun doit avoir sa peine ! j'ai souffert autrement.

— Oui, vous avez perdu votre femme, et c'est grand'pitié.

— N'est-ce pas ?

— Oh ! je l'ai bien pleurée, allez, Germain ! car elle était si bonne ! Tenez, n'en parlons plus ; car je la pleurerais encore, tous mes chagrins sont en train de me revenir aujourd'hui.

— C'est vrai qu'elle t'aimait beaucoup, petite Marie ! elle faisait grand cas de toi et de ta mère. Allons ! tu pleures ? Voyons, ma fille, je ne veux pas pleurer, moi...

— Vous pleurez, pourtant, Germain ! Vous pleurez aussi ! Quelle honte y a-t-il pour un homme à pleurer sa femme ? Ne vous gênez pas, allez ! je suis bien de moitié avec vous dans cette peine-là !

— Tu as un bon cœur, Marie, et ça me fait du bien de pleurer avec toi. Mais approche donc tes pieds du feu ; tu as tes jupes toutes mouillées aussi, pauvre petite fille ! Tiens, je vas prendre ta place auprès du petit, chauffe-toi mieux que ça.

— J'ai assez chaud, dit Marie ; et si vous voulez vous asseoir, prenez un coin du manteau, moi je suis très bien.

— Le fait est que l'on n'est pas mal ici, dit Germain en s'asseyant tout auprès d'elle. Il n'y a que la faim qui me tourmente un peu. Il est bien neuf heures du soir, et j'ai eu tant de peine à marcher dans ces mauvais chemins, que je me sens tout affaibli. Est-ce que tu n'as pas faim, aussi, toi, Marie ?

— Moi ? pas du tout. Je ne suis pas habituée, comme vous, à faire quatre repas, et j'ai été tant de fois me coucher sans souper, qu'une fois de plus ne m'étonne guère.

— Eh bien, c'est commode une femme comme toi ; ça ne fait pas de dépense, dit Germain en souriant.

— Je ne suis pas une femme, dit naïvement Marie, sans s'apercevoir de la tournure que prenaient les idées du laboureur. Est-ce que vous rêvez ?

— Oui, je crois que je rêve, répondit Germain ; c'est la faim qui me fait divaguer peut-être !

— Que vous êtes donc gourmand ! reprit-elle en s'égayant un peu à son tour ; eh bien ! si vous ne pouvez pas vivre cinq ou six heures sans manger, est-ce que vous n'avez pas là du gibier dans votre sac, et du feu pour le faire cuire ?

— Diantre ! c'est une bonne idée ! mais le présent à mon futur beau-père ?

— Vous avez six perdrix et un lièvre ! Je pense qu'il ne vous faut pas tout cela pour vous rassasier ?

— Mais faire cuire cela ici, sans broche et sans landiers (1), ça deviendra du charbon !

— Non pas, dit la petite Marie ; je me charge de vous le faire cuire sous la cendre sans goût de fumée. Est-ce que vous n'avez jamais attrapé d'alouettes dans les champs, et que vous ne les avez pas fait cuire entre deux pierres ? Ah ! c'est vrai ! j'oublie que vous n'avez pas été pastour ! Voyons, plumez cette perdrix ! Pas si fort ! vous lui arrachez la peau !

— Tu pourrais bien plumer l'autre pour me montrer !

— Vous voulez donc en manger deux ? Quel ogre ! Allons, les voilà plumées, je vais les cuire.

— Tu ferais une parfaite cantinière, petite Marie ; mais, par malheur, tu n'as pas de cantine, et je serai réduit à boire l'eau de cette mare.

— Vous voudriez du vin, pas vrai ? Il vous faudrait peut-être du café ? vous vous croyez à la foire sous la ramée (2) ! Appelez l'aubergiste : de la liqueur au fin laboureur de Belair !

— Ah ! petite méchante, vous vous moquez de moi ? Vous ne boiriez pas du vin, vous, si vous en aviez ?

— Moi ? j'en ai bu ce soir avec vous chez la Rebec, pour la seconde fois de ma vie ; mais si vous êtes bien sage, je vais vous en donner une bouteille quasi pleine, et du bon encore !

— Comment, Marie, tu es donc sorcière, décidément ?

— Est-ce que vous n'avez pas fait la folie de demander deux bouteilles de vin à la Rebec ? Vous en avez bu une avec votre petit, et j'ai à peine avalé trois gouttes de celle que vous aviez mise devant moi. Cependant vous les avez payées toutes les deux sans y regarder.

— Eh bien ?

— Eh bien, j'ai mis dans mon panier celle qui n'avait pas été bue, parce que j'ai pensé que vous ou votre petit auriez soif en route ; et la voilà.

— Tu es la fille la plus avisée que j'aie jamais rencontrée. Voyez ! elle pleurait pourtant, cette pauvre enfant, en sortant de l'auberge ! ça ne l'a pas empêchée de penser aux autres plus qu'à elle-même. Petite Marie, l'homme qui t'épousera ne sera pas sot.

— Je l'espère, car je n'aimerais pas un sot. Allons, mangez vos perdrix, elles sont cuites à point ; et, faute de pain, vous vous contenterez de châtaignes.

(1) *Landiers*, gros chenets de cuisine, en fer. — (2) *Ramée*, branches entrelacées formant un couvert ; mais en Berry la *ramée* est une sorte de tente faite avec des bois recourbés, recouverts d'une toile qui va des deux côtés jusqu'à terre et sous laquelle on dresse des tables.

— Et où diable as-tu pris aussi des châtaignes ?

— C'est bien étonnant ! tout le long du chemin, j'en ai pris aux branches en passant, et j'en ai rempli mes poches.

— Et elles sont cuites aussi ?

— A quoi donc aurais-je eu l'esprit si je ne les avais pas mises dans le feu dès qu'il a été allumé ? Ça se fait toujours, aux champs.

— Ah çà, petite Marie, nous allons souper ensemble ! je veux boire à ta santé et te souhaiter un bon mari...là, comme tu le souhaiterais toi-même. Dis-moi un peu cela !

— J'en serais fort empêchée, Germain, car je n'y ai pas encore songé.

— Comment, pas du tout ? jamais ? dit Germain, en commençant à manger avec un appétit de laboureur, mais coupant les meilleurs morceaux pour les offrir à sa compagne, qui refusa obstinément et se contenta de quelques châtaignes. Dis-moi donc, petite Marie, reprit-il, voyant qu'elle ne songeait pas à lui répondre, tu n'as pas encore eu l'idée du mariage ? tu es en âge, pourtant !

— Peut-être, dit-elle ; mais je suis trop pauvre. Il faut au moins cent écus pour entrer en ménage, et je dois travailler cinq ou six ans pour les amasser...

IX

LA PRIÈRE DU SOIR

Petit-Pierre s'était soulevé et regardait autour de lui d'un air tout pensif.

— Ah ! il n'en fait jamais d'autre quand il entend manger, celui-là ! dit Germain : le bruit du canon ne le réveillerait pas ; mais quand on remue les mâchoires auprès de lui, il ouvre les yeux tout de suite.

— Vous avez dû être comme ça à son âge, dit la petite Marie avec un sourire malin. Allons, mon petit Pierre, tu cherches ton ciel de lit ? Il est fait de verdure, ce soir, mon enfant ; mais ton père n'en soupe pas moins. Veux-tu souper avec lui ? Je n'ai pas mangé ta part ; je me doutais bien que tu la réclamerais !

— Marie, je veux que tu manges, s'écria le laboureur, je ne mangerai plus. Je suis un vorace, un grossier : toi, tu te prives pour nous, ce n'est pas juste, j'en ai honte. Tiens, ça m'ôte la faim ; je ne veux pas que mon fils soupe, si tu ne soupes pas.

— Laissez-nous tranquilles, répondit la petite Marie, vous

n'avez pas la clef de nos appétits. Le mien est fermé aujourd'hui, mais celui de votre Pierre est ouvert comme celui d'un petit loup. Tenez, voyez comme il s'y prend ! Oh ! ce sera aussi un rude laboureur !

En effet, Petit-Pierre montra bientôt de qui il était fils, et à peine éveillé, ne comprenant ni où il était, ni comment il y était venu, il se mit à dévorer. Puis, quand il n'eut plus faim, se trouvant excité comme il arrive aux enfants qui rompent leurs habitudes, il eut plus d'esprit, plus de curiosité et plus de raisonnement qu'à l'ordinaire. Il se fit expliquer où il était, et quand il sut que c'était au milieu d'un bois il eut un peu peur.

— Y a-t-il des méchantes bêtes dans ce bois ? demanda-t-il à son père.

— Non, fit le père, il n'y en a point. Ne crains rien.

— Tu as donc menti quand tu m'as dit que si j'allais avec toi dans les grands bois les loups m'emporteraient ?

— Voyez-vous ce raisonneur ? dit Germain embarrassé.

— Il a raison, reprit la petite Marie, vous lui avez dit cela : il a bonne mémoire, il s'en souvient. Mais apprends, mon petit Pierre, que ton père ne ment jamais. Nous avons passé les grands bois pendant que tu dormais, et nous sommes à présent dans les petits bois, où il n'y a pas de méchantes bêtes.

— Les petits bois sont bien loin des grands ?

— Assez loin ; d'ailleurs les loups ne sortent pas des grands bois. Et puis, s'il en venait ici, ton père les tuerait.

— Et toi aussi, petite Marie ?

— Et nous aussi, car tu nous aiderais bien, mon Pierre ? Tu n'as pas peur, toi ? Tu taperais bien dessus !

— Oui, oui, dit l'enfant enorgueilli, en prenant une pose héroïque, nous les tuerions !

— Il n'y a personne comme toi pour parler aux enfants, dit Germain à la petite Marie, et pour leur faire entendre raison. Il est vrai qu'il n'y a pas longtemps que tu étais toi-même un petit enfant, et tu te souviens de ce que te disait ta mère. Je crois bien que plus on est jeune, mieux on s'entend avec ceux qui le sont. J'ai grand'peur qu'une femme de trente ans, qui ne sait pas encore ce que c'est que d'être mère, n'apprenne avec peine à babiller et à raisonner avec des marmots.

— Pourquoi donc pas, Germain ? Je ne sais pourquoi vous avez une mauvaise idée touchant cette femme ; vous en reviendrez !

— Au diable la femme ! dit Germain. Je voudrais en être revenu pour n'y plus retourner. Qu'ai-je besoin d'une femme que je ne connais pas ?

— Mon petit père, dit l'enfant, pourquoi donc est-ce que

tu parles toujours de ta femme aujourd'hui, puisqu'elle est morte ?...

— Hélas ! tu ne l'as donc pas oubliée, toi, ta pauvre chère mère ?

— Non, puisque je l'ai vu mettre dans une belle boîte de bois blanc, et que ma grand'mère m'a conduit auprès pour l'embrasser et lui dire adieu !... Elle était toute blanche et toute froide, et tous les soirs ma tante me fait prier le bon Dieu pour qu'elle aille se réchauffer avec lui dans le ciel. Crois-tu qu'elle y soit à présent ?

— Je l'espère, mon enfant ; mais il faut toujours prier, ça fait voir à ta mère que tu l'aimes.

— Je vas dire ma prière, reprit l'enfant ; je n'ai pas pensé à la dire ce soir. Mais je ne peux pas la dire tout seul ; j'en oublie toujours un peu. Il faut que la petite Marie m'aide.

— Oui, mon Pierre, je vas t'aider, dit la jeune fille. Viens là, te mettre à genoux sur moi.

L'enfant s'agenouilla sur la jupe de la jeune fille, joignit ses petites mains, et se mit à réciter sa prière, d'abord avec attention et ferveur, car il savait très bien le commencement ; puis avec plus de lenteur et d'hésitation, et enfin répétant mot à mot ce que lui dictait la petite Marie, lorsqu'il arriva à cet endroit de son oraison, où le sommeil le gagnant chaque soir, il n'avait jamais pu l'apprendre jusqu'au bout. Cette fois encore, le travail de l'attention et la monotonie de son propre accent produisirent leur effet accoutumé, il ne prononça plus qu'avec effort les dernières syllabes, et encore après se les être fait répéter trois fois ; sa tête s'appesantit et se pencha sur la poitrine de Marie, ses mains se détendirent, se séparèrent et retombèrent ouvertes sur ses genoux. A la lueur du feu du bivouac, Germain regarda son petit ange assoupi sur le cœur de la jeune fille, qui, le soutenant dans ses bras et réchauffant ses cheveux blonds de sa pure haleine, s'était laissée aller aussi à une rêverie pieuse, et priait mentalement pour l'âme de Catherine.

Germain fut attendri, chercha ce qu'il pourrait dire à la petite Marie pour lui exprimer ce qu'elle lui inspirait d'estime et de reconnaissance, mais ne trouva rien qui pût rendre sa pensée. Il s'approcha d'elle pour embrasser son fils qu'elle tenait toujours pressé contre son sein, et il eut peine à détacher ses lèvres du front du petit Pierre.

— Vous l'embrassez trop fort, lui dit Marie en repoussant doucement la tête du laboureur, vous allez le réveiller. Laissez-moi le recoucher, puisque le voilà reparti pour les rêves du paradis.

L'enfant se laissa coucher, mais en s'étendant sur la

peau de chèvre du bât, il demanda s'il était sur la Grise. Puis, ouvrant ses grands yeux bleus, et les tenant fixés vers les branches pendant une minute, il parut rêver tout éveillé, ou être frappé d'une idée qui avait glissé dans son esprit durant le jour, et qui s'y formulait à l'approche du sommeil. « Mon petit père, dit-il, si tu veux me donner une autre mère, je veux que ce soit la petite Marie. »

Et, sans attendre de réponse, il ferma les yeux et s'endormit.

X

MALGRÉ LE FROID

La petite Marie ne parut pas faire d'autre attention aux paroles bizarres de l'enfant que de les regarder comme une preuve d'amitié ; elle l'enveloppa avec soin, ranima le feu, et, comme le brouillard endormi sur la mare voisine ne paraissait nullement près de s'éclaircir, elle conseilla à Germain de s'arranger auprès du feu pour faire un somme.

— Je vois que cela vous vient déjà, lui dit-elle, car vous ne dites plus un mot, et vous regardez la braise comme votre petit faisait tout à l'heure. Allons, dormez, je veillerai à l'enfant et à vous.

— C'est toi qui dormiras, répondit le laboureur, et moi je vous garderai tous les deux, car jamais je n'ai eu moins envie de dormir ; j'ai cinquante idées dans la tête.

— Cinquante, c'est beaucoup, dit la fillette avec une intention un peu moqueuse ; il y a tant de gens qui seraient heureux d'en avoir une !

— Eh bien ! si je ne suis pas capable d'en avoir cinquante, j'en ai du moins une qui ne me lâche pas depuis une heure.

— Et je vas vous la dire, ainsi que celles que vous aviez auparavant.

— Eh bien ! oui, dis-la si tu la devines, Marie ; dis-la-moi toi-même, ça me fera plaisir.

— Il y a une heure, reprit-elle, vous aviez l'idée de manger... et à présent vous avez l'idée de dormir.

— Marie, je ne suis qu'un bouvier, mais vraiment tu me prends pour un bœuf. Tu es une méchante fille, et je vois bien que tu ne veux point causer avec moi. Dors donc, cela vaudra mieux que de critiquer un homme qui n'est pas gai.

— Si vous voulez causer, causons, dit la petite fille en se couchant à demi auprès de l'enfant, et en appuyant sa tête contre le bât. Vous êtes en train de vous tourmenter, Germain, et en cela vous ne montrez pas beaucoup de courage pour un homme. Que ne dirais-je pas, moi, si je ne me défendais pas de mon mieux contre mon propre chagrin ?

Strozecki

— Oui, sans doute, et c'est là justement ce qui m'occupe, ma pauvre enfant ! Tu vas vivre loin de tes parents et dans un vilain pays de landes et de marécages, où tu attraperas les fièvres d'automne, où les bêtes à laine ne profitent pas, ce qui chagrine toujours une bergère qui a bonne intention ; enfin tu seras au milieu d'étrangers qui ne seront peut-être pas bons pour toi, qui ne comprendront pas ce que tu vaux. Tiens, ça me fait plus de peine que je ne peux te le dire, et j'ai envie de te ramener chez ta mère au lieu d'aller a Fourche.

— Vous parlez avec beaucoup de bonté, mais sans raison, mon pauvre Germain ; on ne doit pas être lâche pour ses amis, et, au lieu de me montrer le mauvais côté de mon sort, vous devriez m'en montrer le bon, comme vous faisiez quand nous avons goûté chez la Rebec.

— Que veux-tu ! ça me paraissait ainsi dans ce moment-là, et à présent ça me paraît autrement. Tu ferais mieux de trouver un mari.

— Ça ne se peut pas, Germain, je vous l'ai dit ; et comme ça ne se peut pas, je n'y pense pas.

— Mais enfin si ça se trouvait ? Peut-être que si tu voulais me dire comme tu souhaiterais qu'il fût, je parviendrais à imaginer quelqu'un.

— Imaginer n'est pas trouver. Moi, je n'imagine rien puisque c'est inutile.

— Tu n'aurais pas l'idée de trouver un riche ?

— Non, bien sûr, puisque je suis pauvre comme Job (1).

— Mais s'il était à son aise, ça ne te ferait pas de peine d'être bien logée, bien nourrie, bien vêtue et dans une famille de braves gens qui te permettrait d'assister ta mère ?

— Oh ! pour cela, oui ! assister ma mère est tout mon souhait.

— Et si cela se rencontrait, quand même l'homme ne serait pas de la première jeunesse, tu ne ferais pas trop la difficile ?

— Ah ! pardonnez-moi, Germain. C'est justement la chose à laquelle je tiendrais. Je n'aimerais pas un vieux !

— Un vieux, sans doute ; mais, par exemple, un homme de mon âge ?

— Votre âge est vieux pour moi, Germain ; j'aimerais l'âge de Bastien, quoique Bastien ne soit pas si joli homme que vous.

— Tu aimerais mieux Bastien le porcher ? dit Germain avec humeur. Un garçon qui a les yeux faits comme les bêtes qu'il mène ?

(1) *Job*, patriarche célèbre par sa piété et son admirable résignation. Privé de toutes ses richesses, assis sur son fumier, raillé par sa femme et ses amis, il bénissait la main de Dieu qui le frappait.

— Je passerais par-dessus ses yeux, à cause de ses dix-huit ans.

Germain se sentit horriblement jaloux. — Allons, dit-il, je vois que tu en tiens pour Bastien. C'est une drôle d'idée, pas moins !

— Oui, ce serait une drôle d'idée, répondit la petite Marie en riant aux éclats, et ça ferait un drôle de mari. On lui ferait accroire tout ce qu'on voudrait. Par exemple, l'autre jour, j'avais ramassé une tomate dans le jardin à monsieur le curé ; je lui ai dit que c'était une belle pomme rouge, et il a mordu dedans comme un goulu. Si vous aviez vu quelle grimace ! Mon Dieu, qu'il était vilain !

— Tu ne l'aimes donc pas, puisque tu te moques de lui ?

— Ce ne serait pas une raison. Mais je ne l'aime pas : il est brutal avec sa petite sœur, et il est malpropre.

— Eh bien ! tu ne te sens pas portée pour quelque autre ?

— Qu'est-ce que ça vous fait, Germain ?

— Ça ne me fait rien, c'est pour parler. Je vois, petite fille, que tu as déjà un galant dans la tête.

— Non, Germain, vous vous trompez, je n'en ai pas encore ; ça pourra venir plus tard : mais puisque je ne me marierai que quand j'aurai un peu amassé, je suis destinée à me marier tard et avec un vieux.

— Eh bien, prends-en un vieux tout de suite.

— Non pas ! quand je ne serai plus jeune, ça me sera égal ; à présent, ce serait différent.

— Je vois bien, Marie, que je te déplais : c'est assez clair, dit Germain avec dépit, et sans peser ses paroles.

La petite Marie ne répondit pas. Germain se pencha vers elle : elle dormait ; elle était tombée vaincue et comme foudroyée par le sommeil, comme font les enfants qui dorment déjà lorsqu'ils babillent encore.

Germain fut content qu'elle n'eût pas fait attention à ses dernières paroles ; il reconnut qu'elles n'étaient point sages, et il lui tourna le dos pour se distraire et changer de pensée.

Mais il eut beau faire, il ne put s'endormir, ni songer à autre chose qu'à ce qu'il venait de dire. Il tourna vingt fois autour du feu, il s'éloigna, il revint ; enfin, se sentant aussi agité que s'il eût avalé de la poudre à canon, il s'appuya contre l'arbre qui abritait les deux enfants et les regarda dormir.

— Je ne sais pas comment je ne m'étais jamais aperçu, pensait-il, que cette petite Marie est la plus jolie fille du pays !... Elle n'a pas beaucoup de couleur, mais elle a un petit visage frais comme une rose de buisson ! Quelle gentille bouche et quel mignon petit nez !... Elle n'est pas grande pour son âge, mais elle est faite comme une petite caille et légère comme un petit pinson !... Je ne sais pas pourquoi

on fait tant cas chez nous d'une grande et grosse femme bien vermeille... La mienne était plutôt mince et pâle, et elle me plaisait par-dessus tout... Celle-ci est toute délicate, mais elle ne s'en porte pas plus mal, et elle est jolie à voir comme un chevreau blanc!... Et puis, quel air doux et honnête! comme on lit son bon cœur dans ses yeux, même lorsqu'ils sont fermés pour dormir!... Quant à de l'esprit, elle en a plus que ma chère Catherine n'en avait, il faut en convenir, et on ne s'ennuierait pas avec elle... C'est gai, c'est sage, c'est laborieux, c'est aimant, et c'est drôle. Je ne vois pas ce qu'on pourrait souhaiter de mieux...

« Mais qu'ai-je à m'occuper de tout cela ? reprenait Germain, en tâchant de regarder d'un autre côté. Mon beau-père ne voudrait pas en entendre parler, et toute la famille me traiterait de fou!... D'ailleurs, elle-même ne voudrait pas de moi, la pauvre enfant!... Elle me trouve trop vieux; elle me l'a dit... Elle n'est pas intéressée, elle se soucie peu d'avoir encore de la misère et de la peine, de porter de pauvres habits, et de souffrir de la faim pendant deux ou trois mois de l'année, pourvu qu'elle contente son cœur un jour, et qu'elle puisse se donner à un mari qui lui plaira.. elle a raison, elle! je ferais de même à sa place... et, dès à présent, si je pouvais suivre ma volonté, au lieu de m'embarquer dans un mariage qui ne me sourit pas, je choisirais une fille à mon gré... »

Plus Germain cherchait à raisonner et à se calmer, moins il en venait à bout. Il s'en allait à vingt pas de là, se perdre dans le brouillard; et puis, tout à coup, il se retrouvait à genoux à côté des deux enfants endormis. Une fois même il voulut embrasser Petit-Pierre, qui avait un bras passé autour du cou de Marie, et il se trompa si bien que Marie, sentant une haleine chaude comme le feu courir sur ses lèvres, se réveilla et le regarda d'un air tout effaré, ne comprenant rien du tout à ce qui se passait en lui.

— Je ne vous voyais pas, mes pauvres enfants! dit Germain en se retirant bien vite. J'ai failli tomber sur vous et vous faire du mal.

La petite Marie eut la candeur de le croire, et se rendormit. Germain passa de l'autre côté du feu, et jura à Dieu qu'il n'en bougerait jusqu'à ce qu'elle fût réveillée. Il tint parole, mais ce ne fut pas sans peine. Il crut qu'il en deviendrait fou.

Enfin, vers minuit, le brouillard se dissipa, et Germain put voir les étoiles briller à travers les arbres. La lune se dégagea aussi des vapeurs qui la couvraient et commença à semer des diamants sur la mousse humide. Le tronc des chênes restait dans une majestueuse obscurité; mais, un peu plus loin, les tiges blanches des bouleaux semblaient une

rangée de fantômes dans leurs suaires. Le feu se reflétait dans la mare; et les grenouilles, commençant à s'y habituer, hasardaient quelques notes grêles et timides; les branches anguleuses des vieux arbres, hérissées de pâles lichens, s'étendaient et s'entre-croisaient comme de grands bras décharnés sur la tête de nos voyageurs; c'était un bel endroit, mais si désert et si triste, que Germain, las d'y souffrir, se mit à chanter et à jeter des pierres dans l'eau pour s'étourdir sur l'ennui effrayant de la solitude. Il désirait aussi éveiller la petite Marie; et lorsqu'il vit qu'elle se levait et regardait le temps, il lui proposa de se remettre en route...

Marie n'avait pas de volonté; et quoiqu'elle eût encore grande envie de dormir, elle se disposa à suivre Germain...

— Bon! voici une maison, dit Germain (après avoir longtemps erré dans le bois), et des gens déjà éveillés, puisque le feu est allumé. Il est donc bien tard?

Mais ce n'était pas une maison; c'était le feu de bivouac qu'il avait couvert en partant, et qui s'était rallumé à la brise...

Ils avaient marché pendant deux heures pour se retrouver au point de départ.

XI

A LA BELLE ÉTOILE

— Pour le coup j'y renonce! dit Germain en frappant du pied. On nous a jeté un sort, c'est bien sûr, et nous ne sortirons d'ici qu'au grand jour. Il faut que cet endroit soit endiablé.

— Allons, allons, ne nous fâchons pas, dit Marie, et prenons-en notre parti. Nous ferons un plus grand feu, l'enfant est si bien enveloppé qu'il ne risque rien, et pour passer une nuit dehors nous n'en mourrons point. Où avez-vous caché la bâtine, Germain? Au milieu des grands houx, grand étourdi! C'est commode pour aller la reprendre!

— Tiens l'enfant, prends-le, que je retire son lit des broussailles; je ne veux pas que tu te piques les mains.

— C'est fait, voici le lit, et quelques piqûres ne sont pas des coups de sabre, reprit la brave petite fille.

Elle procéda de nouveau au coucher du petit Pierre, qui était si bien endormi cette fois qu'il ne s'aperçut en rien de ce nouveau voyage. Germain mit tant de bois au feu que toute la forêt en resplendit à la ronde : mais la petite

Marie n'en pouvait plus, et quoiqu'elle ne se plaignît de rien, elle ne se soutenait plus sur ses jambes. Elle était pâle et ses dents claquaient de froid et de faiblesse. Germain la prit dans ses bras pour la réchauffer ; et l'inquiétude, la compassion, des mouvements de tendresse irrésistible s'emparant de son cœur... sa langue se délia comme par miracle, et toute honte cessant :

— Marie, lui dit-il, tu me plais, et je suis bien malheureux de ne pas te plaire. Si tu voulais m'accepter pour ton mari, il n'y aurait ni beau-père, ni parents, ni voisins, ni conseils qui pussent m'empêcher de me donner à toi. Je sais que tu rendrais mes enfants heureux, que tu leur apprendrais à respecter le souvenir de leur mère, et, ma conscience étant en repos, je pourrais contenter mon cœur. J'ai toujours eu de l'amitié pour toi, et à présent je me sens si amoureux que si tu me demandais de faire toute ma vie tes mille volontés, je te le jurerais sur l'heure. Vois, je t'en prie, comme je t'aime, et tâche d'oublier mon âge. Pense que c'est une fausse idée qu'on se fait quand on croit qu'un homme de trente ans est vieux. D'ailleurs, je n'ai que vingt-huit ans ! une jeune fille craint de se faire critiquer en prenant un homme qui a dix ou douze ans de plus qu'elle, parce que ce n'est pas la coutume du pays ; mais j'ai entendu dire que dans d'autres pays on ne regardait point à cela ; qu'au contraire on aimait mieux donner pour soutien, à une jeunesse (1), un homme raisonnable et d'un courage bien éprouvé qu'un jeune gars qui peut se déranger, et, de bon sujet qu'on le croyait, devenir un mauvais garnement. D'ailleurs, les années ne font pas toujours l'âge. Cela dépend de la force et de la santé qu'on a. Quand un homme est usé par trop de travail et de misère ou par la mauvaise conduite, il est vieux avant vingt-cinq ans. Au lieu que moi... Mais tu ne m'écoutes pas, Marie.

— Si fait, Germain, je vous entends bien, répondit la petite Marie, mais je songe à ce que m'a toujours dit ma mère : c'est qu'une femme de soixante ans est bien à plaindre quand son mari en a soixante-dix ou soixante-quinze, et qu'il ne peut plus travailler pour la nourrir. Il devient infirme, et il faut qu'elle le soigne à l'âge où elle commencerait elle-même à avoir grand besoin de ménagement et de repos. C'est ainsi qu'on arrive à finir sur la paille.

— Les parents ont raison de dire cela, j'en conviens, Marie, reprit Germain ; mais enfin ils sacrifieraient tout le temps de la jeunesse, qui est le meilleur, à prévoir ce qu'on deviendra à l'âge où l'on n'est plus bon à rien, et où il est indifférent de finir d'une manière ou d'une autre. Mais moi,

1. *Jeunesse*, jeune fille, (Berry).

je ne suis pas dans le danger de mourir de faim sur mes vieux jours. Je suis à même d'amasser quelque chose, puisque, vivant avec les parents de ma femme, je travaille beaucoup et ne dépense rien. D'ailleurs, je t'aimerai tant, vois-tu, que ça m'empêchera de vieillir. On dit que quand un homme est heureux, il se conserve, et je sens bien que je suis plus jeune que Bastien pour t'aimer ; car il ne t'aime pas, lui, il est trop bête, trop enfant pour comprendre que tu es jolie et bonne, et faite pour être recherchée. Allons, Marie, ne me déteste pas, je ne suis pas un méchant homme : j'ai rendu ma Catherine heureuse, elle a dit devant Dieu à son lit de mort qu'elle n'avait jamais eu de moi que du contentement, et elle m'a recommandé de me remarier. Il semble que son esprit ait parlé ce soir à son enfant, au moment où il s'est endormi. Est-ce que tu n'as pas entendu ce qu'il disait ? et comme sa petite bouche tremblait, pendant que ses yeux regardaient en l'air quelque chose que nous ne pouvions pas voir ! Il voyait sa mère, sois-en sûre, et c'était elle qui lui faisait dire qu'il te voulait pour la remplacer.

— Germain, répondit Marie, tout étonnée et toute pensive, vous parlez honnêtement et tout ce que vous dites est vrai. Je suis sûre que je ferais bien de vous aimer, si ça ne mécontentait pas trop vos parents : mais que voulez-vous que j'y fasse ? le cœur ne m'en dit pas pour vous. Je vous aime bien, mais quoique votre âge ne vous enlaidisse pas, il me fait peur. Il me semble que vous êtes quelque chose pour moi, comme un oncle ou un parrain ; que je vous dois le respect, et que vous auriez des moments où vous me traiteriez comme une petite fille plutôt que comme votre femme et votre égale. Enfin, mes camarades se moqueraient peut-être de moi, et quoique ça soit une sottise de faire attention à cela, je crois que je serais honteuse et un peu triste le jour de mes noces.

— Ce sont là des raisons d'enfant ; tu parles tout à fait comme un enfant, Marie !

— Eh bien ! oui, je suis un enfant, dit-elle, et c'est à cause de cela que je crains un homme trop raisonnable. Vous voyez bien que je suis trop jeune pour vous, puisque déjà vous me reprochez de parler sans raison ! Je ne puis pas avoir plus de raison que mon âge n'en comporte.

— Hélas ! mon Dieu, que je suis donc à plaindre d'être si maladroit et de dire si mal ce que je pense ! s'écria Germain. Marie, vous ne m'aimez pas, voilà le fait ; vous me trouvez trop simple et trop lourd. Si vous m'aimiez un peu, vous ne verriez pas si clairement mes défauts. Mais vous ne m'aimez pas, voilà !

— Eh bien ! ce n'est pas ma faute, répondit-elle, un peu

blessée de ce qu'il ne la tutoyait plus; j'y fais mon possible en vous écoutant, mais plus je m'y essaie et moins je peux me mettre dans la tête que nous devions être mari et femme.

Germain ne répondit pas. Il mit sa tête dans ses deux mains et il fut impossible à la petite Marie de savoir s'il pleurait, s'il boudait, ou s'il était endormi...

Quand le jour fut venu et que les bruits de la campagne l'annoncèrent à Germain, il sortit son visage de ses mains et se leva. Il vit que la petite Marie n'avait pas dormi non plus, mais il ne sut rien lui dire pour marquer sa sollicitude. Il était tout à fait découragé. Il cacha de nouveau le bât de la Grise dans les buissons, prit son sac sur son épaule, et tenant son fils par la main :

— A présent, Marie, dit-il, nous allons tâcher d'achever notre voyage. Veux-tu que je te conduise aux Ormeaux ?

— Nous sortirons du bois ensemble, lui répondit-elle, et quand nous saurons où nous sommes, nous irons chacun de notre côté.

Germain ne répondit pas. Il était blessé de ce que la jeune fille ne lui demandait pas de la mener jusqu'aux Ormeaux, et il ne s'apercevait pas qu'il le lui avait offert d'un ton qui semblait provoquer un refus.

Un bûcheron qu'ils rencontrèrent au bout de deux cents pas les mit dans le bon chemin, et leur dit qu'après avoir passé la grande prairie ils n'avaient qu'à prendre, l'un tout droit, l'autre sur la gauche, pour gagner leurs différents gîtes, qui étaient d'ailleurs si voisins qu'on voyait distinctement les maisons de Fourche de la ferme des Ormeaux, et réciproquement.

Puis, quand ils eurent remercié et dépassé le bûcheron, celui-ci les rappela pour leur demander s'ils n'avaient pas perdu un cheval.

— J'ai trouvé, leur dit-il, une belle jument grise dans ma cour, où peut-être le loup l'aura forcée de chercher un refuge. Mes chiens ont *jappé à nuitée* (1), et au point du jour j'ai vu la *bête chevaline* (2) sous mon hangar : elle y est encore. Allons-y, et si vous la reconnaissez, emmenez-la.

Germain ayant donné d'avance le signalement de la Grise et s'étant convaincu qu'il s'agissait bien d'elle, se mit en route pour aller rechercher son bât. La petite Marie lui offrit alors de conduire son enfant aux Ormeaux, où il viendrait le reprendre lorsqu'il aurait fait son entrée à Fourche.

— Il est un peu malpropre après la nuit que nous avons passée, dit-elle. Je nettoierai ses habits, je laverai son joli

(1) *A nuitée*, toute la nuit (Berry). — (2) *Bête chevaline*, cheval, chevaux ; souvent le mot bête n'est pas exprimé (Berry).

museau, je le peignerai, et quand il sera beau et brave, vous pourrez le présenter à votre nouvelle famille.

— Et qui te dit que je veuille aller à Fourche ? répondit Germain avec humeur. Peut-être n'irai-je pas !

— Si fait, Germain, vous devez y aller, vous irez, reprit la jeune fille.

— Tu es bien pressée que je me marie avec une autre, afin d'être sûre que je ne t'ennuierai plus ?

— Allons, Germain, ne pensez plus à cela : c'est une idée qui vous est venue dans la nuit, parce que cette mauvaise aventure avait un peu dérangé vos esprits. Mais à présent il faut que la raison vous revienne ; je vous promets d'oublier ce que vous m'avez dit et de n'en jamais parler à personne.

— Eh ! parles-en si tu veux. Je n'ai pas l'habitude de renier mes paroles. Ce que je t'ai dit était vrai, honnête, et je n'en rougirai devant personne.

— Oui ; mais si votre femme savait qu'au moment d'arriver, vous avez pensé à une autre, ça la disposerait mal pour vous. Ainsi faites attention aux paroles que vous direz maintenant ; ne me regardez pas comme ça devant le monde, avec un air tout singulier. Songez au père Maurice qui compte sur votre obéissance, et qui serait bien en colère contre moi si je vous détournais de faire sa volonté. Bonjour, Germain ; j'emmène Petit-Pierre afin de vous forcer d'aller à Fourche. C'est un gage que je vous garde.

— Tu veux donc aller avec elle ? dit le laboureur à son fils, en voyant qu'il s'attachait aux mains de la petite Marie, et qu'il la suivait résolument.

— Oui, père, répondit l'enfant qui avait écouté et compris à sa manière ce qu'on venait de dire sans méfiance devant lui. Je m'en vais avec ma Marie mignonne : tu viendras me chercher quand tu auras fini de te marier ; mais je veux que Marie reste ma petite mère.

— Tu vois bien qu'il le veut, lui ! dit Germain à la jeune fille. Ecoute, Petit-Pierre, ajouta-t-il, moi je le souhaite, qu'elle soit ta mère et qu'elle reste toujours avec toi ; c'est elle qui ne le veut pas. Tâche qu'elle t'accorde ce qu'elle me refuse.

— Sois tranquille, mon père, je lui ferai dire oui : la petite Marie fait toujours ce que je veux.

Il s'éloigna avec la jeune fille. Germain resta seul, plus triste, plus irrésolu que jamais.

XII

LA LIONNE DU VILLAGE

Cependant, quand il eut réparé le désordre du voyage dans ses vêtements et dans l'équipage de son cheval, quand il fut monté sur la Grise et qu'on lui eut indiqué le chemin de Fourche, il pensa qu'il n'y avait plus à reculer, et qu'il fallait oublier cette nuit d'agitations comme un rêve dangereux.

Il trouva le père Léonard au seuil de sa maison blanche, assis sur un beau banc de bois peint en vert-épinard. Il y avait six marches de pierre disposées en perron, ce qui faisait voir que la maison avait une cave. Le mur du jardin et de la chènevière était crépi à chaux et à sable. C'était une belle habitation ; il s'en fallait de peu qu'on ne la prît pour une maison de bourgeois.

Le futur beau-père vint au-devant de Germain, et après lui avoir demandé, pendant cinq minutes, des nouvelles de toute sa famille, il ajouta la phrase consacrée à questionner poliment ceux qu'on rencontre, sur le but de leur voyage : *Vous êtes donc venu pour vous promener par ici?*

— Je suis venu vous voir, répondit le laboureur, et vous présenter ce petit cadeau de gibier de la part de mon beau-père, en vous disant aussi de sa part, que vous devez savoir dans quelles intentions je viens chez vous.

— Ah ! ah ! dit le pere Léonard en riant et en frappant sur son estomac rebondi, je vois, j'entends, j'y suis ! Et, clignant de l'œil, il ajouta : Vous ne serez pas le seul à faire vos compliments, mon jeune homme. Il y en a déjà trois à la maison qui attendent comme vous. Moi, je ne renvoie personne, et je serais bien embarrassé de donner tort ou raison à quelqu'un, car ce sont tous de bons partis. Pourtant, à cause du père Maurice et de la qualité des terres que vous cultivez, j'aimerais mieux que ce fût vous. Mais ma fille est majeure et maîtresse de son bien ; elle agira donc selon son idée. Entrez, faites-vous connaître ; je souhaite que vous ayez le bon numéro !

— Pardon, excuse, répondit Germain, fort surpris de se trouver en surnuméraire là où il avait compté d'être seul. Je ne savais pas que votre fille fût déjà pourvue de prétendants, et je n'étais pas venu pour la disputer aux autres...

— Mais entrez à la maison, vous dis-je, et ne perdez pas courage. C'est une femme qui vaut la peine d'être disputée...

La veuve Guérin était bien faite et ne manquait pas de fraîcheur. Mais elle avait une expression de visage et une toi-

lette qui déplurent tout d'abord à Germain. Elle avait l'air hardi et content d'elle-même, et ses cornettes garnies d'un triple rang de dentelle, son tablier de soie, et son fichu de blonde noire étaient peu en rapport avec l'idée qu'il s'était faite d'une veuve sérieuse et rangée...

Les trois prétendants étaient assis à une table chargée de vins et de viandes, qui étaient là en permanence pour eux toute la matinée du dimanche ; car le père Léonard aimait à faire montre de sa richesse, et la veuve n'était pas fâchée non plus d'étaler sa belle vaisselle, et de tenir table comme une rentière. Germain, tout simple et confiant qu'il était, observa les choses avec assez de pénétration, et pour la première fois de sa vie il se tint sur la défensive en trinquant. Le père Léonard l'avait forcé à prendre place avec ses rivaux, et, s'asseyant lui-même vis-à-vis de lui, il le traitait de son mieux, et s'occupait de lui avec prédilection. Le cadeau de gibier, malgré la brèche que Germain y avait faite pour son propre compte, était encore assez copieux pour produire de l'effet. La veuve y parut sensible, et les prétendants y jetèrent un coup d'œil de dédain...

Germain était ennuyé et ne pouvait faire honneur aux mets qu'on lui offrait. Le père Léonard continuait à faire de grosses plaisanteries. L'un des trois prétendants, gros bonhomme, avait au moins quarante ans ; le second était borgne et paraissait très ami de la bouteille ; le troisième était jeune, mais il était sot. Germain crut voir que la veuve Guérin était disposée à faire plus attention à lui qu'aux autres ; aussi se montra-t-il « plus froid et plus grave ».

L'heure de la messe arriva et on se leva de table pour s'y rendre ensemble. Il fallait aller jusqu'à Mers (1), à une bonne demi-lieue de là, et Germain était si fatigué qu'il eût fort souhaité avoir le temps de faire un somme auparavant ; mais il n'avait pas coutume de manquer la messe, et il se mit en route avec les autres.

Les chemins étaient couverts de monde, et la veuve marchait d'un air fier, escortée de ses trois prétendants, donnant le bras tantôt à l'un, tantôt à l'autre, se rengorgeant et portant haut la tête. Elle eût fort souhaité produire le quatrième aux yeux des passants ; mais Germain trouva si ridicule d'être traîné ainsi de compagnie par un cotillon, à la vue de tout le monde, qu'il se tint à distance convenable, causant avec le père Léonard, et trouvant moyen de le distraire et de l'occuper assez pour qu'ils n'eussent point l'air de faire partie de la bande.

(1) *Mers*, sur la Vauvre, arr. de La Châtre, à 26 kil. de Châteauroux.

XIII

LE MAÎTRE

Lorsqu'ils atteignirent le village, la veuve s'arrêta pour les attendre. Elle voulait absolument faire son entrée avec tout son monde; mais Germain, lui refusant cette satisfaction, quitta le père Léonard, accosta plusieurs personnes de sa connaissance, et entra dans l'église par une autre porte. La veuve en eut du dépit.

Après la messe, elle se montra partout triomphante sur la pelouse où l'on dansait, et ouvrit la danse avec ses trois amoureux successivement. Germain la regarda faire et trouva qu'elle dansait bien, mais avec affectation.

— Eh bien! lui dit Léonard en lui frappant sur l'épaule, vous ne faites donc pas danser ma fille? Vous êtes aussi par trop timide!

— Je ne danse plus depuis que j'ai perdu ma femme, répondit le laboureur.

— Eh bien! puisque vous en recherchez une autre, le deuil est fini dans le cœur comme sur l'habit.

— Ce n'est pas une raison, père Léonard; d'ailleurs je me trouve trop vieux, je n'aime plus la danse.

— Ecoutez, reprit Léonard en l'attirant dans un endroit isolé, vous avez pris du dépit en entrant chez moi, de voir la place déjà entourée d'assiégeants, et je vois que vous êtes très fier; mais ceci n'est pas raisonnable, mon garçon. Ma fille est habituée à être courtisée, surtout depuis deux ans qu'elle a fini son deuil, et ce n'est pas à elle à aller au-devant de vous.

— Il y a déjà deux ans que votre fille est à marier, et elle n'a pas encore pris son parti? dit Germain.

— Elle ne veut pas se presser, et elle a raison. Quoiqu'elle ait la mine éveillée et qu'elle vous paraisse peut-être ne pas beaucoup réfléchir, c'est une femme d'un grand sens, et qui sait fort bien ce qu'elle fait.

— Il ne me semble pas, dit Germain ingénument, car elle a trois galants à sa suite, et si elle savait ce qu'elle veut, il y en aurait au moins deux qu'elle trouverait de trop et qu'elle prierait de rester chez eux.

— Pourquoi donc? vous n'y entendez rien, Germain. Elle ne veut ni du vieux, ni du borgne, ni du jeune, j'en suis quasi certain; mais si elle les renvoyait, on penserait qu'elle veut rester veuve, et il n'en viendrait pas d'autre.

— Ah! oui! ceux-là servent d'enseigne!

— Comme vous dites. Où est le mal, si cela leur convient?

— Chacun son goût ! dit Germain.

— Je vois que ce ne serait pas le vôtre. Mais voyons, on peut s'entendre, à supposer que vous soyez préféré : on pourrait vous laisser la place.

— Oui, à supposer ! Et en attendant qu'on puisse le savoir, combien de temps faudrait-il rester le nez au vent ?

— Ça dépend de vous, je crois, si vous savez parler et persuader. Jusqu'ici ma fille a très bien compris que le meilleur temps de sa vie serait celui qu'elle passerait à se laisser courtiser, et elle ne se sent pas pressée de devenir la servante d'un homme, quand elle peut commander à plusieurs. Ainsi, tant que le jeu lui plaira elle peut se divertir, mais si vous plaisez plus que le jeu, le jeu pourra cesser. Vous n'avez qu'à ne pas vous rebuter. Revenez tous les dimanches, faites-la danser, donnez à connaître que vous vous mettez sur les rangs, et si on vous trouve plus aimable et mieux appris que les autres, un beau jour on vous le dira sans doute...

Germain, qui était venu à contre-cœur chez le père Léonard, fut tout à fait découragé par ces explications ; d'ailleurs, cette femme coquette et vaine lui déplaisait beaucoup. Il quitta le père de la belle, et se dirigea du côté des Ormeaux pour retrouver Petit-Pierre et la petite Marie ; mais ils avaient quitté la métairie. La bergère ne s'était pas entendue avec le fermier, mais on ne pouvait en donner la raison. Germain devina, au sourire narquois du métayer, que la grossièreté du fermier avait blessé la jeune fille. Il essaya de savoir quel chemin avaient pris les deux enfants ; ils étaient venus à Fourche, mais depuis ce moment personne ne pouvait lui indiquer la direction qu'ils avaient prise. Aussitôt il monta sur la Grise et se dirigea vers les bois de Chanteloube : Il était fou d'inquiétude.

XIV

LA VIEILLE

Germain se retrouva bientôt à l'endroit où il avait passé la nuit au bord de la mare. Le feu fumait encore ; une vieille femme ramassait le reste de la provision de bois mort que la petite Marie y avait entassée. Germain s'arrêta pour la questionner. Elle était sourde, et, se méprenant sur ses interrogations :

— Oui, mon garçon, dit-elle, c'est ici la Mare au Diable. C'est un mauvais endroit, et il ne faut pas en approcher sans jeter trois pierres dedans de la main gauche, en faisant

le signe de la croix de la main droite (1) : ça éloigne les esprits. Autrement il arrive des malheurs à ceux qui en font le tour.

— Je ne vous parle pas de ça, dit Germain en s'approchant d'elle et en criant à tue-tête :

— N'avez-vous pas vu passer dans le bois une fille et un enfant ?

— Oui, dit la vieille, il s'y est noyé un petit enfant !

Germain frémit de la tête aux pieds ; mais heureusement la vieille ajouta :

— Il y a bien longtemps de ça ; en mémoire de l'accident on y avait planté une belle croix ; mais, par une belle nuit de grand orage, les mauvais esprits l'ont jetée dans l'eau. On peut en voir encore un bout. Si quelqu'un avait le malheur de s'arrêter ici la nuit, il serait bien sûr de ne pouvoir jamais en sortir avant le jour. Il aurait beau marcher, marcher, il pourrait faire deux cents lieues dans le bois et se retrouver toujours à la même place.

L'imagination du laboureur se frappa malgré lui de ce qu'il entendait, et l'idée du malheur qui devait arriver pour achever de justifier les assertions de la vieille femme, s'empara si bien de sa tête, qu'il se sentit froid par tout le corps. Désespérant d'obtenir d'autres renseignements, il remonta à cheval et recommença de parcourir le bois en appelant Pierre de toutes ses forces, et en sifflant, faisant claquer son fouet, cassant les branches pour remplir la forêt du bruit de sa marche, écoutant ensuite si quelque voix lui répondait ; mais il n'entendait que la cloche des vaches éparses dans les taillis, et le cri sauvage des porcs qui se disputaient la glandée...

Germain hâta le pas de la Grise et se trouva bien vite sur le chemin frayé. Il entendit derrière lui le pas d'un cheval et se douta que le cavalier pouvait bien être le fermier des Ormeaux. C'était lui en effet. En entendant la voix de Germain, la petite Marie et Petit-Pierre, cachés dans les buissons, sortirent timidement et arrivèrent auprès du fin laboureur. Il y eut une conversation orageuse entre Germain et le fermier, entre celui-ci et la jeune fille, qu'il espérait bien ramener chez lui. Germain se montra énergique ; il exprima avec feu son mépris, prit à partie l'insolent fermier, le renversa à terre et lui montra sa force, faisant comprendre à ce méchant homme qu'il n'avait qu'à rentrer chez lui.

Puis, prenant d'une main son fils, et de l'autre la petite Marie, il s'éloigna tout tremblant d'indignation.

(1) Le Berry est un pays où il y a encore une foule de superstitions du genre de celle-ci.

XV

LE RETOUR A LA FERME

Au bout d'un quart d'heure ils avaient franchi les brandes. Ils trottaient sur la grand'route, et la Grise hennissait à chaque objet de sa connaissance. Petit-Pierre racontait à son père ce qu'il avait pu comprendre dans ce qui s'était passé.

— Quand nous sommes arrivés, dit-il, cet *homme-là* est venu pour parler à *ma Marie* dans la bergerie où nous avons été tout de suite, pour voir les beaux moutons. Moi, j'étais monté dans la crèche pour jouer, et cet *homme-là* ne me voyait pas. Alors il a dit bonjour à ma Marie, et il l'a embrassée.

— Tu t'es laissé embrasser, Marie ? dit Germain tout tremblant de colère.

— J'ai cru que c'était une honnêteté (1), une coutume de l'endroit aux arrivées, comme, chez vous, la grand'mère embrasse les jeunes filles qui entrent à son service, pour leur faire voir qu'elle les adopte et qu'elle leur sera comme une mère...

Et Petit-Pierre continua son récit ; il dit à son père comment ce vilain fermier leur avait fait peur. La petite Marie s'était fâchée et lui avait dit aussitôt qu'elle ne resterait pas à son service. En devisant, ils arrivèrent à Belair ; la jeune fille était reconnaissante d'avoir été protégée par son honnête voisin. Mais, de ce jour, elle n'osa plus adresser la parole à Germain ; et celui-ci semblait s'éloigner de l'innocente enfant, qui ne répondait point à son amour.

XVI

LA MÈRE MAURICE

Un jour la mère Maurice se trouvant seule dans le verger avec Germain, lui dit d'un air d'amitié : « Mon pauvre gendre, je crois que vous n'êtes pas bien. Vous ne mangez pas aussi bien qu'à l'ordinaire, vous ne riez plus, vous

(1) Le paysan berrichon, d'apparence lourd et timide, est en général tendre. On s'embrasse à tout propos en Berry. Les jeunes gens et les jeunes filles s'embrassent au commencement et à la fin de chaque bourrée. Quand une jeune fille arrive au service dans une maison, on l'embrasse, comme le dit la petite Marie, pour lui souhaiter la bienvenue. Le maître, la maîtresse de maison se laissent embrasser par leurs domestiques ; G. Sand elle-même, partant pour un voyage, embrasse ses serviteurs. Cf. *Correspondance*, t. Ier.

causez de moins en moins. Est-ce que quelqu'un de chez nous, ou nous-mêmes, sans le savoir et sans le vouloir, vous avons fait de la peine ?

— Non, ma mère, répondit Germain, vous avez toujours été aussi bonne pour moi que la mère qui m'a mis au monde, et je serais un ingrat si je me plaignais de vous, ou de votre mari, ou de personne de la maison.

— En ce cas, mon enfant, c'est le chagrin de la mort de votre femme qui vous revient. Au lieu de s'en aller avec le temps, votre ennui empire, et il faut absolument faire ce que votre beau-père vous a dit fort sagement : il faut vous remarier.

— Oui, ma mère, ce serait aussi mon idée ; mais les femmes que vous m'avez conseillé de rechercher ne me conviennent pas. Quand je les vois, au lieu d'oublier ma Catherine, j'y pense davantage.

— C'est qu'apparemment, Germain, nous n'avons pas su deviner votre goût. Il faut donc que vous nous aidiez, en nous disant la vérité...

Et le fin laboureur osait à peine déclarer à sa belle-mère quel était l'objet de son amour. Quand la mère Maurice apprit que c'était la petite Marie, elle fut bien surprise, mais n'osa pas témoigner son étonnement à Germain, car elle le voyait dans une grande peine. Elle essaya de remonter son courage en lui faisant entrevoir que la pauvre jeune fille pourrait peut-être changer de sentiment à son égard.

XVII

LA PETITE MARIE

Enfin, le dimanche matin, au sortir de la messe, sa belle-mère lui demanda ce qu'il avait obtenu de sa bonne amie depuis la conversation dans le verger.

— Mais, rien du tout, répondit-il. Je ne lui ai pas parlé.

— Comment donc voulez-vous la persuader si vous ne lui parlez pas ?

— Je ne lui ai parlé qu'une fois, répondit Germain. C'est quand nous avons été ensemble à Fourche ; et, depuis ce temps-là, je ne lui ai pas dit un seul mot. Son refus m'a fait tant de peine que j'aime mieux ne pas l'entendre recommencer à me dire qu'elle ne m'aime pas.

— Eh bien, mon fils, il faut lui parler maintenant ; votre beau-père vous autorise à le faire. Allez, décidez-vous ! je vous le dis, et s'il le faut, je le veux ; car vous ne pouvez pas rester dans ce doute-là.

Germain obéit. Il arriva chez la Guillette, la tête basse et l'air accablé. La petite Marie était seule au coin du feu, si pensive qu'elle n'entendit pas venir Germain. Quand elle le vit devant elle, elle sauta de surprise sur sa chaise, et devint toute rouge.

— Petite Marie, lui dit-il en s'asseyant auprès d'elle, je viens te faire de la peine et t'ennuyer, je le sais bien : mais *l'homme et la femme de chez nous* (désignant ainsi, selon l'usage, les chefs de famille) veulent que je te parle et que je te demande de m'épouser. Tu ne le veux pas, toi, je m'y attends.

— Germain, répondit la petite Marie, c'est donc décidé que vous m'aimez ?

— Ça te fâche, je le sais, mais ce n'est pas ma faute : si tu pouvais changer d'avis, je serais trop content, et sans doute je ne mérite pas que cela soit. Voyons, regarde-moi, Marie, je suis donc bien affreux ?

— Non, Germain, répondit-elle en souriant, vous êtes plus beau que moi.

— Ne te moque pas ; regarde-moi avec indulgence ; il ne me manque encore ni un cheveu ni une dent. Mes yeux te disent que je t'aime. Regarde-moi donc dans les yeux, ça y est écrit, et toute fille sait lire dans cette écriture-là.

Marie regarda dans les yeux de Germain avec son assurance enjouée : puis, tout à coup, elle détourna la tête...

— Ah ! mon Dieu ! je te fais peur, dit Germain, tu me regardes comme si j'étais le fermier des Ormeaux. Ne me crains pas, je t'en prie, cela me fait trop de mal. Je ne te dirai pas de mauvaises paroles, moi ; je ne t'embrasserai pas malgré toi, et quand tu voudras que je m'en aille, tu n'auras qu'à me montrer la porte. Voyons, faut-il que je sorte...

Marie tendit la main au laboureur, mais sans détourner sa tête penchée vers le foyer, et sans dire un mot.

— Je comprends, dit Germain ; tu me plains, car tu es bonne ; tu es fâchée de me rendre malheureux : mais tu ne peux pourtant pas m'aimer ?

— Pourquoi me dites-vous ces choses-là, Germain ? répondit enfin la petite Marie, vous voulez donc me faire pleurer ?

— Pauvre petite fille, tu as bon cœur, je le sais ; mais tu ne m'aimes pas, et tu me caches ta figure parce que tu crains de me laisser voir ton déplaisir et ta répugnance. Et moi ! je n'ose pas seulement te serrer la main ! Dans le bois, quand mon fils dormait, et que tu dormais aussi, j'ai failli t'embrasser tout doucement. Mais je serais mort de honte plutôt que de te le demander, et j'ai autant souffert dans cette nuit-là qu'un homme qui brûlerait à petit feu. Depuis ce temps-là j'ai rêvé à toi toutes les nuits. Ah ! comme je t'embrassais, Marie ! Mais toi, pendant ce temps-là, tu dor-

mais sans rêver. Et, à présent, sais-tu ce que je pense ? c'est que si tu te retournais pour me regarder avec les yeux que j'ai pour toi, et si tu approchais ton visage du mien, je crois que j'en tomberais mort de joie. Et toi, tu penses que si pareille chose t'arrivait tu en mourrais de colère et de honte !

Germain parlait comme dans un rêve sans entendre ce qu'il disait... Le pauvre laboureur... sans attendre son arrêt, se leva pour partir ; mais la jeune fille l'arrêta en l'entourant de ses deux bras, et, cachant sa tête dans son sein : — Ah ! Germain, lui dit-elle en sanglotant, vous n'avez donc pas deviné que je vous aime ?

Germain serait devenu fou, si son fils qui le cherchait et qui entra dans la chaumière au grand galop sur un bâton, avec sa petite sœur en croupe qui fouettait avec une branche d'osier ce coursier imaginaire, ne l'eût rappelé à lui-même. Il le souleva dans ses bras, et le mettant dans ceux de sa fiancée :

— Tiens, lui dit-il, tu as fait plus d'un heureux en m'aimant !

APPENDICE

I

LES NOCES DE CAMPAGNE

Ici finit l'histoire du mariage de Germain, telle qu'il me l'a racontée lui-même, le fin laboureur qu'il est ! Je te demande pardon, lecteur ami, de n'avoir pas su te la traduire mieux ; car c'est une véritable traduction qu'il faut au langage antique et naïf des paysans de la contrée que *je chante* (comme on disait jadis) ...

C'était en hiver, aux environs du carnaval, époque de l'année où il est séant et convenable chez nous de faire les noces. Dans l'été on n'a guère le temps, et les travaux d'une ferme ne peuvent souffrir trois jours de retard...

J'étais assis sous le vaste manteau d'une antique cheminée de cuisine, lorsque des coups de pistolet, des hurlements de chiens, et les sons aigus de la cornemuse m'annoncèrent l'approche des fiancés. Bientôt le père et la mère Maurice, Germain et la petite Marie, suivis de Jacques et de sa femme,

des principaux parents respectifs et des parrains et marraines des fiancés, firent leur entrée dans la cour.

La petite Marie n'ayant pas encore reçu les cadeaux de noces, appelés *livrées*, était vêtue de ce qu'elle avait de mieux dans ses hardes modestes : une robe de gros drap sombre, un fichu blanc à grands ramages de couleurs voyantes, un tablier d'*incarnat* (1), indienne rouge fort à la mode alors et dédaignée aujourd'hui, une coiffe de mousseline très blanche, et dans cette forme heureusement conservée, qui rappelle la coiffure d'Anne Boleyn (2) et d'Agnès Sorel (3). Elle était fraîche et souriante, point orgueilleuse du tout, quoiqu'il y eût bien de quoi. Germain était grave et attendri auprès d'elle, comme le jeune Jacob saluant Rachel aux citernes de Laban. Toute autre fille eût pris un air d'importance et une tenue de triomphe ; car, dans tous les rangs, c'est quelque chose que d'être épousée pour ses beaux yeux. Mais les yeux de la jeune fille étaient humides et brillants d'amour ; on voyait bien qu'elle était profondément éprise, et qu'elle n'avait point le loisir de s'occuper de l'opinion des autres. Son petit air résolu ne l'avait point abandonnée ; mais c'était toute franchise et tout bon vouloir chez elle ; rien d'impertinent dans son succès, rien de personnel dans le sentiment de sa force. Je ne vis oncques (4) si gentille fiancée, lorsqu'elle répondait nettement à ses jeunes amies qui lui demandaient si elle était contente : — Dame ! bien sûr ! je ne me plains pas du bon Dieu.

Le père Maurice porta la parole ; il venait faire les compliments et invitations d'usage. Il attacha d'abord au manteau de la cheminée une branche de laurier ornée de rubans ; ceci s'appelle l'*exploit*, c'est-à-dire la lettre de faire-part ; puis il distribua à chacun des invités une petite croix faite d'un bout de ruban bleu traversé d'un autre bout de ruban rose ; le rose pour la fiancée, le bleu pour l'épouseur ; et les invités des deux sexes durent garder ce signe pour en orner les uns leur cornette, les autres leur boutonnière le jour de la noce. C'est la lettre d'admission, la carte d'entrée.

Alors le père Maurice prononça son compliment. Il invitait le maître de la maison et toute *sa compagnie*, c'est-à-dire tous ses enfants, tous ses parents, tous ses amis et

(1) *Incarnat*, adj. (couleur est sous-entendu), rouge (Berry). — (2) *Anne de Boleyn* (1507-1536), reine d'Angleterre, fut la seconde femme de Henri VIII après son divorce avec Catherine d'Aragon. On l'accusa de trahison ; elle fut décapitée. — (3) *Agnès Sorel* (1422-1450), favorite de Charles VII. Ce fut une femme remarquable par son intelligence. Son père, Jean Sorel ou Sureau, était homme de robe ; toute jeune elle fut attachée à la cour de Lorraine et élevée avec Isabelle qui devint la femme de René d'Anjou. — (4) *Oncques*, donc (vieilli).

tous ses serviteurs, à la bénédiction, *au festin, à la divertissance* (1), *à la dansière* (2) *et à tout ce qui s'en suit*. Il ne manqua pas de dire : — Je viens *vous faire l'honneur* de vous *semondre* (3). Locution très juste, bien qu'elle nous paraisse un contre-sens, puisqu'elle exprime l'idée de rendre les honneurs à ceux qu'on en juge dignes...

La veille du mariage, eut lieu la cérémonie des *livrées*. Vers deux heures de l'après-midi, le *cornemuseux* et le *vielleux* arrivèrent. On dansa sur la pelouse. Chez la Guillette une douzaine de jeunes filles et autant de jeunes gens se réunirent avec quelques femmes âgées ; ils s'adjoignirent le *chanvreur*. Celui-ci est de toutes les cérémonies ; il est en général « disert et beau parleur ».

II

LES LIVRÉES

Quand tout ce monde fut réuni dans la maison, on ferma, avec le plus grand soin, les portes et les fenêtres ; on alla même barricader la lucarne du grenier ; on mit des planches, des tréteaux, des souches et des tables en travers de toutes les issues, comme si on se préparait à soutenir un siège (4) ; et il se fit dans cet intérieur fortifié un silence d'attente assez solennel, jusqu'à ce qu'on entendît au loin des chants, des rires, et le son des instruments rustiques. C'était la bande de l'épouseur, Germain en tête, accompagné de ses plus hardis compagnons, du fossoyeur, des parents, amis et serviteurs, qui formaient un joyeux et solide cortège...

Quand les deux camps furent ainsi en présence, une décharge d'armes à feu, partie du dehors, mit en grande rumeur tous les chiens des environs. Ceux de la maison se

(1) *Divertissance*, divertissement, plaisir (Berry). — (2) *Dansière*, bal, danse (Berry). — (3) *Semondre*, inviter. Ceux qui sont chargés d'inviter s'appellent *semoneux* et aussi *prieux*. Actuellement, cette invitation, d'après les vieillards, a beaucoup perdu de sa solennité ; mais au temps de G. Sand, elle avait encore le caractère qu'elle lui a conservé dans son récit ; et au cours des pages qui vont suivre, j'aurai l'occasion de dire que l'auteur n'a rien inventé, mais qu'on doit admirer l'exactitude dans la description de ces vieux usages dont quelques-uns se sont perdus.

(4) Les jeunes gens de la Vallée Noire sont aussi étonnés que le lecteur de G. Sand, du siège que le fiancé était obligé de soutenir pour arriver jusqu'à sa fiancée ; mais les vieillards se souviennent de cette lutte qu'il fallait livrer. On n'ouvrait au fiancé et à sa suite qu'après avoir rempli certaines conditions. Le dialogue qui va s'établir entre le *fossoyeur* et le *chanvreur* variait à l'infini suivant l'à propos de chacun d'eux, la vivacité d'esprit d'imagination qui les caractérisait,

précipitèrent vers la porte en aboyant, croyant qu'il s'agissait d'une attaque réelle, et les petits enfants, que leurs mères s'efforçaient en vain de rassurer, se mirent à pleurer et à trembler. Toute cette scène fut si bien jouée qu'un étranger y eût été pris, et eût songé peut-être à se mettre en état de défense contre une bande de chauffeurs (1).

Alors le fossoyeur, barde et orateur du fiancé, se plaça devant la porte, et, d'une voix lamentable, engagea avec le chanvreur, placé à la lucarne qui était située au-dessus de la même porte, le dialogue suivant :

LE FOSSOYEUR

Hélas ! mes bonnes gens, mes chers paroissiens, pour l'amour de Dieu, ouvrez-moi la porte.

LE CHANVREUR

Qui êtes-vous donc, et pourquoi prenez-vous la licence de nous appeler vos chers paroissiens ? Nous ne vous connaissons pas.

LE FOSSOYEUR

Nous sommes d'honnêtes gens bien en peine. N'ayez peur de nous, mes amis ! donnez-nous l'hospitalité. Il tombe du verglas, nos pauvres pieds sont gelés, et nous revenons de si loin que nos sabots en sont fendus.

LE CHANVREUR

Si vos sabots sont fendus, vous pouvez chercher par terre ; vous trouverez bien un brin d'*oisil* (d'osier) pour faire des *arcelets* (petites lames de fer en forme d'arcs qu'on place sur les sabots fendus pour les consolider).

LE FOSSOYEUR

Des arcelets d'oisil, ce n'est guère solide. Vous vous moquez de nous, bonnes gens, et vous feriez mieux de nous ouvrir. On voit luire une belle flamme dans votre logis ; sans doute vous avez mis la broche, et on se réjouit chez vous le cœur et le ventre. Ouvrez donc à de pauvres pèlerins qui mourront à votre porte si vous ne leur faites merci.

LE CHANVREUR

Ah ! ah ! vous êtes des pèlerins ? vous ne nous disiez pas cela. Et de quel pèlerinage arrivez-vous, s'il vous plaît !

LE FOSSOYEUR

Nous vous dirons cela quand vous nous aurez ouvert la porte, car nous venons de si loin que vous ne voudriez pas le croire.

(1) *Chauffeurs*. De 1795 à 1803, la France fut saccagée par des brigands qui parcouraient les campagnes, massacraient les cultivateurs afin de piller les fermes. Pour se faire livrer les richesses cachées, ils avaient souvent coutume de garrotter les malheureux, de les rouer de coups et de leur mettre les pieds nus dans les flammes.

LE CHANVREUR

Vous ouvrir la porte ? oui-da ! nous ne saurions nous fier à vous. Voyons : est-ce de Saint-Sylvain, de Pouligny que vous arrivez ?

LE FOSSOYEUR

Nous avons été à Saint-Sylvain à Pouligny (1), mais nous avons été bien plus loin encore.

LE CHANVREUR

Alors vous avez été jusqu'à Sainte-Solange (2) ?

LE FOSSOYEUR

A Sainte-Solange nous avons été, pour sûr ; mais nous avons été plus loin encore.

LE CHANVREUR

Vous mentez ; vous n'avez même jamais été jusqu'à Sainte-Solange.

LE FOSSOYEUR

Nous avons été plus loin, car, à cette heure, nous arrivons de Saint-Jacques de Compostelle (3).

LE CHANVREUR

Quelle bêtise nous contez-vous ? Nous ne connaissons pas cette paroisse-là. Nous voyons bien que vous êtes de mauvaises gens, des brigands, des *rien du tout* et des menteurs. Allez plus loin chanter vos sornettes (4) ; nous sommes sur nos gardes, et vous n'entrerez point céans.

LE FOSSOYEUR

Hélas ! mon pauvre homme, ayez pitié de nous ! Nous ne sommes pas des pèlerins, vous l'avez deviné ; mais nous sommes de malheureux braconniers poursuivis par les gardes. Mêmement les gendarmes sont après nous, et, si vous ne nous faites point cacher dans votre fenil, nous allons être pris et conduits en prison.

LE CHANVREUR

Et qui nous prouvera que, cette fois-ci, vous soyez ce que

(1) Les pèlerinages en l'honneur de *saint Sylvain* ont lieu à Thevet-Saint-Julien, Montipouret, Aigurande, Levroux, etc. Dans l'Indre, on distingue trois *Pouligny* : *P. Notre-Dame*, *P. Saint-Martin*, *P. Saint-Pierre*. On devrait lire : Nous avons été à Saint-Sylvain, *à* Pouligny. — (2) *Sainte Solange*, patronne du Berry. « La belle pastoure, dit G. Sand dans *Mauprat*, qui se laissa trancher la tête plutôt que de subir le droit du Seigneur. » Au passage d'une rivière, elle s'arracha des mains du cavalier qui l'avait saisie, et se laissa tomber sur la grève. Le jeune insensé se voyant vaincu devint le meurtrier de la jeune Solange. L'endroit s'appela depuis Fontaine de Sainte-Solange ; lieu de pèlerinage situé à quelques lieues de Bourges. — (3) *Saint-Jacques de Compostelle*, Santiago de Compostela, ville d'Espagne à 55 kilomètres de la Corogne, ancienne capitale de la Galice. La ville de Saint-Jacques fut fondée au IXe siècle, autour d'une chapelle élevée sur le point où l'on avait retrouvé le corps de saint Jacques le Majeur. Ce fut pendant longtemps un lieu de pèlerinage où accouraient, en foule, les peuples de l'Occident. — (4) *Sornettes*, surnom, sobriquet (Berry).

vous dites ? car voilà déjà un mensonge que vous n'avez pas pu soutenir.

LE FOSSOYEUR

Si vous voulez nous ouvrir, nous vous montrerons une belle pièce de gibier que nous avons tuée.

LE CHANVREUR

Montrez-la tout de suite, car nous sommes en méfiance.

LE FOSSOYEUR

Eh bien, ouvrez une porte ou une fenêtre, qu'on vous passe la bête.

LE CHANVREUR

Oh ! que nenni ! pas si sot ! Je vous regarde par un petit pertuis (1) ! et je ne vois parmi vous ni chasseurs, ni gibier.

Ici un garçon bouvier, trapu et d'une force herculéenne, se détacha du groupe où il se tenait inaperçu, éleva vers la lucarne une oie plumée, passée dans une forte broche de fer, ornée de bouquets de paille et de rubans.

— Oui-da ! s'écria le chanvreur, après avoir passé avec précaution un bras dehors pour tâter le rôt ; ceci n'est point une caille, ni une perdrix ; ce n'est ni un lièvre, ni un lapin ; c'est quelque chose comme une oie ou un dindon. Vraiment, vous êtes de beaux chasseurs ! et ce gibier-là ne vous a guère fait courir. Allez plus loin, mes drôles ! toutes vos menteries sont connues, et vous pouvez bien aller chez vous faire cuire votre souper. Vous ne mangerez pas le nôtre...

LE FOSSOYEUR

Puisque vous ne voulez entendre à aucune bonne raison, nous allons entrer chez vous par la force.

LE CHANVREUR

Essayez, si vous voulez. Nous sommes assez bien renfermés pour ne pas vous craindre. Et puisque vous êtes insolents, nous ne vous répondrons pas davantage...

Quand on fut las de sauter et de crier, le chanvreur songea à capituler. Il remonta à sa lucarne, l'ouvrit avec précaution, et salua les assiégeants désappointés par un éclat de rire.

— Eh bien, mes gars, dit-il, vous voilà bien penauds ! Vous pensiez que rien n'était plus facile que d'entrer céans, et vous voyez que notre défense est bonne. Mais nous commençons à avoir pitié de vous, si vous voulez vous soumettre et accepter nos conditions.

LE FOSSOYEUR

Parlez, mes braves gens ; dites ce qu'il faut faire pour approcher de votre foyer.

(1) *Pertuis*, trou (Berry).

LE CHANVREUR

Il faut chanter, mes amis, mais chanter une chanson que nous ne connaissions pas (1), et à laquelle nous ne puissions pas répondre par une meilleure.

— Qu'à cela ne tienne! répondit le fossoyeur, et il entonna d'une voix puissante :

Voilà six mois que c'était le printemps (2),

— *Me promenais sur l'herbette naissante*, répondit le chanvreur d'une voix un peu enrouée, mais terrible. Vous moquez-vous, mes pauvres gens, de nous chanter une pareille vieillerie? vous voyez bien que nous vous arrêtons au premier mot!

— *C'était la fille d'un prince...*

— *Qui voulait se marier* (3), répondit le chanvreur. Passez, passez à une autre! nous connaissons celle-là un peu trop.

LE FOSSOYEUR

Voulez-vous celle-ci?

— *En revenant de Nantes...*

LE CHANVREUR

— *J'étais bien fatigué, voyez! J'étais bien fatigué.*

Celle-là est du temps de ma grand'mère. Voyons-en une autre!

LE FOSSOYEUR

— *L'autre jour en me promenant...*

LE CHANVREUR

— *Le long de ce bois charmant!* En voilà une qui est bête! Nos petits enfants ne voudraient pas se donner la peine de vous répondre! Quoi! voilà tout ce que vous savez?

LE FOSSOYEUR

Oh! nous vous en dirons tant que vous finirez par rester court...

Il eût été trop long d'attendre de quel côté resterait la victoire. Le parti de la fiancée déclara qu'il faisait grâce à condition qu'on offrirait à celle-ci un présent digne d'elle.

Alors commença le chant des livrées sur un air solennel comme un chant d'église.

(1) Le Berrichon aime à chanter. Et c'est une affaire si importante, que celui qui n'a pas de voix ou qui a la voix fausse est profondément humilié de son infériorité. On chante à table dans les dîners, et particulièrement aux repas de noces. On chante en se livrant aux travaux des champs ; la bergère chante en filant ; et tous savent une quantité prodigieuse de chansons. G. Sand n'a rien exagéré. — (2) Cette chanson est très ancienne et les vieilles femmes la chantent souvent encore en gardant leurs ouailles. — (3) Cette chanson est vieille aussi ainsi que celles qui suivent ; toutes sont connues à Nohant et aux environs.

Les hommes du dehors dirent en basse-taille à l'unisson :

Ouvrez la porte, ouvrez, (1)
Marie, ma mignonne,
J'ons (2) de beaux cadeaux à vous présenter.
Hélas! ma mie, laissez-nous entrer.

A quoi les femmes répondirent de l'intérieur, et en fausset, d'un ton dolent :

Mon père est en chagrin, ma mère en grand'tristesse,
Et moi je suis fille de trop grand merci
Pour ouvrir ma porte *à cette heure ici.*

Les hommes reprirent le premier couplet jusqu'au quatrième vers, qu'il modifièrent de la sorte :

J'ons un beau mouchoir à vous présenter.

Mais, au nom de la fiancée, les femmes répondirent de même que la première fois.

Pendant vingt couplets, au moins, les hommes énumérèrent tous les cadeaux de la livrée, mentionnant toujours un objet nouveau dans le dernier vers : un beau *devanteau* (tablier), de beaux rubans, un habit de drap, de la dentelle, une croix d'or, et jusqu'à un *cent d'épingles* pour compléter la modeste corbeille de la mariée. Le refus des matrones était irrévocable; mais enfin les garçons se décidèrent à parler *d'un beau mari à leur présenter*, et elles répondirent en s'adressant à la mariée, en lui chantant avec les hommes :

Ouvrez la porte, ouvrez,
Marie, ma mignonne,
C'est un beau mari qui vient vous chercher.
Allons, ma mie, laissons-les entrer.

III

LE MARIAGE

Aussitôt le chanvreur tira la cheville de bois qui fermait la porte à l'intérieur : c'était encore, à cette époque, la seule serrure connue dans la plupart des habitations de notre hameau. La bande du fiancé fit irruption dans la demeure de la fiancée, mais non sans combat ; car les garçons cantonnés dans la maison, même le vieux chanvreur et les vieilles commères, se mirent en devoir de garder le foyer. Le porteur de la broche, soutenu par les siens, devait arriver à planter le rôti dans l'âtre. Ce fut une véritable bataille,

(1) C'est la chanson de circonstance que l'on répète encore pour la même cérémonie. — (2) Forme de la première personne du pluriel dans le patois berrichon ; le pronom est le même au singulier et au pluriel.

quoiqu'on s'abstînt de se frapper et qu'il n'y eût point de colère dans cette lutte...

Elle devint pourtant dangereuse. L'auteur remarque que les paysans ont laissé tomber en désuétude cette partie de la cérémonie des livrées. Cette lutte ne fut déjà plus que simulée, au mariage de Françoise Meillant. Or, nous savons que ce mariage eut lieu en 1827. Pendant qu'on se battait au sujet de la broche à rôtir, la fiancée avec trois de ses amies étaient cachées sous un drap blanc.

Les trois compagnes avaient été choisies de la même taille que Marie, et leurs *cornettes* (1) de hauteur identique, de sorte que le drap leur couvrant la tête et les enveloppant jusque par-dessous les pieds, il était impossible de les distinguer l'une de l'autre.

Le fiancé ne devait les toucher qu'avec le bout de sa baguette, et seulement pour désigner celle qu'il jugeait être sa femme. On lui donnait le temps d'examiner, mais avec les yeux seulement, et les matrones, placées à ses côtés, veillaient rigoureusement à ce qu'il n'y eût point de supercherie. S'il se trompait, il ne pouvait danser de la soirée avec sa fiancée, mais seulement avec celle qu'il avait choisie par erreur (2)...

Germain, après dix minutes d'hésitation, ferma les yeux, recommanda son âme à Dieu, et tendit la baguette au hasard. Il toucha le front de la petite Marie, qui jeta le drap loin d'elle en criant victoire. Il eut alors la permission de l'embrasser, et, l'enlevant dans ses bras robustes, il la porta au milieu de la chambre, et ouvrit avec elle le bal, qui dura jusqu'à deux heures du matin.

Alors on se sépara pour se réunir à huit heures...

A l'heure marquée pour le départ, après qu'on eut mangé la soupe au lait (3) relevée d'une forte dose de poivre, pour se mettre en appétit, car le repas de noce promettait d'être copieux, on se rassembla dans la cour de la ferme. Notre paroisse étant supprimée, c'est à une demi-lieue de chez nous qu'il fallait aller chercher la bénédiction nuptiale. Il faisait un beau temps frais, mais les chemins étant fort gâtés, chacun s'était muni d'un cheval (4), et chaque homme prit en croupe une compagne jeune ou vieille. Germain partit sur la *Grise*, qui, bien pansée, ferrée à neuf et ornée de rubans, piaffait et jetait le feu par les naseaux. Il alla

(1) *Cornette*, coiffe. — (2) Cette coutume est encore souvent observée dans la Vallée Noire. — (3) Cette soupe est encore celle qui est d'usage actuellement au matin du mariage. — (4) Les chemins dans la Vallée Noire étaient souvent très mauvais ; les bonnes routes étaient rares, et le paysan pas plus que le châtelain ne pouvait se servir de voitures à certaines époques de l'année.

chercher sa fiancée à la chaumière avec son beau-frère Jacques, lequel, monté sur la vieille *Grise*, prit la bonne mère Guillette en croupe tandis que Germain rentra dans la cour de la ferme, amenant sa chère petite femme d'un air de triomphe.

Puis la joyeuse cavalcade se mit en route, escortée par les enfants à pied, qui couraient en tirant des coups de pistolet et faisaient bondir les chevaux. La mère Maurice était montée sur une petite charrette avec les trois enfants de Germain et les ménétriers. Ils ouvraient la marche au son des instruments. Petit-Pierre était si beau, que la vieille grand'-mère en était tout orgueilleuse... (Il) avait un habit complet de drap bleu barbeau (1), un gilet rouge si coquet et si court qu'il ne lui descendait guère au-dessous du menton. Le tailleur du village lui avait si bien serré les entournures qu'il ne pouvait rapprocher ses deux petits bras. Aussi comme il était fier ! Il avait un chapeau rond avec une ganse noire et or, et une plume de paon sortant crânement d'une touffe de plumes de pintade. Un bouquet de fleurs plus gros que sa tête lui couvrait l'épaule, et les rubans lui flottaient jusqu'aux pieds. Le chanvreur, qui était aussi le barbier et le perruquier de l'endroit, lui avait coupé les cheveux en rond, en lui couvrant la tête d'une écuelle et retranchant tout ce qui passait, méthode infaillible pour assurer le coup de ciseau. Ainsi accoutré, le pauvre enfant était moins poétique, à coup sûr, qu'avec ses longs cheveux au vent et sa peau de mouton à la saint Jean-Baptiste ; mais il n'en croyait rien, et tout le monde l'admirait, disant qu'il avait l'air d'un petit homme. Sa beauté triomphait de tout, et de quoi ne triompherait pas, en effet, l'incomparable beauté de l'enfance ?

Sa petite sœur Solange avait, pour la première fois de sa vie, une cornette à la place du béguin d'indienne que portent les petites filles jusqu'à l'âge de deux ou trois ans. Et quelle cornette ! plus haute et plus large que tout le corps de la pauvrette. Aussi comme elle se trouvait belle ! Elle n'osait pas tourner la tête, et se tenait toute raide, pensant qu'on la prendrait pour la mariée.

Quant au petit Sylvain, il était encore en robe, et, endormi sur les genoux de sa grand'mère, il ne se doutait guère de ce que c'est qu'une noce.

Germain regardait ses enfants avec amour, et, en arrivant à la mairie, il dit à sa fiancée :

— Tiens, Marie, j'arrive là un peu plus content que le jour où je t'ai ramenée chez nous, des bois de Chanteloube,

(1) *Barbeau*, bleu clair. On donne le nom de barbeau à la centaurée bleue à cause des barbes qui garnissent sa fleur.

croyant que tu ne m'aimerais jamais ; je te pris dans mes bras pour te mettre à terre comme à présent ; mais je pensais que nous ne nous retrouverions plus jamais sur la pauvre bonne Grise avec cet enfant sur nos genoux. Tiens, je t'aime tant, j'aime tant ces pauvres petits, je suis si heureux que tu m'aimes, et que tu les aimes, et que mes parents t'aiment, et j'aime tant ta mère et mes amis, et tout le monde aujourd'hui, que je voudrais avoir trois ou quatre cœurs pour y suffire. Vrai, c'est trop peu d'un pour y loger tant d'amitiés et tant de contentement ! J'en ai comme mal à l'estomac...

De nombreuses jeunes femmes et jeunes filles avaient leurs coiffes ; mais au lieu de cacher complètement leurs cheveux, comme autrefois, beaucoup laissaient déjà sur leur front un mince bandeau. La petite Marie avait une cornette de mousseline claire, brodée partout, des barbes garnies de dentelles relevées sur le sommet de la tête et tenues avec des épingles ; elle la portait à l'ancienne mode.

Ces dentelles blanches à cru sur la peau avaient un caractère d'antique chasteté qui me semblait plus solennel, et quand une figure était belle ainsi, c'était d'une beauté dont rien ne peut exprimer le charme et la majesté naïve...

Son fichu blanc, chastement croisé sur son sein, ne laissait voir que les contours délicats d'un cou arrondi comme celui d'une tourterelle ; son déshabillé de drap fin vert myrte dessinait sa petite taille, qui semblait parfaite, mais qui devait grandir et se développer encore, car elle n'avait pas dix-sept ans. Elle portait un tablier de soie violet pensée, avec la bavette, que nos villageoises ont eu le tort de supprimer et qui donnait tant d'élégance et de modestie à la poitrine...

A l'offrande, Germain mit, selon l'usage, le *treizain* (1), c'est-à-dire treize pièces d'argent, dans la main de sa fiancée. Il lui passa au doigt une bague d'argent, d'une forme invariable depuis des siècles, mais que *l'alliance d'or* a remplacée désormais. Au sortir de l'église, Marie lui dit tout bas : Est-ce bien la bague que je souhaitais ? celle que je vous ai demandée, Germain ?

— Oui, répondit-il, celle que ma Catherine avait au doigt lorsqu'elle est morte. C'est la même bague pour mes deux mariages.

— Je vous remercie, Germain, dit la jeune femme d'un

(1) *Treizain*, ce sont treize pièces d'argent ou d'or selon la fortune du fiancé qu'on fait bénir le jour du mariage avec les anneaux. Elles servent d'ordinaire à acheter le berceau du premier enfant.

ton sérieux et pénétré. Je mourrai avec, et si c'est avant vous, vous la garderez pour le mariage de votre petite Solange.

IV

LE CHOU

On remonta à cheval et on revint très vite à Belair. Le repas fut splendide, et dura, entremêlé de danses et de chants, jusqu'à minuit. Les vieux ne quittèrent point la table pendant quatorze heures. Le fossoyeur fit la cuisine et la fit fort bien. Il était renommé pour cela, et il quittait ses fourneaux pour venir danser et chanter entre chaque service. Il était épileptique pourtant, ce pauvre père Bontemps (1) ! Qui s'en serait douté ? Il était frais, fort, et gai comme un jeune homme...

Mais nous arrivons à la troisième journée des noces, qui est la plus curieuse, et qui s'est maintenue dans toute sa rigueur jusqu'à nos jours...

De même que la cérémonie des *livrées* est le symbole de la prise de possession du cœur et du domicile de la mariée, celle du *chou* est le symbole de la fécondité de l'hymen. Après le déjeuner du lendemain de noces commence cette bizarre représentation d'origine gauloise, mais qui, en passant par le christianisme primitif, est devenue peu à peu une sorte de *mystère*, ou de moralité bouffonne du moyen âge.

Deux garçons (les plus enjoués et les mieux disposés de la bande) disparaissent pendant le déjeuner, vont se costumer, et enfin reviennent escortés de la musique, des chiens, des enfants et des coups de pistolet. Ils représentent un couple de gueux, mari et femme, couverts des haillons les plus misérables. Le mari est le plus sale des deux : c'est le vice qui l'a ainsi dégradé ; la femme n'est que malheureuse et avilie par les désordres de son époux.

Ils s'intitulent le *jardinier et la jardinière* (2), et se disent préposés à la garde et à la culture du chou sacré. Mais le mari porte diverses qualifications qui toutes ont un sens. On l'appelle indifféremment le *pailloux*, parce qu'il est coiffé d'une perruque de paille ou de chanvre, et que, pour cacher sa nudité mal garantie par ses guenilles, il s'entoure les

(1) Les vieux paysans l'ont encore connu. — (2) Dans la vallée noire, pas un vieillard de soixante ou soixante-dix ans qui n'ait été acteur dans les scènes que G. Sand va décrire.

jambes et une partie du corps de paille, (il se fait aussi un gros ventre ou une bosse avec de la paille ou du foin caché sous sa blouse) ; le *peilloux*, parce qu'il est couvert de *peille* (de guenilles) ; enfin, le *païen*, ce qui est plus significatif, parce qu'il est censé, par son cynisme et ses débauches, résumer en lui l'antipode de toutes les vertus chrétiennes.

Il arrive, le visage barbouillé de suie et de lie de vin, quelquefois affublé d'un masque grotesque. Une mauvaise tasse de terre ébréchée, ou un vieux sabot, pendu à sa ceinture par une ficelle, lui sert à demander l'aumône du vin. Personne ne lui refuse, et il feint de boire, puis il répand le vin par terre, en signe de libation. A chaque pas, il tombe, il se roule dans la boue ; il affecte d'être en proie à l'ivresse la plus honteuse. Sa pauvre femme court après lui, le ramasse, appelle au secours, arrache les cheveux de chanvre qui sortent en mèches hérissées de sa cornette immonde, pleure sur l'abjection de son mari et lui fait des reproches pathétiques.

— Malheureux ! lui dit-elle, vois où nous a réduits ta mauvaise conduite ! J'ai beau filer, travailler pour toi, raccommoder tes habits ! tu te déchires, tu te souilles sans cesse. Tu m'as mangé mon pauvre bien, nos six enfants sont sur la paille, nous vivons dans une étable avec les animaux ; nous voilà réduits à demander l'aumône, et encore tu es si laid, si dégoûtant, si méprisé, que bientôt on nous jettera le pain comme à des chiens. Hélas ! mes pauvres *mondes* (mes pauvres gens), ayez pitié de nous ! ayez pitié de moi ! Je n'ai pas mérité mon sort, et jamais femme n'a eu un mari plus malpropre et plus détestable. Aidez-moi à le ramasser, autrement les voitures l'écraseront comme un vieux tesson de bouteille, et je serai veuve, ce qui achèverait de me faire mourir de chagrin, quoique tout le monde dise que ce serait un grand bonheur pour moi...

Le rôle de la jardinière est ordinairement confié à un homme mince, imberbe et à teint frais, qui sait donner une grande vérité à son personnage, et jouer le désespoir burlesque avec assez de naturel pour qu'on en soit égayé et attristé en même temps comme d'un fait réel...

Après que le malheur de la femme est constaté, les jeunes gens de la noce l'engagent à laisser là son ivrogne de mari, et à se divertir avec eux. Ils lui offrent le bras et l'entraînent. Peu à peu elle s'abandonne, s'égaie et se met à courir, tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre, prenant des allures dévergondées : nouvelle *moralité*, l'inconduite du mari provoque et amène celle de la femme.

Le païen se réveille alors de son ivresse, il cherche des yeux sa compagne, s'arme d'une corde et d'un bâton, et court après elle. On le fait courir, on se cache, on passe la

femme de l'un à l'autre, on essaie de la distraire et de tromper le jaloux. Ses *amis* s'efforcent de l'énivrer. Enfin il rejoint son infidèle et veut la battre...

Mais au moment où il lève son bâton et apprête sa corde pour attacher la délinquante, tous les hommes de la noce s'interposent et se jettent entre les deux époux. « *Ne la battez pas! ne battez jamais votre femme!* » est la formule qui se répète à satiété dans ces scènes. On désarme le mari, on le force à pardonner, à embrasser sa femme, et bientôt il affecte de l'aimer plus que jamais. Il s'en va bras dessus, bras dessous avec elle, en chantant et en dansant, jusqu'à ce qu'un nouvel accès d'ivresse le fasse rouler par terre; et alors recommencent les lamentations de la femme, son découragement, ses égarements simulés, la jalousie du mari, l'intervention des voisins, et le raccommodement. Il y a dans tout cela un enseignement naïf et grossier même, qui sent fort son origine moyen âge, mais qui fait toujours impression, sinon sur les mariés, trop amoureux ou trop raisonnables aujourd'hui pour en avoir besoin, du moins sur les enfants et les adolescents. Le païen effraie et dégoûte tellement les jeunes filles, en courant après elles et en feignant de vouloir les embrasser, qu'elles fuient avec une émotion qui n'a rien de joué. Sa face barbouillée et son grand bâton (inoffensif pourtant) font jeter les hauts cris aux marmots. C'est de la comédie de mœurs à l'état le plus élémentaire, mais aussi le plus frappant.

Quand cette farce est bien mise en train, on se dispose à aller chercher le chou. On apporte une civière sur laquelle on place le païen armé d'une bêche, d'une corde et d'une grande corbeille. Quatre hommes vigoureux l'enlèvent sur leurs épaules. Sa femme le suit à pied, les *anciens* viennent en groupe après lui d'un air grave et pensif; puis la noce marche par couples au pas réglé par la musique. Les coups de pistolet recommencent, les chiens hurlent plus que jamais à la vue du païen immonde, ainsi porté en triomphe. Les enfants l'encensent dérisoirement avec des sabots au bout d'une ficelle...

La marche triomphale arrive au logis de la mariée et s'introduit dans son jardin. Là on choisit le plus beau chou, ce qui ne se fait pas vite, car les anciens tiennent conseil et discutent à perte de vue, chacun plaidant pour le chou qui lui paraît le plus convenable. On va aux voix, et quand le choix est fixé, le *jardinier* attache sa corde autour de la tige, et s'éloigne autant que le permet l'étendue du jardin. La jardinière veille à ce que, dans sa chute, le légume sacré ne soit point endommagé. Les *Plaisants* de la noce, le chanvreur, le fossoyeur, le charpentier ou le sabotier (tous ceux enfin qui ne travaillent pas la terre, et qui, passant leur vie

chez les autres, sont réputés avoir, et ont réellement plus d'esprit et de babil que de simples ouvriers agriculteurs), se rangent autour du chou. L'un ouvre une tranchée à la bêche, si profonde qu'on dirait qu'il s'agit d'abattre un chêne. L'autre met sur son nez une *drogue* en bois ou en carton qui simule une paire de lunettes : il fait l'office d'*ingénieur*, s'approche, s'éloigne, lève un plan, lorgne les travailleurs, tire des lignes, fait le pédant, s'écrie qu'on va tout gâter, fait abandonner et reprendre le travail selon sa fantaisie, et, le plus longuement, le plus ridiculement possible dirige la besogne. Ceci est-il une addition au formulaire antique de la cérémonie, en moquerie des théoriciens en général que le paysan coutumier méprise souverainement, ou en haine des arpenteurs qui règlent le cadastre et répartissent l'impôt, ou enfin des employés aux ponts et chaussées qui convertissent les communaux en routes, et font supprimer de vieux abus chers au paysan ? Tant il y a que ce personnage de la comédie s'appelle le *géomètre*, et qu'il fait son possible pour se rendre insupportable à ceux qui tiennent la pioche et la pelle.

Enfin, après un quart d'heure de difficultés et de momeries, pour ne pas couper les racines du chou et le déplanter sans dommage, tandis que des pelletées de terre sont lancées au nez des assistants (tant pis pour qui ne se range pas assez vite ; fût-il évêque ou prince, il faut qu'il reçoive le baptême de la terre), le *païen* tire la corde, la païenne tend son tablier, et le chou tombe majestueusement aux *vivats* des spectateurs. Alors on apporte la corbeille, et le couple païen y plante le chou avec toutes sortes de soins et de précautions. On l'entoure de terre fraîche, on le soutient avec des baguettes et des liens, comme font les bouquetières des villes pour leurs splendides camélias en pot ; on pique des pommes rouges au bout des baguettes, des branches de thym, de sauge et de laurier tout autour : on chamarre le tout de rubans et de banderoles ; on recharge le trophée sur la civière avec le païen, qui doit le maintenir en équilibre et le préserver d'accident, et enfin on sort du jardin en bon ordre et au pas de marche.

Mais là, quand il s'agit de franchir la porte, de même lorsque ensuite il s'agit d'entrer dans la cour de la maison du marié, un obstacle imaginaire s'oppose au passage. Les porteurs du fardeau trébuchent, poussent de grandes exclamations, reculent, avancent encore, et, comme repoussés par une force invincible, feignent de succomber sous le poids. Pendant cela, les assistants crient, excitent et calment l'attelage humain. « Bellement, bellement, enfant ! Là, là, courage ! Prenez garde ! patience ! Baissez-vous. La porte est

trop basse ! Serrez-vous, elle est trop étroite ! un peu à gauche ; à droite à présent ! allons, du cœur, vous y êtes ! »

C'est ainsi que dans les années de récolte abondante, le char à bœufs, chargé outre mesure de fourrage ou de moissons, se trouve trop large ou trop haut pour entrer sous le porche de la grange. C'est ainsi qu'on crie après les robustes animaux pour les retenir ou les exciter, c'est ainsi qu'avec de l'adresse et de vigoureux efforts on fait passer la montagne des richesses, sans l'écrouler, sous l'arc de triomphe rustique. C'est surtout le dernier charroi, appelé la *gerbaude* (1), qui demande ces précautions, car c'est aussi une fête champêtre, et la dernière gerbe enlevée au dernier sillon est placée au sommet du char, ornée de rubans et de fleurs, de même que le front des bœufs et l'aiguillon du bouvier. Ainsi, l'entrée triomphale et pénible du chou dans la maison est un simulacre de la prospérité et de la fécondité qu'il représente.

Arrivé dans la cour du marié, le chou est enlevé et porté au plus haut de la maison ou de la grange. S'il est une cheminée, un pignon, un pigeonnier plus élevé que les autres faîtes, il faut, à tout risque, porter ce fardeau au point culminant de l'habitation. Le païen l'accompagne jusque-là, le fixe, et l'arrose d'un grand broc de vin, tandis qu'une salve de coups de pistolet et les contorsions joyeuses de la païenne signalent son inauguration.

La même cérémonie recommence immédiatement. On va déterrer un autre chou dans le jardin du marié pour le porter avec les mêmes formalités sur le toit que sa femme vient d'abandonner pour le suivre. Ces trophées restent là jusqu'à ce que le vent et la pluie détruisent les corbeilles et emportent le chou. Mais il y vivent assez longtemps pour donner quelque chance de succès à la prédiction que font les anciens et les matrones en le saluant. « Beau chou, disent-ils, vis et fleuris, afin que notre jeune mariée ait un beau petit enfant avant la fin de l'année ; car si tu mourais trop vite ce serait signe de stérilité, et tu serais là-haut sur sa maison comme un mauvais présage » (2).

La journée est déjà avancée quand toutes ces choses sont accomplies. Il ne reste plus qu'à faire la conduite aux parrains et marraines des conjoints...

(1) Ce char est appelé ainsi, parce qu'il contient la gerbe énorme qui porte ce nom. Comme le dit l'auteur elle est ornée de rubans, de fleurs. La cérémonie de la *Gerbaude* a été décrite par G. Sand dans *Claudie*. — (2) Dans l'été de 1911, on pouvait encore voir au sommet d'une des maisons du bourg de Lacs, un chou dans sa corbeille. Pendant deux ans il avait résisté aux vents et à la pluie.

FRANÇOIS LE CHAMPI

(1847)

I

Un matin que Madeleine Blanchet, la jeune meunière du Cormouer, s'en allait au bout de son pré pour laver à la fontaine, elle trouva un petit enfant assis devant sa planchette, et jouant avec la paille qui sert de coussinet aux lavandières (1). Madeleine Blanchet, ayant avisé (2) cet enfant, fut étonnée de ne pas le connaître, car il n'y a pas de route bien achalandée (3) de passants de ce côté-là, et on n'y rencontre que des gens de l'endroit.

— Qui es-tu, mon enfant ? dit-elle au petit garçon, qui la regardait d'un air de confiance, mais qui ne parut pas comprendre sa question. Comment t'appelles-tu ? reprit Madeleine Blanchet en le faisant asseoir à côté d'elle et en s'agenouillant pour laver.

— François, répondit l'enfant.

— François qui ?

— Qui ? dit l'enfant d'un air simple.

— A qui es-tu le fils ?

— Je ne sais pas, allez !

— Tu ne sais pas le nom de ton père !

— Je n'en ai pas.

— Il est donc mort ?

— Je ne sais pas.

— Et ta mère ?

— Elle est par là, dit l'enfant en montrant une maisonnette fort pauvre qui était à deux portées de fusil du moulin et dont on voyait le chaume à travers les saules.

— Ah ! je sais, reprit Madeleine, c'est la femme qui est venue demeurer ici, qui est emménagée d'hier soir ?

— Oui, répondit l'enfant.

— Et vous demeuriez à Mers !

— Je ne sais pas.

(1) *Lavandière* (vieux), femme qui lave le linge. — (2) *Avisé*, regarder (Berry). — (3) *Achalandée*, fréquentée (Berry).

— Tu es un garçon peu savant. Sais-tu le nom de ta mère, au moins ?

— Oui, c'est la Zabelle.

— Isabelle qui ? tu ne lui connais pas d'autre nom ?

— Ma foi non, allez !

— Ce que tu sais ne te fatiguera pas la cervelle, dit Madeleine en souriant et en commençant à battre son linge.

— Comment dites-vous ? reprit le petit François.

Madeleine le regarda encore ; c'était un bel enfant, il avait des yeux magnifiques. C'est dommage, pensa-t-elle, qu'il ait l'air si niais. Quel âge as-tu ? reprit-elle. Peut-être que tu ne le sais pas non plus.

La vérité est qu'il n'en savait pas plus long là-dessus que sur le reste. Il fit ce qu'il put pour répondre, honteux peut-être de ce que la meunière lui reprochait d'être si borné, et il accoucha de cette belle repartie : Deux ans !

— Oui-da ! reprit Madeleine en tordant son linge sans le regarder davantage, tu es un véritable oison, et on n'a guère pris soin de t'instruire, mon pauvre petit. Tu as au moins six ans pour la taille, mais tu n'as pas deux ans pour le raisonnement.

— Peut-être bien ! répliqua François. Puis, faisant un autre effort sur lui-même, comme pour secouer l'engourdissement de sa pauvre âme, il dit : Vous demandiez comment je m'appelle ? On m'appelle François le Champi (1),

— Ah ! ah ! je comprends, dit Madeleine en tournant vers lui un œil de compassion : et Madeleine ne s'étonna plus de voir ce bel enfant si malpropre, si déguenillé et si abandonné à l'hébétement de son âge.

— Tu n'es guère couvert, lui dit-elle, et le temps n'est pas chaud. Je gage que tu as froid ?

— Je ne sais pas, répondit le pauvre champi, qui était si habitué à souffrir qu'il ne s'en apercevait plus.

Madeleine soupira. Elle pensa à son petit Jeannie qui n'avait qu'un an et qui dormait bien chaudement dans son berceau, gardé par sa grand'mère, pendant que ce pauvre champi grelottait tout seul au bord de la fontaine, préservé de s'y noyer par la seule bonté de la Providence, car il était assez simple pour ne pas se douter qu'on meurt en tombant dans l'eau.

Madeleine, qui avait le cœur très charitable, prit le bras de l'enfant et le trouva chaud, quoiqu'il eût par instants le frisson et que sa jolie figure fût très pâle.

— Tu as la fièvre ? lui dit-elle.

— Je ne sais pas, allez ! répondit l'enfant qui l'avait toujours.

(1) *Champi*, enfant abandonné, trouvé dans les champs (Berry).

Madeleine Blanchet détacha le chéret (1) de laine qui lui couvrait les épaules et en enveloppa le champi, qui se laissa faire, et ne témoigna ni étonnement ni contentement. Elle ôta toute la paille qu'elle avait sous ses genoux et lui en fit un lit où il ne chôma (2) pas de s'endormir, et Madeleine acheva de laver les nippes de son petit Jeannie, ce qu'elle fit lestement, car elle le nourrissait, et avait hâte d'aller le retrouver.

Quand tout fut lavé, le linge mouillé était devenu plus lourd de moitié, et elle ne put emporter le tout. Elle laissa son battoir et une partie de sa provision au bord de l'eau, se promettant de réveiller le champi lorsqu'elle reviendrait de la maison, où elle porta de suite tout ce qu'elle put prendre avec elle. Madeleine Blanchet n'était ni grande ni forte. C'était une très jolie femme, d'un fier courage, et renommée pour sa douceur et son bon sens.

Quand elle ouvrit la porte de sa maison, elle entendit sur le petit pont de l'écluse un bruit de sabots qui courait après elle, et, en se virant, elle vit le champi qui l'avait rattrapée et qui lui apportait son battoir, son savon, le reste de son linge et son chéret de laine.

— Oh ! oh ! dit-elle en lui mettant la main sur l'épaule, tu n'es pas si bête que je croyais, toi, car tu es serviable, et celui qui a bon cœur n'est jamais sot. Entre, mon enfant, viens te reposer. Voyez ce pauvre petit ! il porte plus lourd que lui-même !

— Tenez, mère, dit-elle à la vieille meunière qui lui présentait son enfant bien frais et tout souriant, voilà un pauvre champi qui a l'air malade. Vous qui vous connaissez à la fièvre, il faudrait tâcher de le guérir.

— Ah ! c'est la fièvre de misère ! répondit la vieille en regardant François ; ça se guérirait avec de la bonne soupe ; mais ça n'en a pas. C'est le champi à cette femme qui a emménagé d'hier. C'est la locataire à ton homme, Madeleine. Ça paraît bien malheureux, et je crains que ça ne paie pas souvent.

Madeleine ne répondit rien. Elle savait que sa belle-mère et son mari avaient peu de pitié, et qu'ils aimaient l'argent plus que le prochain. Elle allaita son enfant, et quand la vieille fut sortie pour aller chercher ses oies, elle prit François par la main, Jeannie sur son autre bras, et s'en fut avec eux chez la Zabelle.

La Zabelle, qui se nommait en effet Isabelle Bigot, était

(1) *Chéret*, vêtement de laine ressemblant à une large écharpe, que portaient autrefois, habituellement, les paysannes du Berry. Il est devenu introuvable. Il y a quelques années, on pouvait encore en voir un à Saint-Chartier, qui depuis plus de 30 ans enveloppait une planche à repasser. — (2) *Chômer*, tarder.

une vieille fille de cinquante ans, aussi bonne qu'on peut l'être pour les autres quand on n'a rien à soi et qu'il faut toujours trembler pour sa pauvre vie. Elle avait pris François, au sortir de nourrice, d'une femme qui était morte à ce moment-là, et elle l'avait élevé depuis, pour avoir tous les mois quelques pièces d'argent blanc (1) et pour faire de lui son petit serviteur; mais elle avait perdu ses bêtes et elle devait en acheter d'autres à crédit, dès qu'elle pourrait, car elle ne vivait pas d'autre chose que d'un petit lot de brebiage (2) et d'une douzaine de poules qui, de leur côté, vivaient sur le communal. L'emploi de François, jusqu'à ce qu'il eût gagné l'âge de la première communion, devait être de garder ce pauvre troupeau sur le bord des chemins, après quoi on le louerait (3) comme on pourrait, pour être porcher ou petit valet de charrue, et, s'il avait de bons sentiments, il donnerait à sa mère par adoption une partie de son gage.

On était au lendemain de la Saint-Martin, et la Zabelle avait quitté Mers (4), laissant sa dernière chèvre en paiement d'un reste dû sur son loyer. Elle venait habiter la petite locature (5) dépendante du moulin de Cormouer, sans autre objet de garantie qu'un grabat, deux chaises, un bahut et quelques vaisseaux (6) de terre. Mais la maison était si mauvaise, si mal close et de si chétive valeur, qu'il fallait la laisser déserte ou courir les risques attachés à la pauvreté des locataires.

Madeleine causa avec la Zabelle, et vit bientôt que ce n'était pas une mauvaise femme, qu'elle ferait en conscience tout son possible pour payer, et qu'elle ne manquait pas d'affection pour son champi. Mais elle avait pris l'habitude de le voir souffrir en souffrant elle-même, et la compassion que la riche meunière témoignait à ce pauvre enfant lui causa d'abord plus d'étonnement que de plaisir.

Enfin, quand elle fut revenue de sa surprise et qu'elle comprit que Madeleine ne venait pas pour lui demander, mais pour lui rendre service, elle prit confiance, lui conta longuement toute son histoire, qui ressemblait à celle de tous les malheureux, et lui fit grand remerciement (7) de son intérêt. Madeleine l'avertit qu'elle ferait tout son possible pour la secourir...

(1) *Argent blanc*, monnaie d'argent (Berry). — (2) *Brebiage*, le troupeau, l'ensemble des moutons, des brebis, des agneaux (Berry). — (3) *Louer*, mettre en service; *se louer*, s'engager au service de quelqu'un (Berry). — (4) *Mers*, Cf. p. 46. — (5) *Locature*, maison de cultivateur louée, sans labourage (Berry). — (6) *Vaisseaux*, vaisselle et particulièrement mauvaise vaisselle (Berry). — (7) *Faire... remerciement*, les expressions verbales juxtaposées n'avaient pas de nombre limité, dans l'ancien français; George Sand traite souvent ces expressions comme si leurs éléments n'étaient pas soudés, en introduisant un adjectif comme ici.

— On m'avait fait grand'peur de votre mari qui passe pour un rude homme, et si j'avais pu trouver ailleurs, je n'aurais pas pris sa maison, d'autant plus qu'elle est mauvaise, et qu'il en demande beaucoup d'argent. Mais je vois que vous êtes bonne au pauvre monde, et que vous m'aiderez à élever mon champi. Ah ! si la soupe pouvait lui couper sa fièvre ! Il ne me manquerait plus que de perdre cet enfant-là ! C'est un pauvre profit, et tout ce que je reçois de l'hospice passe à son entretien. Mais je l'aime comme mon enfant, parce que je vois qu'il est bon, et qu'il m'assistera plus tard. Savez-vous qu'il est beau pour son âge, et qu'il sera de bonne heure en état de travailler ?

C'est ainsi que François le Champi fut élevé par les soins et le bon cœur de Madeleine la meunière. Il retrouva la santé très vite, car il était bâti, comme on dit chez nous, à chaux et à sable, et il n'y avait point de richard dans le pays qui n'eût souhaité d'avoir un fils aussi joli de figure et aussi bien construit de ses membres. Avec cela, il était courageux comme un homme ; il allait à la rivière comme un poisson, et plongeait jusque sous la pelle (1) du moulin, ne craignant pas plus l'eau que le feu ; il sautait sur les poulains les plus folâtres et les conduisait au pré sans même leur passer une corde autour du nez, jouant des talons pour les faire marcher droit et les tenant aux crins pour sauter les fossés avec eux. Et ce qu'il y avait de singulier, c'est qu'il faisait tout cela d'une manière fort tranquille, sans embarras, sans rien dire, et sans quitter son air simple et un peu endormi.

Cet air-là était cause qu'il passait pour sot ; mais il n'en est pas moins vrai que s'il fallait dénicher des pies à la pointe du plus haut peuplier, ou retrouver une vache perdue bien loin de la maison, ou encore abattre une grive d'un coup de pierre, il n'y avait pas d'enfant plus hardi, plus adroit et plus sûr de son fait. Les autres enfants attribuaient cela au *bonheur du sort*, qui passe pour être le lot du champi dans ce bas monde. Aussi le laissaient-ils toujours passer le premier dans les amusettes dangereuses...

« Tout alla bien pendant deux ans. » La condition de la Zabelle s'améliorait. Cadet Blanchet, tout d'abord très amoureux de sa femme, fermait les yeux sur ses charités ; mais un jour arriva où il retira à la jeune et gentille Madeleine toute son affection, pour la porter ailleurs ; il la rendit malheureuse et trouva à redire à tout ce qu'elle faisait. Il surveilla tous ses actes ; lui interdit d'employer au moulin la Zabelle et le Champi, et de les secourir. La belle-mère de la meunière, heureuse de ce changement, persuada à la mère adop-

(1) *La pelle* du moulin, c'est-à-dire l'écluse (Berry).

tive de François de se séparer de lui et de le reconduire à l'hospice ; à ce prix elle obtiendrait de Blanchet un délai pour le paiement de son loyer. La Zabelle promit, contre son gré.

La Zabelle réveilla l'enfant, lui mit ses meilleurs habits, fit un paquet du reste de ses hardes, et, le prenant par la main, elle partit avec lui au clair de lune.

Mais à mesure qu'elle marchait et que le jour montait, le cœur lui manquait; elle ne pouvait aller vite, elle ne pouvait parler, et quand elle arriva au bord de la route, elle s'assit sur la berge du fossé, plus morte que vive. La diligence approchait. Il n'était que temps de se trouver là.

Le champi n'avait coutume de se tourmenter, et jusque-là il avait suivi sa mère sans se douter de rien. Mais quand il vit, pour la première fois de sa vie, rouler vers lui une grosse voiture, il eut peur du bruit qu'elle faisait, et se mit à tirer la Zabelle vers le pré d'où ils venaient de déboucher sur la route. La Zabelle crut qu'il comprenait son sort, et lui dit :

— Allons, mon pauvre François, il le faut!

Ce mot fit encore plus de peur à François. Il crut que la diligence était un gros animal toujours courant qui allait l'avaler et le dévorer. Lui qui était si hardi dans les dangers qu'il connaissait, il perdit la tête et s'enfuit dans le pré en criant. La Zabelle courut après lui; mais le voyant pâle comme un enfant qui va mourir, le courage lui manqua tout à fait. Elle le suivit jusqu'au bout du pré et laissa passer la diligence.

Comme une autre diligence passait à midi, la Zabelle résolut de l'attendre, en essayant de faire entendre raison au pauvre enfant ; mais toutes les consolations qu'elle essayait de lui donner ne faisaient qu'irriter sa douleur. Il se roulait par terre, arrachant l'herbe avec ses mains. Comme la Zabelle essayait d'employer la force pour le calmer, il se frappa rudement la tête sur des pierres.

Le bon Dieu voulut que dans ce moment-là Madeleine Blanchet vînt à passer. Elle ne savait rien du départ de la Zabelle et de l'enfant. Elle avait été chez la bourgeoise de Presles (1) pour lui remettre de la laine qu'on lui avait donné à filer très menu, parce qu'elle était la meilleure filandière (2) du pays. Elle en avait touché l'argent, et s'en revenait au moulin avec dix écus dans sa poche. Elle allait traverser la rivière sur un de ces petits ponts de

(1) *Presles*, Cf. p. 28. — (2) *Filandière*, femme dont le métier est de filer. *Les sœurs Filandières*, les *Parques* étaient maîtresses de la vie des hommes dont elles filaient la trame. Elles étaient trois : *Clotho*, *Lachésis*, *Atropos*.

planche à fleur d'eau comme il y en a dans les prés de ce côté-là, lorsqu'elle entendit des cris à fendre l'âme et reconnut tout d'un coup la voix du pauvre champi. Elle courut du côté, et vit l'enfant tout sanguifié (1) qui se débattait dans les bras de la Zabelle. Elle ne comprit pas d'abord; car, à voir cela, on eût dit que la Zabelle l'avait frappé mauvaisement et voulait se défaire de lui. Elle le crut d'autant que François, en l'apercevant, se prit à courir vers elle, se roula autour de ses jambes comme un petit serpent, et s'attacha à ses cotillons en criant : — Madame Blanchet, madame Blanchet, sauvez-moi !

La Zabelle était grande et forte, et Madeleine était petite et mince comme un brin de jonc. Elle n'eut cependant pas peur, et, dans l'idée que cette femme, devenue folle, voulait assassiner l'enfant, elle se mit au-devant de lui, bien déterminée à le défendre ou à se laisser tuer pendant qu'il se sauverait.

Mais il ne fallut pas beaucoup de paroles pour s'expliquer. La Zabelle, qui avait plus de chagrin que de colère, raconta les choses comme elles étaient. Cela fit que François comprit enfin tout le malheur de son état, et, cette fois, il fit son profit de ce qu'il entendait avec plus de raison qu'on ne lui en eût jamais supposé. Quand la Zabelle eut tout dit, il commença à s'attacher aux jambes et aux jupons de la meunière, en disant : — Ne me renvoyez pas, ne me laissez pas renvoyer ! Et il allait de la Zabeau qui pleurait, à la meunière qui pleurait encore plus fort, disant toutes sortes de mots et de prières qui n'avaient pas l'air de sortir de sa bouche, car c'était la première fois qu'il trouvait moyen de dire ce qu'il voulait : — O ma mère, ma mère mignonne (2) ! disait-il à la Zabelle, pourquoi veux-tu me quitter ? Tu veux donc que je meure de chagrin de ne plus te voir ? Qu'est-ce que je t'ai fait pour que tu ne m'aimes plus ? Est-ce que je ne t'ai pas toujours obéi dans tout ce que tu m'as commandé ? Est-ce que j'ai fait du mal ? J'ai toujours eu bien soin de nos bêtes, tu le disais toi-même, tu m'embrassais tous les soirs, tu me disais que j'étais ton enfant, tu ne m'as jamais dit que tu n'étais pas ma mère ! Ma mère, garde-moi, garde-moi, je t'en prie comme on prie le bon Dieu ! j'aurai toujours soin de toi; je travaillerai toujours pour toi; si tu n'es pas contente de moi, tu me battras et je ne dirai rien; mais attends pour me renvoyer que j'aie fait quelque chose de mal.

Et il allait à Madeleine en lui disant : — Madame la

(1) *Sanguifié* (vieux), ensanglanté. — (2) *Mignon, mignonne*, sous la forme *mignoune*, est continuellement dans la bouche des paysannes du Berry ; il s'applique aux enfants, aux animaux, etc.

meunière, ayez pitié de moi. Dites à ma mère de me garder. Je n'irai plus jamais chez vous, puisqu'on ne le veut pas, et quand vous voudrez me donner quelque chose, je saurai que je ne dois pas le prendre. J'irai parler à M. Cadet Blanchet, je lui dirai de me battre et de ne pas vous gronder pour moi. Et quand vous irez aux champs, j'irai toujours avec vous, je porterai votre petit, je l'amuserai encore toute la journée. Je ferai tout ce que vous me direz, et si je fais quelque chose de mal, vous ne m'aimerez plus. Mais ne me laissez pas renvoyer, je ne veux pas m'en aller, j'aime mieux me jeter dans la rivière.

Et le pauvre François regardait la rivière en s'approchant si près qu'on voyait bien que sa vie ne tenait qu'à un fil, et qu'il n'eût fallu qu'un mot de refus pour le faire noyer. Madeleine parlait pour l'enfant, et la Zabelle mourait d'envie de l'écouter; mais elle se voyait près du moulin, et ce n'était plus comme lorsqu'elle était auprès de la route.

— Va, méchant enfant, disait-elle, je te garderai; mais tu seras cause que demain je serai sur les chemins demandant mon pain. Toi, tu es trop bête pour comprendre que c'est par ta faute que j'en serai réduite là, et voilà à quoi m'aura servi de me mettre sur le corps l'embarras d'un enfant qui ne m'est rien, et qui ne me rapporte pas le pain qu'il mange.

— En voilà assez, Zabelle, dit la meunière en prenant le champi dans ses bras et en l'enlevant de terre pour l'emporter, quoiqu'il fût déjà bien lourd. Tenez, voilà dix écus pour payer votre ferme ou pour emménager ailleurs, si on s'obstine à vous chasser de chez nous. C'est de l'argent à moi, de l'argent que j'ai gagné; je sais bien qu'on me le redemandera, mais ça m'est égal. On me tuera si l'on veut, j'achète cet enfant-là, il est à moi, il n'est plus à vous. Vous ne méritez pas de garder un enfant d'un aussi grand cœur, et qui vous aimait tant. C'est moi qui serai sa mère, et il faudra bien qu'on le souffre. On peut tout souffrir pour ses enfants. Je me ferais couper par morceaux pour mon Jeannie; eh bien! j'en endurerai autant pour celui-là. Viens, mon pauvre François. Tu n'es plus champi, entends-tu? Tu as une mère, et tu peux l'aimer à ton aise; elle te le rendra de tout son cœur.

Madeleine disait ces paroles-là sans trop savoir ce qu'elle disait. Elle qui était la tranquillité même, elle avait en ce moment la tête tout en feu. Son bon cœur s'était regimbé, et elle était vraiment en colère contre la Zabelle. François avait jeté ses deux bras autour du cou de la meunière, et il serrait si fort qu'elle en perdit la respiration, en même temps qu'il remplissait de sang sa coiffe et son mouchoir, car il s'était fait plusieurs trous à la tête.

Tout cela fit un tel effet sur Madeleine, elle eut à la fois tant de pitié, tant d'effroi, tant de chagrin et tant de résolution, qu'elle se mit à marcher vers le moulin avec autant de courage qu'un soldat qui va au feu. Et, sans songer que l'enfant était lourd et qu'elle était si faible qu'à peine pouvait-elle porter son petit Jeannie, elle traversa le petit pont qui n'était guère bien assis et qui s'enfonçait sous ses pieds.

Quand elle fut au milieu elle s'arrêta. L'enfant devenait si pesant qu'elle fléchissait et que la sueur lui coulait du front. Elle se sentit comme si elle allait tomber en faiblesse, et tout d'un coup il lui revint à l'esprit une belle et merveilleuse histoire qu'elle avait lue, la veille, dans son vieux livre de la *Vie des Saints*; c'était l'histoire de saint Christophe (1) portant l'enfant Jésus pour lui faire traverser la rivière, et le trouvant si lourd, que la crainte l'arrêtait. Elle se retourna pour regarder le champi. Il avait les yeux tout retournés. Il ne la serrait plus avec ses bras; il avait eu trop de chagrin, ou il avait perdu trop de sang. Le pauvre enfant s'était pâmé.

IV

Quand la Zabelle le vit ainsi, elle le crut mort. Son amitié lui revint dans le cœur, et ne songeant plus ni au meunier, ni à la méchante vieille, elle reprit l'enfant à Madeleine et se mit à l'embrasser en criant et en pleurant. Elles le couchèrent sur leurs genoux, au bord de l'eau, lavèrent ses blessures et en arrêtèrent le sang avec leurs mouchoirs; mais elles n'avaient rien pour le faire revenir. Madeleine, réchauffant sa tête contre son cœur, lui soufflait sur le visage et dans la bouche comme on fait aux noyés. Cela le réconforta, et dès qu'il ouvrit les yeux et qu'il vit le soin qu'on prenait de lui, il embrassa Madeleine et la Zabelle l'une après l'autre avec tant de cœur, qu'elles furent obligées de l'arrêter, craignant qu'il ne retombât en pâmoison.

— Allons, allons, dit la Zabelle, il faut retourner chez nous. Non, jamais, jamais je ne pourrai quitter cet enfant-là, je le vois bien, et je n'y veux plus songer. Je garde vos dix écus, Madeleine, pour payer ce soir si on m'y force. Mais n'en dites rien; j'irai trouver demain la bourgeoise de Presles pour qu'elle ne nous démente pas, et elle dira, au besoin, qu'elle ne vous a pas encore payé le prix de votre filage; ça nous fera gagner du temps, et je ferai si bien, quand je devrais mendier, que je m'acquitterai envers vous pour que vous ne soyez pas molestée à cause de moi. Vous

(1) *Saint Christophe*, né en Syrie, fut martyrisé vers 250. Son nom signifie porte-Christ, et lui vient du fait miraculeux rapporté par l'auteur.

ne pouvez pas prendre cet enfant au moulin, votre mari le tuerait. Laissez-le-moi, je jure d'en avoir autant de soin qu'à l'ordinaire, et si on nous tourmente encore nous aviserons...

La rentrée du Champi chez la Zabelle se fit sans bruit, car la mère Blanchet tomba malade d'un coup de sang. On s'empressa autour d'elle ; la Zabelle fut même demandée pour tenir le ménage. Au bout de trois jours la malade mourait. Blanchet, après la mort de sa mère, examina de moins près les dépenses du ménage. Il était presque toujours absent de chez lui. Le Champi pouvait venir de temps à autre au moulin. En voyant Madeleine lire l'Evangile, la Vie des Saints, il eut le désir d'apprendre à lire lui aussi, et il s'appliqua si bien qu'en peu de temps il put devenir à son tour le maître de Jeannie. Lorsqu'il eut fait sa première communion, maître Blanchet ne s'opposa point à ce qu'il entrât comme domestique au moulin : « C'était un bon sujet, très laborieux, très serviable... plus raisonnable que tous les enfants de son âge. » Peu de temps après la Zabelle mourut, malgré les bons soins de Madeleine. Le Champi eut beaucoup de chagrin.

Un an après, il y pensait encore tous les jours et quasi à chaque instant, et une fois il dit à la meunière :

— J'ai comme un repentir quand je prie pour l'âme de ma pauvre mère : c'est de ne pas l'avoir assez aimée. Je suis bien sûr d'avoir toujours fait mon possible pour la contenter, de ne lui avoir jamais dit que de bonnes paroles, et de l'avoir servie en toutes choses comme je vous sers vous-même ; mais il faut, madame Blanchet, que je vous avoue une chose qui me peine et dont je demande pardon à Dieu bien souvent : c'est que depuis le jour où ma pauvre mère a voulu me reconduire à l'hospice, et où vous avez pris mon parti pour l'en empêcher, l'amitié que j'avais pour elle avait, bien malgré moi, diminué dans mon cœur. Je ne lui en voulais pas, je ne me permettais pas même de penser qu'elle avait mal fait en voulant m'abandonner. Elle était dans son droit ; je lui faisais du tort, elle avait crainte de votre belle-mère, et enfin elle le faisait bien à contre-cœur ; car j'ai bien vu là qu'elle m'aimait grandement. Mais je ne sais comment la chose s'est retournée dans mon esprit, ç'a été plus fort que moi. Du moment où vous avez dit des paroles que je n'oublierai jamais, je vous ai aimée plus qu'elle, et j'ai eu beau faire, je pensais à vous plus souvent qu'à elle. Enfin, elle est morte, et je ne suis pas mort de chagrin comme je mourrais si vous mourriez.

— Et quelles paroles est-ce que j'ai dites, mon pauvre enfant, pour que tu m'aies donné comme cela toute ton amitié ? Je ne m'en souviens pas.

— Vous ne vous en souvenez pas ? dit le champi en

s'asseyant aux pieds de la Madeleine qui filait son rouet en l'écoutant. Eh bien ! vous avez dit en donnant des écus à ma mère : « Tenez, je vous achète cet enfant-là ; il est à moi. » Et vous m'avez dit en m'embrassant : « A présent, tu n'es plus champi, tu as une mère qui t'aimera comme si elle t'avait mis au monde. » N'avez-vous pas dit comme cela, madame Blanchet ?

— C'est possible, et j'ai dit ce que je pensais, ce que je pense encore. Est-ce que tu trouves que j'ai manqué de parole ?

— Oh non ! Seulement...

— Seulement, quoi ?

— Non, je ne le dirai pas, car c'est mal de se plaindre, et je ne veux pas faire l'ingrat et le méconnaissant (1).

— Je sais que tu ne veux pas être ingrat, et je veux que tu dises ce que tu as sur le cœur. Voyons, qu'as-tu qui te manque pour n'être pas mon enfant ? Dis, je te commande comme je commanderais à Jeannie.

— Eh bien, c'est que... c'est que vous embrassez Jeannie bien plus souvent, et que vous ne m'avez jamais embrassé depuis le jour que nous disions tout à l'heure. J'ai pourtant grand soin d'avoir toujours la figure et les mains bien lavées, parce que je sais que vous n'aimez pas les enfants malpropres et que vous êtes toujours après (2) laver et peigner Jeannie. Mais vous ne m'embrassez pas davantage pour ça, et ma mère Zabelle ne m'embrassait guère non plus. Je vois bien pourtant que toutes les mères caressent leurs enfants, et c'est à quoi je vois que je suis toujours un champi et que vous ne pouvez pas l'oublier.

— Viens m'embrasser, François, dit la meunière en asseyant l'enfant sur ses genoux et en l'embrassant au front avec beaucoup de sentiment. J'ai eu tort, en effet, de ne jamais songer à cela, et tu méritais mieux de moi. Tiens, tu vois, je t'embrasse de grand cœur, et tu es bien sûr à présent que tu n'es plus champi, n'est-ce pas ?

L'enfant se jeta au cou de Madeleine, et devint si pâle qu'elle en fut étonnée et l'ôta doucement de dessus ses genoux en essayant de le distraire. Mais il la quitta au bout d'un moment, et s'enfuit tout seul comme pour se cacher, ce qui donna de l'inquiétude à la meunière. Elle le chercha et le trouva à genoux dans un coin de la grange et tout en larmes.

— Allons, allons, François, lui dit-elle en le relevant, je ne sais pas ce que tu as. Si c'est que tu penses à ta pauvre mère Zabelle, il faut faire une prière pour elle et tu te sentiras plus tranquille.

(1) *Méconnaissant*, qui ne reconnaît pas un bienfait. — (2) Tournure populaire.

— Non, non, dit l'enfant en tortillant le bord du tablier de Madeleine et en le baisant de toutes ses forces, je ne pensais pas à ma pauvre mère. Est-ce que ce n'est pas vous qui êtes ma mère ?

— Et pourquoi pleures-tu donc ? Tu me fais de la peine.

— Oh non ! oh non ! je ne pleure pas, répondit François en essuyant vitement ses yeux et en prenant un air gai ; c'est-à-dire je ne sais pas pourquoi je pleurais. Vrai, je n'en sais rien, car je suis content comme si j'étais en paradis.

V

Depuis ce jour-là Madeleine embrassa cet enfant matin et soir, ni plus ni moins que s'il eût été à elle, et la seule différence qu'elle fît entre Jeannie et François, c'est que le plus jeune était le plus gâté et le plus cajolé, comme son âge le comportait. Il n'avait que sept ans lorsque le champi en avait douze, et François comprenait fort bien qu'un grand garçon comme lui ne pouvait être amijolé (1) comme un petit. D'ailleurs ils étaient encore plus différents d'apparence que d'âge. François était si grand et si fort, qu'il paraissait un garçon de quinze ans, et Jeannie était mince et petit comme sa mère, dont il avait toute la retirance (2).

En sorte qu'il arriva qu'un matin qu'elle recevait son bonjour sur le pas de sa porte, et qu'elle l'embrassait comme de coutume, sa servante lui dit :

— M'est avis (3), sans vous offenser, notre maîtresse, que ce gars est bien grand pour se faire embrasser comme une petite fille.

— Tu crois ? répondit Madeleine étonnée. Mais tu ne sais donc pas l'âge qu'il a ?

— Si fait ; aussi je n'y verrais pas de mal, n'était qu'il est champi, et que moi, qui ne suis que votre servante, je n'embrasserais pas ça pour bien de l'argent.

— Ce que vous dites là est mal, Catherine, reprit madame Blanchet, et surtout vous ne devriez pas le dire devant ce pauvre enfant.

— Qu'elle le dise et que tout le monde le dise, répliqua François avec beaucoup de hardiesse. Je ne m'en fais pas de peine. Pourvu que je ne sois pas champi pour vous, madame Blanchet, je suis très content.

— Tiens, voyez donc ! dit la servante. C'est la première fois que je l'entends causer si longtemps. Tu sais donc

(1) *Amijoler*, caresser, choyer. — (2) *Retirance*, ressemblance (Berry). — (3) *M'est avis*, je suis d'avis, il me semble (Berry).

mettre trois paroles au bout l'une de l'autre, François ? Eh bien ! vrai, je croyais que tu ne comprenais pas seulement ce qu'on te disait. Si j'avais su que tu écoutais, je n'aurais pas dit devant toi ce que j'ai dit, car je n'ai nulle envie de te molester. Tu es un bon garçon, très tranquille et complaisant. Allons, allons, n'y pense pas ; si je trouve drôle que notre maîtresse t'embrasse, c'est parce que tu me parais trop grand pour ça, et que ta câlinerie te fait paraître encore plus sot que tu n'es.

Ayant ainsi raccommodé la chose, la grosse Catherine alla faire sa soupe et n'y pensa plus.

Mais le champi suivit Madeleine au lavoir, et s'asseyant auprès d'elle, il lui parla encore comme il savait parler avec elle et pour elle seule.

— Vous souvenez-vous, madame Blanchet, lui dit-il, d'une fois que j'étais là, il y a bien longtemps, et que vous m'avez fait dormir dans votre chéret ?

— Oui, mon enfant, répondit-elle, et c'est même la première fois que nous nous sommes vus...

VI

Cependant le champi, qui allait toujours rêvassant et cherchant des raisons à tout, depuis qu'il savait lire et qu'il avait fait sa première communion, rumina dans sa tête ce que la Catherine avait dit à madame Blanchet à propos de lui ; mais il eut beau y songer, il ne put jamais comprendre pourquoi, de ce qu'il était devenu grand, il ne devait plus embrasser Madeleine. C'était le garçon le plus innocent de la terre...

Il arriva donc en âge de quinze ans sans connaître la moindre malice, sans avoir l'idée du mal, sans que sa bouche eût jamais répété un vilain mot, et sans que ses oreilles l'eussent compris. Et pourtant depuis le jour où Catherine avait critiqué sa maîtresse sur l'amitié qu'elle lui montrait, cet enfant eut le grand sens et le grand jugement de ne plus se faire embrasser par la meunière. Il eut l'air de ne pas y penser, et peut-être d'avoir honte de faire la petite-fille et le câlin, comme disait Catherine. Mais, au fond, ce n'était pas cette honte-là qui le tenait. Il s'en serait bien moqué, s'il n'eût comme deviné qu'on pouvait faire un reproche à cette chère femme de l'aimer. Pourquoi un reproche ? Il ne se l'expliquait point ; et voyant qu'il ne le trouverait pas de lui-même, il ne voulut pas se le faire expliquer par Madeleine. Il savait qu'elle était capable de supporter la critique par amitié et par bon cœur ; car il

avait bonne mémoire, et il se souvenait bien que Madeleine avait été tancée (1) et en danger d'être battue dans le temps, pour lui avoir fait du bien.

En sorte que, par son bon instinct, il lui épargna l'ennui d'être reprise et moquée à cause de lui. Il comprit, et c'est merveille ! il comprit, ce pauvre enfant, qu'un champi ne devait pas être aimé autrement qu'en secret, et plutôt que de causer un désagrément à Madeleine, il eût consenti à ne pas être aimé du tout...

VII

Le meunier délaissait de plus en plus Madeleine et ne rentrait que rarement au logis ; il donnait chaque mois une somme modique pour l'entretien du ménage et ne s'informait plus de la manière dont elle était employée. Le Champi refusait d'accepter ses gages afin que la meunière pût soulager plus facilement les pauvres qui l'entouraient. Un jour, comme ils parlaient des peines de la vie, le Champi dit à sa bienfaitrice, à propos de Cadet :

— A cette heure, madame Blanchet, il ne vous dit quasiment plus rien, et vous n'êtes plus malheureuse ?

— Je ne le suis plus ! tu crois ? dit Madeleine un peu vivement... Mais elle se reprit, car cela ne regardait pas le champi, et elle ne devait pas faire entendre ces idées-là à un enfant. A cette heure, dit-elle, tu as raison, je ne suis plus malheureuse : je vis comme je l'entends. Mon mari est beaucoup plus honnête avec moi ; mon fils profite bien, et je n'ai à me plaindre d'aucune chose.

— Et moi, vous ne me faites pas entrer en ligne de compte ? moi... je...

— Eh bien ! toi aussi tu profites bien, et ça me donne du contentement.

— Mais je vous en donne peut-être encore autrement ?

— Oui, tu te conduis bien, tu as bonne idée en toutes choses, et je suis contente de toi.

— Oh ! si vous n'étiez pas contente de moi, quel mauvais drôle, quel rien du tout je serais, après la manière dont vous m'avez traité ! Mais il y a encore autre chose qui devrait vous rendre heureuse, si vous pensiez comme moi.

— Eh bien, dis-le, car je ne sais pas quelle finesse tu arranges pour me surprendre.

— Il n'y a pas de finesse, madame Blanchet, je n'ai

(1) *Tancée*, tourmenter, réprimander, injurier, très répandu en Berry.

qu'à regarder en moi, et j'y vois une chose; c'est que, quand même je souffrirais la faim, la soif, le chaud et le froid, et que par-dessus le marché je serais battu à mort tous les jours, et qu'ensuite je n'eusse pour me reposer qu'un fagot d'épines ou un tas de pierres, eh bien!... comprenez-vous?

— Je crois que oui, mon François; tu ne te trouverais pas malheureux de tout ce mal-là, pourvu que ton cœur fût en paix avec le bon Dieu?

— Il y a ça d'abord, et ça va sans dire. Mais moi je voulais dire autre chose.

— Je n'y suis point, et je vois que tu es devenu plus malin que moi.

— Non, je ne suis pas malin. Je dis que je souffrirais toutes les peines que peut avoir un homme vivant vie mortelle, et que je serais encore content en pensant que Madeleine Blanchet a de l'amitié pour moi. Et c'est pour ça que je disais tout à l'heure que si vous pensiez de même, vous diriez : François m'aime tant que je suis contente d'être au monde.

— Tiens! tu as raison, mon pauvre cher enfant, répondit Madeleine, et les choses que tu me dis me donnent des fois comme une envie de pleurer. Oui, de vrai, ton amitié pour moi est un des biens de ma vie, et le meilleur peut-être, après... non, je veux dire *avec* celui de mon Jeannie. Comme tu es plus avancé en âge, tu comprends mieux ce que je te dis, et tu sais mieux me dire aussi ce que tu penses. Je te certifie que je ne m'ennuie jamais avec vous deux, et que je ne demande au bon Dieu qu'une chose à présent, c'est de pouvoir rester longtemps comme nous voilà, en famille, sans nous séparer.

— Sans nous séparer, je le crois bien! dit François; j'aimerais mieux être coupé par morceaux que de vous quitter. Qui est-ce qui m'aimerait comme vous m'avez aimé? Qui est-ce qui se mettrait en danger d'être maltraitée pour un pauvre champi et qui l'appellerait son enfant, son cher fils? car vous m'appelez bien souvent, presque toujours comme ça, et mêmement vous me dites souvent, quand nous sommes seuls : Appelle-moi *ma mère* et non pas toujours madame Blanchet. Et moi je n'ose pas, parce que j'ai trop peur de m'y accoutumer et de lâcher ce mot-là devant le monde.

— Eh bien, quand même?

— Oh! quand même! on vous le reprocherait, et moi je ne veux pas qu'on vous ennuie à cause de moi. Je ne suis pas fier, allez! je n'ai pas besoin qu'on sache que vous m'avez relevé de mon état de champi. Je suis bien assez heureux de savoir, à moi tout seul, que j'ai une mère dont

je suis l'enfant ! Ah ! il ne faut pas que vous mouriez, madame Blanchet, surajouta le pauvre François en la regardant d'un air triste, car il avait depuis quelque temps des idées de malheur : si je vous perdais, je n'aurais plus personne sur la terre, car vous iriez pour sûr dans le paradis du bon Dieu, et moi je ne sais pas si je suis assez méritant pour avoir la récompense d'y aller avec vous.

François avait dans tout ce qu'il disait et dans tout ce qu'il pensait comme un avertissement de quelque gros malheur, et, à quelque temps de là, ce malheur tomba sur lui...

Le Champi était devenu garçon de moulin. Il entrait dans ses dix-sept ans, et il était très beau. Un jour qu'il était allé à la foire de St-Denis-de-Jouet pour les affaires de son patron, la Sévère, l'amie de Blanchet, voulut revenir en croupe avec lui ; il se trouvait dans l'impossibilité de refuser. Pendant le voyage elle lui fit mille agaceries que le Champi ne comprit pas d'abord. Mais à la fin il vit bien que cette méchante femme cherchait à le détourner du bon chemin. Aussi lui répondit-il froidement.

La Sévère, furieuse de se voir dédaignée par le Champi, l'accusa auprès de Blanchet d'avoir voulu lui faire des avances, et le fit passer pour un mauvais sujet. Le meunier, soupçonneux, prit en haine François, et exigea de Madeleine qu'elle le mît à la porte. La brave et honnête femme n'hésita pas à obéir. Elle eut bien de la peine à faire entendre au Champi qu'il devait la quitter. Le désespoir du pauvre enfant était touchant, et bien douloureux pour la meunière.

On était à la Saint-Jean ; il se rendit à la *loue* et trouva à se placer dans le pays d'Aigurande, chez Jean Vertaud, cultivateur qui avait un bon moulin. Il le servit avec dévouement, et se fit aimer tant et si bien, que la fille de son patron, qui était bonne, honnête et riche, désirait fort l'obtenir pour mari ; mais au moment où le père faisait des propositions au Champi, celui-ci apprit que Cadet Blanchet venait de mourir après avoir mangé la plus grande partie de son bien, laissant sa veuve dans une situation extrêmement difficile. Le Champi n'hésita pas, il partit sur-le-champ pour le moulin du Cormouer. Il avait mis ses gages de côté et de plus, par l'entremise du curé de la paroisse, il venait de recevoir quatre mille francs de la part de sa mère. Celle-ci, pour des motifs que l'histoire ne dit pas, voulait rester inconnue. Il arriva en grande hâte chez sa bienfaitrice, la trouva au lit, bien affaiblie par les soins donnés à son mari. Elle reconnut cependant le champi et éprouva un grand soulagement. Celui-ci s'occupa immédiatement des affaires ; du moulin d'abord, puis des questions d'intérêt qui étaient excessivement embrouillées ; il rétablit la fortune de Madeleine et de Jeannie. Puis le roman se termine par le mariage inattendu du Champi et de sa bienfaitrice ; cet événement gâte cette œuvre si poétique et si délicieuse dans l'ensemble de ses parties.

LA PETITE FADETTE

(1848)

I

Le père Barbeau de la Cosse n'était pas mal dans ses affaires, à preuve (1) qu'il était du conseil municipal de sa commune. Il avait deux champs qui lui donnaient la nourriture de sa famille, et du profit par-dessus le marché. Il cueillait dans ses prés du foin à plein charrois, et, sauf celui qui était au bord du ruisseau, et qui était un peu *ennuyé* par le jonc (2), c'était du fourrage connu dans l'endroit pour être de première qualité.

La maison du père Barbeau était bien bâtie, couverte en tuile, établie en bon air sur la côte, avec un jardin de bon rapport et une vigne de six journaux. Enfin il avait, derrière sa grange, un beau verger, que nous appelons chez nous une ouche (3), où le fruit abondait tant en prunes qu'en guignes, en poires et en cormes. Mêmement les noyers de ses bordures (4) étaient les plus vieux et les plus gros de deux lieues aux entours (5).

Le père Barbeau était un homme de bon courage, pas méchant, et très porté pour sa famille, sans être injuste à ses voisins et paroissiens (6).

Il avait déjà trois enfants, quand la mère Barbeau, voyant sans doute qu'elle avait assez de bien pour cinq, et qu'il fallait se dépêcher, parce que l'âge lui venait, s'avisa de lui en donner deux à la fois, deux beaux garçons ; et, comme ils étaient si pareils qu'on ne pouvait presque pas les distinguer l'un de l'autre, on reconnut bien vite que c'étaient deux bessons (7), c'est-à-dire deux jumeaux d'une parfaite ressemblance.

La mère Sagette, qui les reçut dans son tablier comme

(1) *A preuve que*, ce qui prouve, c'est que... la preuve en est... (Berry). — (2) *Ennuyé* par le jonc, métaphore habituelle chez les paysans. — (3) *Ouche*, terrain de qualité supérieure situé près de la maison et d'ordinaire cultivé en jardin (Berry). — (4) *Bordure*, haies qui entourent une propriété. — (5) *Les entours*, espace qui est autour, à peu de distance. — (6) *Paroissiens*, ceux qui font partie de la même paroisse Berry). — (7) *Besson*, se prononce b'son (Berry).

ils venaient au monde, n'oublia pas de faire au premier né une petite croix sur le bras avec son aiguille, parce que, disait-elle, un bout de ruban ou un collier peut se confondre et faire perdre le droit d'aînesse. Quand l'enfant sera plus fort, dit-elle, il faudra lui faire une marque qui ne puisse jamais s'effacer: à quoi l'on ne manqua pas. L'aîné fut nommé Sylvain, dont on fit bientôt Sylvinet, pour le distinguer de son frère aîné, qui lui avait servi de parrain: et le cadet fut appelé Landry, nom qu'il garda comme il l'avait reçu au baptême, parce que son oncle, qui était son parrain, avait gardé de son jeune âge la coutume d'être appelé Landriche.

Le père Barbeau fut un peu étonné, quand il revint du marché, de voir deux petites têtes dans le berceau. « Oh! oh! fit-il, voilà un berceau qui est trop étroit. Demain matin, il me faudra l'agrandir. » Il était un peu menuisier de ses mains (1), sans avoir appris, et il avait fait la moitié de ses meubles. Il ne s'étonna pas autrement et alla soigner sa femme, qui but un grand verre de vin chaud, et ne s'en porta que mieux. — Tu travailles si bien, ma femme, lui dit-il, que ça doit me donner du courage. Voilà deux enfants de plus à nourrir, dont nous n'avions pas absolument besoin; ça veut dire qu'il ne faut pas que je me repose de cultiver nos terres et d'élever nos bestiaux. Sois tranquille; on travaillera; mais ne m'en donne pas trois la prochaine fois, car ça serait trop.

La mère Barbeau se prit à pleurer, dont (2) le père Barbeau se mit fort en peine. — Bellement, bellement, dit-il, il ne faut pas te chagriner, ma bonne femme. Ce n'est pas par manière de reproche que je t'ai dit cela, mais par manière de remerciement, bien au contraire. Ces deux enfants-là sont beaux et bien faits; ils n'ont point de défauts sur le corps, et j'en suis content.

— Alas! mon Dieu, dit la femme, je sais bien que vous ne me le reprochez pas, notre maître (3); mais moi j'ai du souci, parce qu'on m'a dit qu'il n'y avait rien de plus chanceux et de plus malaisé à élevé que des bessons. Ils se font tort l'un à l'autre, et, presque toujours, il faut qu'un des deux périsse pour que l'autre se porte bien.

— Oui-da! dit le père: est-ce la vérité? Tant qu'à moi (4), ce sont les premiers bessons que je vois. Le cas n'est point fréquent. Mais voici la mère Sagette qui a de la connaissance (5) là-dessus, et qui va nous dire ce qui en est...

(1) Tournure latine. — (2) L'antécédent *ce* était souvent supprimé dans l'ancienne langue. — (3) *Notre maître*, expression berrichonne. — (4) *Tant qu'à moi*, quant à moi (Berry). — (5) *Avoir la connaissance*, avoir la science médicale (Berry).

La mère Sagette affirma que les bessons étaient si bien conformés, si également forts qu'ils vivraient tous deux.

— Je n'ai jamais vu deux bessons si pareils. On dirait deux petits perdreaux sortant de l'œuf; c'est si gentil et si semblable, qu'il n'y a que la mère-perdrix qui les reconnaisse.
— A la bonne heure ! fit le père Barbeau en se grattant la tête; j'ai ouï dire que les bessons prenaient tant d'amitié l'un pour l'autre, que quand ils se quittaient ils ne pouvaient plus vivre, et qu'un des deux, tout au moins, se laissait consumer par le chagrin, jusqu'à en mourir.
— C'est la vraie vérité, dit la mère Sagette; mais écoutez ce qu'une femme d'expérience va vous dire. Ne le mettez pas en oubliance (1); car, dans le temps où vos enfants seront en âge de vous quitter, je ne serai peut-être plus de ce monde pour vous conseiller. Faites attention, dès que vos bessons commenceront à se reconnaître, de ne pas les laisser toujours ensemble. Emmenez l'un au travail pendant que l'autre gardera la maison. Quand l'un ira pêcher, envoyez l'autre à la chasse; quand l'un gardera les moutons, que l'autre aille voir les bœufs au pacage (2); quand vous donnerez à l'un du vin à boire, donnez à l'autre un verre d'eau, et réciproquement. Ne les grondez point ou ne les corrigez point tous les deux en même temps; ne les habillez pas de même; quand l'un aura un chapeau, que l'autre ait une casquette, et que surtout leurs blouses ne soient pas du même bleu. Enfin, par tous les moyens que vous pourrez imaginer, empêchez-les de se confondre l'un avec l'autre et de s'accoutumer à ne pas se passer l'un de l'autre. Ce que je vous dis là, j'ai grand'peur que vous ne le mettiez dans l'oreille du chat (3); mais si vous ne le faites pas, vous vous en repentirez grandement un jour.
La mère Sagette parlait d'or et on la crut. On lui promit de faire comme elle disait, et on lui fit un beau présent avant de la renvoyer. Puis comme elle avait bien recommandé que les bessons ne fussent point nourris du même lait, on s'enquit vitement d'une nourrice.

Après avoir discuté le prix avec une nourrice, la mère Barbeau fit comprendre à son mari qu'ils avaient tout avantage à garder leurs deux bessons : il valait mieux qu'ils s'aiment trop que de voir l'un des deux moins bien soigné. En conséquence les deux enfants furent nourris par leur mère et élevés ensemble. « Ils croissaient à plaisir », tout le monde les admirait pour leur gentillesse et leur bonne mine. Landry était plus gai, plus courageux, Sylvinet plus *amiteux*, plus fin. On l'aimait autant que son cadet. En se développant ils

(1) *Oubliance* (vieux), tendance à oublier. — (2) *Pacage*, lieu de pâture. — (3) *Mettre dans l'oreille du chat* signifie oublier (Berry).

prirent les mêmes goûts, et ils ne pouvaient se quitter. Quand ils eurent fait leur première communion, le père Barbeau songea à les mettre en condition ; ce fut un chagrin pour eux et pour leur mère. Le père Caillaud ayant demandé à son voisin un des bessons, Landry, le plus décidé des deux, s'offrit, non sans avoir tiré à la courte paille pour s'assurer de la volonté du sort. Le moment de la séparation arriva, et le père Caillaud fut heureux d'avoir le plus fort et le plus courageux des deux enfants. Les fermes étant à proximité, les deux bessons pouvaient se voir souvent. Aussi Landry prenait-il son parti ; mais Sylvinet était de plus en plus triste et chagrin. La jalousie même entrait dans son cœur en voyant que Landry s'intéressait à autre chose qu'à l'affection de son besson ; il finit même par contrister son frère en quittant la maison, le jour où celui-ci venait à la Bessonnière. Où était-il allé ? on l'ignorait. La mère Barbeau craignait même qu'il ne se fût jeté de dépit dans la rivière.

VIII

Cette idée, que Sylvinet pouvait avoir eu envie de se détruire, passa de la tête de la mère dans celle de Landry aussi aisément qu'une mouche dans une toile d'araignée, et il se mit vivement à la recherche de son frère. Il avait bien du chagrin tout en courant, et il se disait : — Peut-être que ma mère avait raison autrefois de me reprocher mon cœur dur. Mais, à cette heure, il faut que Sylvinet ait le sien bien malade pour faire toute cette peine à notre pauvre mère et à moi.

Il courut de tous côtés sans le trouver, l'appelant sans qu'il lui répondît, le demandant à tout le monde, sans qu'on pût lui en donner nouvelles (1). Enfin il se trouva au droit du pré de la Joncière, et il y entra, parce qu'il se souvint qu'il y avait par là un endroit que Sylvinet affectionnait. C'était une grande coupure que la rivière avait faite dans les terres en déracinant deux ou trois vergnes qui étaient restés en travers de l'eau, les racines en l'air. Le père Barbeau n'avait pas voulu les retirer. Il les avait sacrifiés parce que, de la manière qu'ils étaient tombés, ils retenaient encore les terres qui restaient prises en gros cossons (2) dans leurs racines, et cela bien à propos ; car l'eau faisait tous les hivers beaucoup de dégâts dans sa joncière (3) et chaque année lui mangeait un morceau de son pré.

(1) *Donner nouvelles*. Cf. p. 72. — (2) *Cossons* signifie ici motte de terre ; en Berry, cosson veut généralement dire petit morceau de bois, diminutif de *cosse*, bûche. — (3) *Joncière*, lieu couvert de joncs (Berry).

Landry approcha donc de la coupure, car son frère et lui avaient la coutume d'appeler comme cela cet endroit de leur joncière...

Mais Landry eut beau appeler et chercher, il se trouva tout seul dans la coupure. Comme c'était un garçon qui faisait toujours bien les choses et s'avisait de tout ce qui est à propos, il examina toutes les rives pour voir s'il n'y trouverait pas quelque marque de pied, ou quelque petit éboulement de terre qui n'eût point coutume d'y être. C'est une recherche bien triste et aussi bien embarrassante, car il y avait environ un mois que Landry n'avait vu l'endroit, et il avait beau le connaître comme on connaît sa main, il ne se pouvait faire qu'il n'y eût toujours quelque petit changement. Toute la rive droite était gazonnée, et mêmement, dans tout le fond de la coupure, le jonc et la prêle avaient poussé si dru dans le sable, qu'on ne pouvait voir un coin grand comme le pied pour y chercher une empreinte. Cependant, à force de tourner et de retourner, Landry trouva dans un fond la piste du chien, et même un endroit d'herbes foulées, comme si Finot ou tout autre chien de sa taille s'y fût couché en rond.

Cela lui donna bien à penser, et il alla encore examiner la berge de l'eau. Il s'imagina trouver une déchirure toute fraîche, comme si une personne l'avait faite avec son pied en sautant, ou en se laissant glisser, et quoique la chose ne fût point claire... il se mit si fort en peine, que ses jambes lui manquaient, et qu'il se jeta sur ses genoux, comme pour se recommander à Dieu...

Et, pendant ce temps-là, la rivière coulait bien tranquillement, frétillant sur ses branches qui pendaient et trempaient le long des rives, et s'en allaient dans les terres, avec un petit bruit, comme quelqu'un qui rit en sourdine.

Le pauvre Landry se laissa gagner et surmonter par son idée de malheur, si fort qu'il en perdait l'esprit, et que, d'une petite apparence qui pouvait bien ne rien présager, il se faisait une affaire à désespérer du bon Dieu.

— Cette méchante rivière qui ne dit mot, pensait-il, et qui me laisserait bien pleurer un an sans me rendre mon frère, est justement là au plus creux, et il est tombé tant de cosses d'arbres depuis le temps qu'elle ruine le pré, que si on y entrait on ne pourrait jamais s'en retirer. Mon Dieu ! faut-il que mon pauvre besson soit peut-être là, tout au fond de l'eau, couché à deux pas de moi, sans que je puisse le voir ni le retrouver dans les branches et dans les roseaux, quand même j'essaierais d'y descendre !

Là-dessus il se mit à pleurer son frère et à lui faire des reproches ; et jamais de sa vie il n'avait eu un pareil chagrin.

Enfin l'idée lui vint d'aller consulter une femme veuve, qu'on appelait la mère Fadet, et qui demeurait tout au bout de la Joncière, rasibus (1) du chemin qui descend au gué. Cette femme qui n'avait ni terre ni avoir autre que son petit jardin et sa petite maison, ne cherchait pourtant point son pain, à cause de beaucoup de connaissance (2) qu'elle avait sur les maux et les dommages du monde, et, de tous côtés, on venait la consulter. Elle pansait *du secret*, c'est comme qui dirait qu'au moyen du *secret* (3), elle guérissait les blessures, foulures et autres estropisons (4). Elle s'en faisait bien un peu accroire, car elle vous ôtait des maladies que vous n'aviez jamais eues, telles que le décrochement de l'estomac ou la chute de la toile du ventre (5), et pour ma part, je n'ai jamais ajouté foi entière à tous ces accidents-là, non plus que je n'accorde grande croyance à ce qu'on disait d'elle, qu'elle pouvait faire passer le lait d'une bonne vache dans le corps d'une mauvaise, tant vieille et mal nourrie fût-elle.

Mais pour ce qui est des bons remèdes qu'elle connaissait et qu'elle appliquait au refroidissement du corps, que nous appelons *sanglaçure;* pour les emplâtres souverains qu'elle mettait sur les coupures et brûlures; pour les boissons qu'elle composait à l'encontre de (6) la fièvre, il n'est point douteux qu'elle gagnait bien son argent et qu'elle a guéri nombre de malades que les médecins auraient fait mourir si l'on avait essayé de leurs remèdes. Du moins elle le disait, et ceux qu'elle avait sauvés aimaient mieux la croire que de s'y risquer.

Comme, dans la campagne, on n'est jamais savant sans être quelque peu sorcier, beaucoup pensaient que la mère Fadet en savait encore plus long qu'elle ne voulait le dire, et on lui attribuait de pouvoir faire retrouver les choses perdues, mêmement les personnes; enfin, de ce qu'elle avait beaucoup d'esprit et de raisonnement pour vous aider à sortir de peine dans beaucoup de choses possibles, on inférait qu'elle pouvait en faire d'autres qui ne le sont pas.

Comme les enfants écoutent volontiers toutes sortes d'histoires, Landry avait ouï dire à la Priche, où le monde est notoirement crédule et plus simple qu'à la Cosse, que la mère Fadet, au moyen d'une certaine graine qu'elle jetait sur l'eau en disant des paroles, pouvait faire retrouver le corps d'une personne noyée. La graine surnageait et coulait le long de l'eau, et, là où on la voyait s'arrêter, on était

(1) *Rasibus* (popul.), au ras (Berry). — (2) *Connaissance*. Cf. p. 87. — (3) *Le secret* se transmet de père en fils, de mère en fille et ne doit jamais être vendu. — (4) *Estropison*. Ce mot, suffisamment défini par G. Sand, est encore employé en Berry par quelques vieilles femmes. — (5) Maladies dont on entend souvent parler en Berry. — (6) *A l'encontre de*, à l'opposé ; ici : contre.

sûr de retrouver le pauvre corps. Il y en a beaucoup qui pensent que le pain bénit a la même vertu, et il n'est guère de moulins où on n'en conserve toujours à cet effet. Mais Landry n'en avait point, la mère Fadet demeurait tout à côté de la Joncière, et le chagrin ne donne pas beaucoup de raisonnement.

Le voilà donc de courir jusqu'à la demeurance (1) de la mère Fadet et de lui conter sa peine en la priant de venir jusqu'à la coupure avec lui, pour essayer par son secret de lui faire retrouver son frère, vivant ou mort.

Mais la mère Fadet, qui n'aimait point à se voir outrepassée de sa réputation, et qui n'exposait pas volontiers son talent pour rien, se gaussa de lui et le renvoya même durement...

Landry, qui était un peu fier de son naturel, se serait peut-être plaint ou fâché dans un autre moment : mais il était si accablé qu'il ne dit mot et s'en retourna du côté de la coupure, décidé à se mettre à l'eau, bien qu'il ne sût encore plonger ni nager. Mais, comme il marchait la tête basse et les yeux fichés en terre, il sentit quelqu'un qui lui tapait l'épaule, et se retournant il vit la petite fille de la mère Fadet, qu'on appelait dans le pays la petite Fadette, autant pour ce que (2) c'était son nom de famille que pour ce qu'on voulait qu'elle fût un peu sorcière aussi. Vous savez tous que le fadet ou le farfadet, qu'en d'autres endroits on appelle aussi le follet, est un lutin fort gentil, mais un peu malicieux. On appelle aussi fades les fées auxquelles, du côté de chez nous, on ne croit plus guère. Mais que cela voulût dire une petite fée, ou la femelle du lutin, chacun en la voyant s'imaginait voir le follet, tant elle était petite, maigre, ébouriffée et hardie. C'était un enfant très causeur et très moqueur, vif comme un papillon, curieux comme un rouge-gorge et noir comme un grelet...

Adoncques (3) le pauvre Landry, en se retournant, un peu ennuyé du coup qu'il venait de recevoir à l'épaule, vit la petite Fadette, et, pas loin derrière elle, Jeanet le sauteriot (4), qui la suivait en clopant, vu qu'il était ébiganché (5) et mal jambé (6) de naissance.

D'abord Landry voulut ne pas faire attention et continuer

(1) *Demeurance*, demeure, habitation (Berry). — (2) *Pour ce que*, parce que (vieilli). — (3) *Adoncques* (vieux), donc. — (4) *Sauteriot*, petite sauterelle (Berry). — (5) *Ebiganché*, dégingandé, boiteux (Berry). — (6) *Mal jambé*, avoir les jambes mal faites (Berry).

son chemin, car il n'était pas en humeur de rire, mais la Fadette lui dit, en récidivant sur son autre épaule : — Au loup ! au loup ! Le vilain besson, moitié de gars qui a perdu son autre moitié.

Là-dessus Landry, qui n'était pas plus en train d'être insulté que d'être taquiné, se retourna derechef et allongea à la petite Fadette un coup de poing qu'elle eût bien senti si elle ne l'eût esquivé, car le besson allait sur ses quinze ans, et il n'était pas manchot : et elle, qui allait sur ses quatorze, et si menue et si petite, qu'on ne lui en eût pas donné douze, et qu'à la voir on eût cru qu'elle allait se casser, pour peu qu'on y touchât...

— Méchant grelet, lui dit alors le pauvre besson tout en colère, il faut que tu n'aies pas de cœur pour venir agacer un quelqu'un qui est dans la peine comme j'y suis. Il y a longtemps que tu veux m'émalicer (1) en m'appelant moitié de garçon. J'ai bien envie aujourd'hui de vous casser en quatre, toi et ton vilain sauteriot, pour voir si, à vous deux, vous ferez le quart de quelque chose de bon.

— Oui-da, le beau besson de la Bessonnière, seigneur de la Joncière au bord de la rivière, répondit la petite Fadette en ricanant toujours, vous êtes bien sot de vous mettre mal avec moi qui venais vous donner des nouvelles de votre besson et vous dire où vous le retrouverez.

— Ça, c'est différent, reprit Landry en s'apaisant bien vite ; si tu le sais, Fadette, dis-le-moi, et j'en serai content.

— Il n'y a pas plus de Fadette que de grelet pour avoir envie de vous contenter à cette heure, répliqua encore la petite fille. Vous m'avez dit des sottises, et vous m'auriez frappée si vous n'étiez pas si lourd et si pôtu (2). Cherchez-le donc tout seul, votre imbriaque (3) de besson, puisque vous êtes si savant pour le retrouver.

— Je suis bien sot de t'écouter, méchante fille, dit alors Landry en lui tournant le dos et en se remettant à marcher. Tu ne sais pas plus que moi où est mon frère, et tu n'es pas plus savante là-dessus que ta grand'mère, qui est une vieille menteuse et une pas grand'chose.

Mais la petite Fadette, tirant par une patte son sauteriot, qui avait réussi à la rattraper et à se pendre à son mauvais jupon tout cendroux (4), se mit à suivre Landry, toujours ricanant et toujours lui disant que sans elle il ne retrouverait jamais son besson. Si bien que Landry ne pouvant se débarrasser d'elle, et s'imaginant que, par quelque sorcellerie, sa grand'mère ou peut-être elle-même, par quelque

(1) *Emalicer*, impatienter, irriter, fâcher (Berry). — (2) *Pôtu*, empoté. — (3) *Imbriaque*, sot, ébété comme un homme ivre (Berry). — (4) *Cendroux*, couleur de cendre, sali par la cendre (Berry).

accointance avec le follet de la rivière, l'empêcheraient de retrouver Sylvinet, prit son parti de tirer en sus (1) de la Joncière et de s'en revenir à la maison.

La petite Fadette le suivit jusqu'au sautoir (2) du pré, et là, quand il l'eut descendu, elle se percha comme une pie sur la barre, et lui cria : — Adieu donc, le beau besson sans cœur, qui laisse son frère derrière lui. Tu auras beau l'attendre pour souper, tu ne le verras pas d'aujourd'hui ni de demain non plus ; car là où il est, il ne bouge non plus qu'une pauvre pierre, et voilà l'orage qui vient. Il y aura des arbres dans la rivière encore cette nuit, et la rivière emportera Sylvinet si loin, si loin, que jamais plus tu ne le retrouveras.

Toutes ces mauvaises paroles, que Landry écoutait quasi malgré lui, lui firent passer la sueur froide par tout le corps. Il n'y croyait pas absolument, mais enfin la famille Fadet était réputée avoir tel entendement (3) avec le diable, qu'on ne pouvait pas être bien assuré qu'il n'en fût rien.

— Allons, Fanchon, dit Landry en s'arrêtant, veux-tu, oui ou non, me laisser tranquille, ou me dire, si, de vrai, tu sais quelque chose de mon frère ?

— Et qu'est-ce que tu me donneras si, avant que la pluie ait commencé de tomber, je te le fais retrouver ? dit la Fadette en se dressant debout sur la barre du sautoir, et en remuant les bras comme si elle voulait s'envoler...

— Fanchon, lui dit-il, je me rends à toi, si tu me rends mon frère. Tu l'as peut-être vu ; tu sais peut-être bien où il est. Sois bonne fille. Je ne sais pas quel amusement tu peux trouver dans ma peine. Montre-moi ton bon cœur, et je croirai que tu vaux mieux que ton air et tes paroles.

— Et pourquoi serais-je bonne fille pour toi ? reprit-elle, quand tu me traites de méchante sans que je t'aie jamais fait de mal ! pourquoi aurais-je bon cœur pour deux bessons qui sont fiers comme deux coqs, et qui ne m'ont jamais montré la plus petite amitié ?

— Allons, Fadette, reprit Landry, tu veux que je te promette quelque chose ; dis-moi vite de quoi tu as envie, et je te le donnerai. Veux-tu mon couteau neuf ?...

La Fadette voulait mieux que cela ; cependant, ne sachant ce qu'elle pourrait obtenir, elle ne prit aucune décision et demanda au besson de se tenir prêt le jour où elle lui demanderait une chose « qui serait à son commandement et qu'il ferait sans tarder ».

(1) *En sus*, au-dessus (Berry). — (2) *Sautoir*, petite barrière dans un champ, un pré que l'on peut facilement escalader (Berry). — (3) *Entendement*, connivence, complicité.

— A la bonne heure ! Fadette, c'est promis, c'est signe, dit Landry en lui tapant dans la main.

— Allons ! dit-elle d'un air tout fier et tout content, retourne de ce pas au bord de la rivière ; descends-la jusqu'à ce que tu entendes bêler ; et où tu verras un agneau bureau (1), tu verras aussitôt ton frère : si cela n'arrive pas comme je te le dis, je te tiens quitte de ta parole.

Landry courut d'une haleine jusqu'au bas de la Joncière ; il la suivit jusqu'à la coupure, et là, il allait passer outre sans y descendre, parce qu'il avait assez questionné l'endroit (2) pour être assuré que Sylvinet n'y était point ; mais, comme il allait s'en éloigner, il entendit bêler un agneau.

— Dieu de mon âme, pensa-t-il, cette fille m'a annoncé la chose ; j'entends l'agneau, mon frère est là. Mais s'il est mort ou vivant, je ne peux le savoir.

Et il sauta dans la coupure et entra dans les broussailles. Son frère n'y était point ; mais, en suivant le fil de l'eau, à dix pas de là, et toujours entendant l'agneau bêler, Landry vit sur l'autre rive son frère assis, avec un petit agneau qu'il tenait dans sa blouse, et qui, pour de vrai, était bureau de couleur depuis le bout du nez jusqu'au bout de la queue...

Landry et Sylvinet arrivèrent à la maison, à la grande satisfaction de leurs parents. Cette aventure, dont Sylvinet avait du repentir, sembla le corriger un peu et il se montra plus sage le reste de l'année. Landry, de son côté, s'il eut quelque souci de la promesse faite à la petite Fadette, sembla l'oublier ensuite, au point qu'ayant rencontré le grelet dans un chemin creux, il affecta de regarder quelque chose pour éviter de lui dire bonjour ; la Fadette ne parut pas s'en apercevoir. Ces rencontres se renouvelèrent sans mot dire, mais la grelet regardait maintenant Landry avec un air méprisant. Celui-ci se montrait de plus en plus fier vis-à-vis d'elle.

La Saint-Jean, cependant, était arrivée et le père Barbeau consentit à laisser son fils au père Caillaud pour une année encore. Quelques mois plus tard, à l'occasion de la fête patronale du bourg de la Cosse, la Saint-Andoche, le père Caillaud avait donné à Landry la permission d'aller coucher la veille à la Bessonnière. Le jeune homme n'avait peur de rien dans le jour, mais la nuit il devenait craintif, sachant que les sorcières et les follets se donnaient libre carrière à cause des brouillards. Il devait passer la rivière tout proche de la maison de la petite Fadette.

Quand il fut au droit du gué des Roulettes (3), qu'on appelle de cette manière à cause des cailloux ronds qui s'y

(1) *Bureau*, brun, marron (Berry). — (2) *Questionner l'endroit*, métaphore courante en Berry. — (3) *Le gué des Roulettes* existe où l'a placé G. Sand.

trouvent en grande quantité, il releva un peu les jambes de son pantalon ; car il pouvait y avoir de l'eau jusqu'au-dessus de la cheville du pied, et il fit bien attention à ne pas marcher devant lui, parce que le gué est établi en biaisant, et qu'à droite comme à gauche il y a de mauvais trous. Landry connaissait si bien le gué qu'il ne pouvait guère s'y tromper...

Et puis la petite clarté qui sortait de la maison de la mère Fadet guidait pour passer le gué. Cependant le besson se trouva avoir de l'eau jusqu'au-dessus du genou.

XII

— Il faut, pensa Landry, que j'aie pris le faux chemin de la charrière (1), car, pour le coup, je vois à ma droite la chandelle de la Fadette, qui devrait être sur ma gauche.

Il remonta le chemin jusqu'à la Croix-au-Lièvre (2), et il en fit le tour les yeux fermés pour se désorienter ; et quand il eut bien remarqué les arbres et les buissons autour de lui, il se trouva dans le bon chemin et revint jouxte (3) à la rivière...

Il n'osa pas faire plus de trois pas dans le gué, car la lumière avait changé de place. Il revint sur ses pas, reprit le gué dans un autre sens, mais il eut de l'eau jusqu'à la ceinture.

Il fit bien de s'arrêter, car le trou se creusait toujours, et il en avait jusqu'aux épaules. L'eau était bien froide, et il resta un moment à se demander s'il reviendrait sur ses pas ; car la lumière lui paraissait avoir changé de place, et mêmement il la vit remuer, courir, sautiller, repasser d'une rive à l'autre, et finalement se montrer double en se mirant dans l'eau, où elle se tenait comme un oiseau qui se balance sur ses ailes, et en faisant entendre un petit bruit de grésillement comme ferait une pétrole de résine (4).

Cette fois Landry eut peur et faillit perdre la tête, et il avait ouï dire qu'il n'y a rien de plus abusif et de plus méchant que ce feu-là ; qu'il se faisait un jeu d'égarer ceux qui le regardent et de les conduire au plus creux des eaux, tout en riant à sa manière et en se moquant de leur angoisse.

(1) *Charrière*, passage pour une charrette (Berry). — (2) Cette croix existait autrefois. — (3) *Jouxte à*, prép., proche. Le verbe joûter, très berrichon, signifie être limitrophe, toucher. — (4) *Pétrole de résine* ou *pétrelle*, sorte de bougie préparée avec de la résine.

Landry ferma les yeux pour ne point le voir, et se retournant vivement, à tout risque, il sortit du trou, et se retrouva au rivage. Il se jeta alors sur l'herbe, et regarda le follet qui poursuivait sa danse et son rire. C'était vraiment une vilaine chose à voir. Tantôt il filait comme un martin-pêcheur, et tantôt il disparaissait tout à fait. Et, d'autres fois, il devenait gros comme la tête d'un bœuf, et tout aussitôt menu comme un œil de chat ; et il accourait auprès de Landry, tournait autour de lui si vite, qu'il en était ébloui ; et enfin, voyant qu'il ne voulait pas le suivre, il s'en retournait frétiller dans les roseaux, où il avait l'air de se fâcher et de lui dire des insolences.

Landry n'osait point bouger, car de retourner sur ses pas n'était pas le moyen de faire fuir le follet. On sait qu'il s'obstine à courir après ceux qui courent, et qu'il se met en travers de leur chemin jusqu'à ce qu'il les ait rendus fous et fait tomber dans quelque mauvaise passe. Il grelottait de peur et de froid, lorsqu'il entendit derrière lui une petite voix très douce qui chantait :

Fadet, fadet, petit fadet,
Prends ta chandelle et ton cornet ;
J'ai pris ma cape et mon capet ;
Toute follette a son follet.

Et tout aussitôt la petite Fadette, qui s'apprêtait gaiement à passer l'eau sans montrer crainte ni étonnement du feu follet, heurta contre Landry, qui était assis par terre dans la brune, et se retira en jurant ni plus ni moins qu'un garçon, et des mieux appris.

— C'est moi, Fanchon, dit Landry en se relevant, n'aie pas peur. Je ne te suis pas ennemi.

Il parlait comme cela parce qu'il avait peur d'elle presque autant que du follet. Il avait entendu sa chanson, et voyait bien qu'elle faisait une conjuration au feu follet, lequel dansait et se tortillait comme un fou devant elle et comme s'il eût été aise de la voir.

— Je vois bien, beau besson, dit alors la petite Fadette après qu'elle se fut consultée un peu, que tu me flattes, parce que tu es moitié mort de peur, et que la voix te tremble dans le gosier, ni plus ni moins qu'à ma grand'-mère. Allons, pauvre cœur, la nuit on n'est pas si fier que le jour, et je gage que tu n'oses passer l'eau sans moi.

— Ma foi, j'en sors, dit Landry, et j'ai manqué de m'y noyer. Est-ce que tu vas t'y risquer, Fadette ? Tu ne crains pas de perdre le gué ?

— Eh ! pourquoi le perdrais-je ? Mais je vois bien ce qui t'inquiète, répondit la petite Fadette en riant. Allons, donne-

moi la main, poltron ; le follet n'est pas si méchant que tu crois, et il ne fait de mal qu'à ceux qui s'en épeurent. J'ai coutume de le voir, moi, et nous nous connaissons.

Là-dessus, avec plus de force que Landry n'eût supposé qu'elle en avait, elle le tira par le bras et l'amena dans le gué en courant et en chantant :

J'ai pris ma cape et mon capet,
Toute fadette a son fadet.

Landry n'était guère plus à son aise dans la société de la petite sorcière que dans celle du follet. Cependant, comme il aimait mieux voir le diable sous l'apparence d'un être de sa propre espèce que sous celle d'un feu sournois et si fugace, il ne fit pas de résistance, et il fut tôt rassuré en sentant que la Fadette le conduisait si bien, qu'il marchait à sec sur les cailloux. Mais comme ils marchaient vite tous les deux et qu'ils ouvraient un courant d'air au feu follet, ils étaient toujours suivis de ce météore, comme l'appelle le maître d'école de chez nous, qui en sait long sur cette chose-là, et qui assure qu'on n'en doit avoir nulle crainte...

XIII

— Innocent, lui dit-elle, ce feu-là ne brule point et si tu étais assez subtil pour le manier, tu verrais qu'il ne laisse pas seulement sa marque.

— C'est encore pis, pensa Landry ; du feu qui ne brûle pas, on sait ce que c'est : ça ne peut pas venir de Dieu, car le feu du bon Dieu est fait pour chauffer et brûler...

— Voilà la seconde fois que tu me rends service, Fanchon Fadet, lui dit-il, et je ne vaudrais rien si je ne te disais pas que je m'en souviendrai toute ma vie. J'étais là comme un fou quand tu m'as trouvé ; le follet m'avait vanné et charmé. Jamais je n'aurais passé la rivière, ou bien je n'en serais jamais sorti.

— Peut-être bien que tu l'aurais passée sans peine ni danger si tu n'étais pas si sot, répondit la Fadette ; je n'aurais jamais cru qu'un grand gars comme toi, qui est dans ses dix-sept ans, et qui ne tardera pas à avoir de la barbe au menton, fût si aisé à épeurer...

Et là-dessus Landry et la Fadette se firent de mutuels reproches au sujet de ce qui s'était passé auparavant entre eux. Landry avait oublié les services rendus par la Fadette, et ce soir-là, pour tout remerciement, Landry dirait à ses

parents : « Sans ce petit guenillon de grelet, j'aurais, ma foi, bu un bon coup dans la rivière. »

Parlant ainsi, la petite Fadette lui tourna le dos, et marcha du côté de sa maison en chantant :

> Prends ta leçon et ton paquet,
> Landry Barbeau le bessonnet.

A cette fois, Landry sentit comme un grand repentir dans son âme, non qu'il fût disposé à aucune sorte d'amitié pour une fille qui paraissait avoir plus d'esprit que de bonté, et dont les vilaines manières ne plaisaient point, même à ceux qui s'en amusaient. Mais il avait le cœur haut et ne voulait point garder un tort sur sa conscience. Il courut après elle, et la rattrapant par sa cape :

— Voyons, Fanchon Fadet, lui dit-il, il faut que cette affaire-là s'arrange et se finisse entre nous. Tu es mécontente de moi, et je ne suis pas bien content de moi-même... Demande-moi donc une chose qui puisse se donner tout de suite, et que je ne suis pas obligé de te reprendre.

— Eh bien, dit la Fadette d'une voix claire et sèche, il en sera comme vous le souhaitez, besson Landry... A présent je vous réclame ce que vous m'avez promis, qui est d'obéir à mon commandement, le jour où vous en serez requis. Ce jour-là, ne sera pas plus tard que demain à la Saint-Andoche, et voici ce que je veux : Vous me ferez danser trois bourrées après la messe, deux bourrées après vêpres, et encore deux bourrées après l'Angélus, ce qui fera sept. Et dans toute votre journée, depuis que vous serez levé jusqu'à ce que vous soyez couché, vous ne danserez aucune autre bourrée avec n'importe qui, fille ou femme. Si vous ne le faites, je saurai que vous avez trois choses bien laides en vous : l'ingratitude, la peur et le manque de parole. Bonsoir, je vous attends demain pour ouvrir la danse, à la porte de l'église.

Et la petite Fadette, que Landry avait suivie jusqu'à sa maison, tira la corillette (1) et entra si vite que la porte fut poussée et recorillée (2) avant que le besson eût pu répondre un mot.

XIV

Landry trouva d'abord l'idée de la Fadette si drôle qu'il pensa en rire plus qu'à s'en fâcher...

Cependant, à la réflexion, il comprit que la condition exigée par la Fadette était dure. Elle dansait bien à la vérité, mais

(1) *Corillette*, petit verrou (Berry). — (2) *Coriller*, mettre le verrou (Berry).

elle paraissait si laide, si peu soignée, si mal mise, que les garçons avaient honte de danser avec elle. Question plus grave encore, n'avait-il pas promis trois bourrées à la belle Madelon, pour laquelle il sentait de l'inclination, et que ses parents auraient aimé lui voir épouser ! Toute sa nuit se passa en mauvais rêves ; il ne vit que follets l'égarant sur sa route, il n'entendit que des mots comme « grelet, fadet, capet, follet, bessonnet, Sylvinet ». Fatigué, le lendemain il s'assoupit pendant la messe, mais à la porte de l'église, il trouva la petite Fadette qui l'attendait de pied ferme; elle lui réclama son tour de danse à l'exclusion de Madelon. Landry s'exécuta ; elle dansait à ravir; jamais on n'avait vu une bourrée si bien enlevée, mais quel accoutrement !

Elle avait une coiffe toute jaunie par le renfermé, qui, au lieu d'être petite et bien retroussée par le derrière, selon la nouvelle mode du pays, montrait de chaque côté de sa tête deux grands oreillons (1) bien larges et bien plats; et, sur le derrière de sa tête, la cayenne (2) retombait jusque sur son cou, ce qui lui donnait l'air de sa grand'mère et lui faisait une tête large comme un boisseau sur un petit cou mince comme un bâton. Son cotillon de droguet était trop court de deux mains; et, comme elle avait grandi beaucoup dans l'année, ses bras maigres, tout mordus par le soleil, sortaient de ses manches comme deux pattes d'aranelle (3). Elle avait cependant un tablier d'incarnat (4) dont elle était bien fière, mais qui lui venait de sa mère, et dont elle n'avait point songé à retirer la bavousette (5), que, depuis plus de dix ans, les jeunesses (6) ne portent plus. Car elle n'était point de celles qui sont trop coquettes, la pauvre fille, elle ne l'était pas assez, et vivait comme un garçon, sans souci de sa figure, et n'aimant que le jeu et la risée. Aussi avait-elle l'air d'une vieille endimanchée, et on la méprisait pour sa mauvaise tenue, qui n'était point commandée par la misère, mais par l'avarice de sa grand'mère, et le manque de goût de la petite-fille...

XV

Sylvinet était contristé de voir son Besson s'enticher de cette vilaine Fadette : il la dédaignait plus encore que Landry. La belle Madelon, froissée d'être délaissée par son ami,

(1) *Oreillons*, partie de la coiffe qui pend sur les oreilles, qu'on relève sur le sommet de la tête avec des épingles (Berry). — (2) *Cayenne*, espèce de calotte piquée qui sert de charpente à la coiffe des paysannes du Berry. — (3) *Aranelle*, araignée. — (4) *Incarnat*, adj., rouge, le mot couleur est sous-entendu (Berry). — (5) *Bavousette*, petite bavette (Berry). — (6) *Jeunesse*, jeune fille (Berry).

se vengeait de son apparente froideur en dansant follement avec d'autres. Elle finit par dire au besson :

Eh bien donc, Landry, tu ne peux trouver une danseuse, aujourd'hui. Tu seras, ma fine, obligé de retourner au grelet.

— Et j'y retournerai de bon cœur, répondit Landry; car si ce n'est la plus belle de la fête, c'est toujours celle qui danse le mieux...

De nouveau il courut chercher la petite Fadette et la fit danser en face de la Madelon. Le grelet était heureux de la constance de Landry. Après quelques bourrées on se reposa.

Pendant que Sylvinet attirait son besson à part pour lui faire des remontrances, tout à coup on entendit des huées : c'étaient les autres filles qui, avec leurs danseurs, se moquaient de la pauvre Fadette ; on lui avait enlevé sa coiffe, cruelle insulte pour une berrichonne, et ses cheveux flottaient sur son dos. Landry courut à la défense du grelet, lui rendit sa coiffe, et lui proposa de danser de nouveau:

— Mets vite ton coiffage, Fanchon, et dansons, pour que je voie si on viendra te l'ôter.

— Non, dit la petite Fadette en essuyant ses larmes, j'ai assez dansé pour aujourd'hui, et je te tiens quitte du reste.

— Non pas, non pas, il faut danser encore, dit Landry, qui était tout en feu de courage et de fierté. Il ne sera pas dit que tu ne puisses pas danser avec moi sans être insultée.

Il la fit danser encore, et personne ne lui adressa un mot ni un regard de travers. La Madelon et ses soupirants avaient été danser ailleurs. Après cette bourrée, la petite Fadette dit tout bas à Landry .

— A présent, c'est assez, Landry. Je suis contente de toi, et je te rends ta parole. Je retourne à la maison. Danse avec qui tu voudras ce soir.

Et elle s'en alla prendre son petit frère qui se battait avec les autres enfants, et s'en alla si vite que Landry ne vit pas seulement par où elle se retirait...

XVII

Landry s'en retourna chez lui. En chemin, il expliqua à son frère l'engagement pris avec la Fadette. Pour rentrer ensuite chez le père Caillaud, il ne prit point le gué des Roulettes, mais « il descendit la traîne qui longe la côte du Chaumois ».

Il entendit quelqu'un qui pleurait ; mais, au bruit de ses pas, le silence se fit. Il appela, nul ne répondit ; il s'approcha, chercha dans l'obscurité, aperçut une personne étendue qui se releva aussitôt et reconnut la petite Fadette.

Il fut ennuyé de la trouver sur son chemin ; mais la voyant si triste, il la questionna. Landry lui montra que ce qui était arrivé dans la journée venait de sa faute. La Fadette demanda de plus amples explications.

XVIII

— Eh bien, Fanchon Fadet, puisque tu parles si raisonnablement, et que, pour la première fois de ta vie, je te vois douce et traitable, je vas te dire pourquoi on ne te respecte pas comme une fille de seize ans devrait pouvoir l'exiger. C'est que tu n'as rien d'une fille et tout d'un garçon, dans ton air et dans tes manières; c'est que tu ne prends pas soin de ta personne. Pour commencer, tu n'as point l'air propre et soigneux, et tu te fais paraître laide par ton habillement et ton langage. Tu sais bien que les enfants t'appellent d'un nom encore plus déplaisant que celui de grelet. Ils t'appellent souvent le *mâlot* (1). Eh bien, crois-tu que ce soit à propos, à seize ans, de ne point ressembler encore à une fille ? Tu montes sur les arbres comme un vrai chat-écurieux (2), et quand tu sautes sur une jument, sans bride ni selle, tu la fais galoper comme si le diable était dessus. C'est bon d'être forte et leste; c'est bon aussi de n'avoir peur de rien, et c'est un avantage de nature pour un homme. Mais pour une femme trop est trop, et tu as l'air de vouloir te faire remarquer. Aussi on te remarque, on te taquine, on crie après toi comme après un loup. Tu as de l'esprit et tu réponds des malices qui font rire ceux à qui elles ne s'adressent point. C'est encore bon d'avoir plus d'esprit que les autres; mais à force de le montrer, on se fait des ennemis. Tu es curieuse, et quand tu as surpris les secrets des autres, tu les leur jettes à la figure bien durement, aussitôt que tu as à te plaindre d'eux. Cela te fait craindre, et on déteste ceux que l'on craint. On leur rend plus de mal qu'ils n'en font. Enfin, que tu sois sorcière ou non, je veux croire que tu as des connaissances (3), mais j'espère que tu ne t'es pas donnée aux mauvais esprits; tu cherches à le paraître pour effrayer ceux qui te fâchent, et c'est toujours un assez vilain renom que tu te donnes là. Voilà tous tes torts, Fanchon Fadet, et c'est à cause de ces torts-là que les gens en ont avec toi. Rumine un peu la chose, et tu verras que si tu voulais être un peu

(1) *Mâlot*, fille qui n'est pas réservée, qui a les allures d'un garçon (Berry). — (2) *Chat-écurieux*, écureuil (Berry). — (3) Ici *connaissance* semble résumer les deux sens qu'il a en Berry : 1° savoir distinguer les bons des mauvais esprits ; 2° science médicale.

plus comme les autres, on te saurait plus de gré de ce que tu as de plus qu'eux dans ton entendement.

— Je te remercie, Landry, répondit la petite Fadette, d'un air très sérieux, après avoir écouté le besson bien religieusement. Tu m'as dis à peu près tout ce que tout le monde me reproche, et tu me l'as dit avec beaucoup d'honnêteté et de ménagement, ce que les autres ne font point...

— Ecoute, Landry, lui dit-elle, je suis plus à plaindre qu'à blâmer; et si j'ai des torts envers moi-même, du moins n'en ai-je jamais eu de sérieux envers les autres; et si le monde était juste et raisonnable, il ferait plus d'attention à mon bon cœur qu'à ma vilaine figure et à mes mauvais habillements...

La petite Fadette parla avec beaucoup de raison et de jugement ; elle exposa avec tant de simplicité les difficultés de sa vie que le besson l'écoutait avec plaisir.

XIX

Landry fut, je ne sais comment, émotionné de la manière dont la petite Fadette parlait humblement et tranquillement de sa laideur, et, se remémorant sa figure, qu'il ne voyait guère dans l'obscurité de la carrière, il lui dit, sans songer à la flatter :

— Mais, Fadette, tu n'es pas si vilaine que tu le crois, ou que tu veuilles bien le dire. Il y en a de bien plus déplaisantes que toi à qui l'on n'en fait pas de reproche.

— Que je le sois un peu de plus, un peu de moins, tu ne peux pas dire, Landry, que je suis une jolie fille. Voyons, ne cherche pas à me consoler, car je n'en ai pas de chagrin.

— Dame! qu'est-ce qui sait comment tu serais si tu étais habillée et coiffée comme les autres? Il y a une chose que tout le monde dit : c'est que si tu n'avais pas le nez si court, la bouche si grande et la peau si noire, tu ne serais point mal; car on dit aussi que, dans tout le pays d'ici, il n'y a pas une paire d'yeux comme les tiens, et si tu n'avais point le regard si hardi et si moqueur, on aimerait à être bien vu de ces yeux-là.

Landry parlait de la sorte sans trop se rendre compte de ce qu'il disait. Il se trouvait en train de se rappeler les défauts et les qualités de la petite Fadette; et, pour la première fois, il y donnait une attention et un intérêt dont il ne se serait pas cru capable un moment plus tôt. Elle y prit garde mais n'en fit rien paraître, ayant trop d'esprit pour prendre la chose au sérieux...

Le grelet reprit ses explications. On lui reprochait de ne pas aimer le travail. Sa grand'mère, elle-même, disait qu'elle aurait aimé qu'elle entrât en service ; mais la Fadette savait combien elle rendait de bons offices à la pauvre chère femme déjà bien vieille et bien affaiblie ; elle allait chercher les herbes dont elle avait besoin pour faire ses breuvages et ses poudres ; elle soignait si bien ses bêtes que personne n'en avait de plus belles dans le pays ; et puis n'avait-elle pas à élever son pauvre petit frère estropié ? Rudoyé par sa grand'-mère, que serait-il devenu sans elle ? il serait sûrement mort depuis longtemps.

Toutes ces raisons si bien exprimées par la Fadette touchaient de plus en plus Landry. Il lui donnait raison contre tous ceux qui la blâmaient.

Et puis, elle lui exprima toute la peine qu'elle éprouvait de l'avoir en quelques sorte brouillé avec la Madelon. L'humeur de celle-ci était la conséquence de ses exigences à elle envers Landry ; et elle avait tant de chagrin de lui avoir occasionné ce désagrément que c'était là ce qui causait ses larmes. Mais elle était résolue à réparer le tort qu'elle avait fait au besson : elle verrait la Madelon, lui dirait la vérité et ferait si bien que leur différend s'apaiserait bien vite.

Landry était de plus en plus ému du discours de la petite Fadette et, sans s'en rendre compte, il éprouvait pour elle une sympathie, un attachement qui allait croissant. Ils se séparèrent ; et le lendemain, Landry, en s'occupant de ses bœufs, en les soignant, ne pouvait s'empêcher de penser à la petite Fadette : « Il faut qu'elle soit charmeuse comme on le dit... pensait-il, car pour sûr elle m'a ensorcelé hier au soir et jamais dans toute ma vie je n'ai senti pour père, mère, sœur ou frère, non pas certes pour la belle Madelon, et non pas même pour mon cher besson Sylvinet, un élan d'amitié pareil à celui que pendant deux ou trois minutes cette diablesse m'a causé... »

Ce même jour, Landry vit passer la petite Fadette qui se rendait auprès de la Madelon. Il se glissa le long de la taille pour écouter ce qu'elles allaient dire. Le grelet lui raconta tout ce qui s'était passé, « la fantaisie et la vanité qu'elle avait eues de danser avec un grand gars, elle qui n'avait jamais dansé qu'avec les petits. » Mais la Madelon, le cœur plein de colère, lui répondit qu'elle ne s'intéressait point à Landry, qu'il n'était qu'un sot. La Fadette sut lui parler si gentiment à l'endroit du besson que celui-ci en fut touché. Elle expliqua que Landry était « beau, riche et considéré », tandis qu'elle était « laide, pauvre et méprisée » et qu'ainsi, malgré la sympathie qu'elle éprouvait pour lui, jamais un mariage entre eux ne pourrait se réaliser. La Madelon ne fut point attendrie par le sincère aveu de la Fadette.

De toute la semaine, Landry ne put apercevoir de nouveau le pauvre grelet.

XXII

Et il songea durant toute cette semaine plus qu'il n'avait songé dans toute sa vie; il ne voyait pas clairement dans sa propre cervelle, mais il était pensif et agité, et il était obligé de se forcer pour travailler, car, ni les grands bœufs, ni la charrue reluisante, ni la belle terre rouge, humide de la fine pluie d'automne, ne suffisaient plus à ses contemplations et à ses rêvasseries...

Enfin vint le dimanche, et Landry arriva des premiers à la messe... Il vit une petite, agenouillée dans la chapelle de la sainte Vierge, et qui, tournant le dos, cachait sa figure dans ses mains pour prier avec recueillement. C'était bien la posture de la petite Fadette, mais ce n'était ni son coiffage, ni sa tournure, et Landry ressortit pour voir s'il ne la trouverait point sous le porche, qu'on appelle chez nous une guenillère, à cause que les gredots (1) peilleroux (2), qui sont mendiants loqueteux, s'y tiennent pendant les offices.

Les guenilles de la Fadette furent les seules qu'il n'y vit point; il entendit la messe sans l'apercevoir, et ce ne fut qu'à la préface que, regardant encore cette fille qui priait si dévotement dans la chapelle, il lui vit lever la tête et reconnut son grelet, dans un habillement et un air tout nouveaux pour lui. C'était bien toujours son pauvre dressage (3), son jupon de droguet (4), son devanteau rouge et sa coiffe de linge sans dentelle; mais elle avait reblanchi, recoupé et recousu tout cela dans le courant de la semaine. Sa robe était plus longue et tombait plus convenablement sur ses bas, qui étaient bien blancs, ainsi que sa coiffe, laquelle avait pris la forme nouvelle et s'attachait gentillement sur ses cheveux noirs bien lissés; son fichu était neuf et d'une jolie couleur jaune doux qui faisait valoir sa peau brune. Elle avait aussi rallongé son corsage, et, au lieu d'avoir l'air d'une pièce de bois habillée, elle avait la taille fine et ployante comme le corps d'une belle mouche à miel. De plus, je ne sais pas avec quelle mixture de fleurs ou d'herbes elle avait lavé pendant huit jours son visage et ses mains, mais sa figure pâle et ses mains mignonnes avaient l'air aussi net et aussi doux que la blanche épine du printemps.

Landry, la voyant si changée, laissa tomber son livre d'heures, et, au bruit qu'il fit, la petite Fadette se retourna

(1) *Gredot*, pauvre. — (2) *Peilleroux*, couvert de peille, chiffons. — (3) *Dressage*, mise, toilette, habillement (Berry). — (4) *Droguet*, étoffe grossière dont la chaîne est de fil et la trame de laine, tissu très employé en Berry.

tout à fait et le regarda, tout en même temps qu'il la regardait. Et elle devint un peu rouge, pas plus que la petite rose des buissons; mais cela la fit paraître quasi belle, d'autant plus que ses yeux noirs, auxquels jamais personne n'avait pu trouver à redire, laissèrent échapper un feu si clair qu'elle en parut transfigurée. Et Landry pensa encore: Elle est sorcière; elle a voulu devenir belle de laide qu'elle était, et la voilà belle par miracle. Il en fut comme transi de peur, et sa peur ne l'empêchait pas d'avoir une telle envie de s'approcher d'elle et de lui parler, que, jusqu'à la fin de la messe, le cœur lui en sauta d'impatience...

XXIII

Au sortir de la messe, la Fadette ne chercha point à voir Landry; elle rentra bien vite sans regarder personne. Mais Landry, aussitôt qu'il fut dégagé de la surveillance de Sylvinet, essaya de la rejoindre ; il la trouva qui gardait ses ouailles bien tranquillement, ne cousant ni ne filant puisque c'était dimanche : elle cherchait un trèfle à quatre feuilles... Il la remercia d'avoir parlé à la Madelon, mais lui fit entendre qu'il ne l'aimait plus s'il l'avait jamais aimée. Landry parla si bien qu'il en vint à avouer à la petite Fadette qu'il ressentait pour elle une vive affection ; qu'il avait combattu cet amour naissant, mais bien inutilement, car il le sentait si profond que rien ne pouvait l'en distraire.

A ces mots, la petite Fadette avait caché sa figure dans ses mains; elle était pâle et s'évanouit; mais ayant bien vite repris ses sens, elle supplia Landry de ne point plaisanter et de la laisser tranquille ; il ne s'agissait entre eux que d'une bonne amitié. Landry continuait à voir de temps en temps la Fadette. Tout le monde dans le pays s'étonnait du changement qui s'était fait en elle ; on admirait sa tenue. Si elle en avait l'occasion, elle apprenait à Landry comment il fallait soigner le bétail quand il avait pris l'enflure pour avoir mangé trop de trèfle ou de luzerne ; aussi celui-ci était-il devenu plus expert que le vétérinaire. — Leur amitié s'affermissait; mais un jour Sylvinet découvrit les rapports de son Besson et de la Fadette ; le père Barbeau en eut aussi connaissance et il essaya de faire entendre raison à son fils. Celui-ci ne voulut point renoncer à son projet; il défendit le grelet, en expliquant qu'il n'y avait pas « deux filles aussi honnêtes, aussi sages, aussi bonnes et aussi désintéressées... » Mais le père Barbeau était décidé à empêcher son fils de l'épouser. Landry, plein de douleur, alla frapper chez la Fadette avant de rentrer chez le père Caillaud. Celle-ci ne fut point surprise, et prit le seul parti qui convenait. Malgré la douleur de Landry, elle quitta le pays, se rendit à Château-Meillant où elle trouva une bonne place, chez une excellente demoiselle.

Le père Barbeau était heureux du départ de la Fadette, Sylvinet peut-être plus encore ; mais en voyant Landry absorbé dans ses pensées, il ne lui pardonnait point de le délaisser, et il tomba malade, sans que personne pût apporter un sérieux remède à sa langueur. On conseilla au père Barbeau d'éloigner Landry de son frère et on l'envoya à Arton, situé à quelques lieues de là. La jalousie de Sylvinet s'apaisa un peu et le mieux se fit sentir.

La Fadette était depuis un an absente quand elle fut rappelée parce que sa grand'mère était tombée en paralysie. Celle-ci malgré des soins dévoués mourait quelques jours plus tard. Un soir, peu de temps après, comme la jeune fille « écoutait chanter le grelet de sa cheminée qui semblait lui dire :

Grelet, grelet, petit grelet
Toute Fadette a son Fadet »,

Landry se présenta chez elle, à la nuit. La sage Fadette, après une bonne conversation, lui conseilla de retourner bien vite chez son patron ; il obéit. Personne ne l'avait aperçu. Il avait raconté à son amie la maladie de son frère et avait fait promettre à la Fadette d'essayer de le guérir. Peu de jours après, vêtue bien proprement, avec un grand panier à son bras, elle se rendit à la Bessonnière et demanda le père Barbeau. Elle ne se laissa pas troubler par son air froid, et le pria de vouloir lui rendre un service. Il s'agissait de placer l'héritage que sa grand'mère avait laissé afin d'éviter que les gens de loi ne mettent le nez dans ses affaires. Le père Barbeau refusa de prendre cet argent en dépôt, n'ayant pas le droit de le recevoir, ni de surveiller les affaires de la Fadette. Au moins, dit la jeune fille : « rendez-moi le petit service de compter cet argent et de me dire si je suis riche ou pauvre. » La curiosité du vieux paysan était à son comble :

— Voyons donc, dit le père Barbeau qui n'y tenait plus : ce n'est pas un grand service que vous me demandez là, et je ne dois point vous le refuser.

Alors la petite Fadette releva lestement les deux couvercles du panier, et en tira deux gros sacs, chacun de la contenance de deux mille francs écus.

— Eh bien ! c'est assez gentil, lui dit le père Barbeau, et voilà une petite dot qui vous fera rechercher par plusieurs.

— Ce n'est pas le tout, dit la petite Fadette ; il y a encore là, au fond du panier, quelque petite chose que je ne connais guère.

Et elle tira une bourse en peau d'anguille (1), qu'elle versa dans le chapeau du père Barbeau. Il y avait cent louis d'or frappés à l'ancien coin (2), qui firent arrondir

(1) Bourses dont on faisait grand usage en Berry. — (2) *Coin*, morceau d'acier trempé, gravé en creux pour frapper les monnaies ou les médailles.

les yeux au brave homme ; et, quand il les eut comptés et remis dans la peau d'anguille, elle en tira une seconde de la même contenance, et puis une troisième, et puis une quatrième, et finalement, tant en or qu'en argent et menue monnaie, il n'y avait, dans le panier, pas beaucoup moins de quarante mille francs.

C'était environ le tiers en plus de tout l'avoir que le père Barbeau possédait en bâtiments, et, comme les gens de la campagne ne réalisent guère en espèces sonnantes, jamais il n'avait vu tant d'argent à la fois.

Si honnête homme et si peu intéressé que soit un paysan, on ne peut pas dire que la vue de l'argent lui fasse de la peine ; aussi le père Barbeau en eut, pour un moment, la sueur au front. Quand il eut tout compté :

— Il ne te manque, pour avoir quarante fois mille francs, dit-il, que vingt-deux écus, et autant dire que tu hérites pour ta part de deux mille belles pistoles (1) sonnantes ; ce qui fait que tu es le plus beau parti du pays, petite Fadette, et que ton frère, le sauteriot, peut bien être chétif et boiteux toute sa vie : il pourra aller visiter ses biens en carriole. Réjouis-toi donc, tu peux te dire riche et le faire assavoir (2), si tu désires trouver vite un beau mari.

— Je n'en suis point pressée, dit la petite Fadette, et je vous demande, au contraire, de me garder le secret sur cette richesse-là, père Barbeau. J'ai la fantaisie, laide comme je suis, de ne point être épousée pour mon argent, mais pour mon bon cœur et ma bonne renommée ; et comme j'en ai une mauvaise dans ce pays-ci, je désire y passer quelque temps pour qu'on s'aperçoive que je ne la mérite point.

— Quant à votre laideur, Fadette, dit le père Barbeau en relevant ses yeux qui n'avaient point encore lâché de couver le panier, je puis vous dire, en conscience, que vous en avez diantrement rappelé, et que vous vous êtes si bien refaite à la ville que vous pouvez passer à cette heure pour une très gente (3) fille. Et quant à votre mauvaise renommée, si, comme j'aime à le croire, vous ne la méritez point, j'approuve votre idée de tarder un peu et de cacher votre richesse, car il ne manque point de gens qu'elle éblouirait jusqu'à vouloir vous épouser, sans avoir pour vous, au préalable, l'estime qu'une femme doit désirer de son mari...

Le père Barbeau, ébloui de la fortune de la petite Fadette, s'empressa de prendre des renseignements à Château-Meillant. Il apprit que la vieille religieuse noble qu'elle avait servie, admirant la bonne conduite, les bonnes mœurs de la

(1) *Pistole*, pièce d'or valant environ onze livres. — (2) *Assavoir* savoir (Berry). — (3) *Gente*, gentille, gracieuse (Berry).

jeune fille et son bon raisonnement, aimait à causer avec elle, l'admettait dans son intimité et était très chagrine de son départ.

La petite Fadette vivait retirée chez elle avec le sauteriot et se comportait si bien que les gens du pays l'admiraient. Sylvinet étant retombé dans son état maladif, ses parents désespérant de sa guérison eurent enfin recours à la Fadette qui passait pour la meilleure *remégeuse* du pays et qui avait guéri nombre de maladies pendant son séjour à Château-Meillant. Elle fut donc appelée auprès de Sylvinet, qui peu à peu, malgré son antipathie, se laissa soigner par elle. Celle-ci charmait la fièvre du pauvre garçon, et finit par le remettre en bon état. Le père Barbeau, entre temps, songeait au mariage de Landry avec la Fadette. Il questionna celle-ci, qui se montra pleine de fierté. Elle était sûre que Landry l'aimait, elle l'aimait aussi, mais sa répugnance était grande à entrer dans une famille qui rougirait d'elle. Le père Barbeau la rassura. Landry, quelques mois plus tard, revenait chez son père et le mariage était décidé. Sylvinet, bien portant, n'avait plus que de l'amitié pour la Fadette. La noce fut magnifique. Landry acheta un beau bien ; la Fadette recueillait dans sa maison les enfants malheureux de la commune, les instruisait et leur enseignait la religion, aidée du sauteriot devenu un brave et bon jeune homme. Et Sylvinet, prenant tout à coup une décision étrange, s'engagea, fit les guerres de l'Empire, se montra plein de bravoure et obtint bien vite le grade de capitaine.

LES MAITRES SONNEURS

PREMIÈRE VEILLÉE

Je ne suis point né d'hier, disait, en 1828, le père Etienne. Je suis venu en ce monde, autant que je peux croire, l'année 54 ou 55 du siècle passé. Mais, n'ayant pas grande souvenance (1) de mes premiers ans, je ne vous parlerai de moi qu'à partir du temps de ma première communion, qui eut lieu en 70, à la paroisse de Saint-Chartier, pour lors desservie par M. l'abbé Montpérou (2), lequel est aujourd'hui bien sourd et bien cassé.

Ce n'est pas que notre paroisse de Nohant fût supprimée dans ce temps-là ; mais notre curé étant mort, il y eut, pour un bout de temps, réunion des deux églises sous la conduite du prêtre de Saint-Chartier, et nous allions tous les jours à son catéchisme, moi, ma petite cousine, un gars appelé Joseph, qui demeurait en la même maison que mon oncle, et une douzaine d'autres enfants de chez nous.

Je dis mon oncle pour abréger, car il était mon grand-oncle, frère de ma grand'mère, et avait nom Brulet, d'où sa petite-fille, étant seule héritière de son lignage (3), était appelée Brulette (4), sans qu'on fît jamais mention de son nom de baptême, qui était Catherine...

Voici comment le grand-père à Brulette et la mère à Joseph demeuraient sous le même chaume. La maison appartenait au vieux, et il en avait loué la plus petite moitié à cette femme veuve qui n'avait pas d'autre enfant. Elle s'appelait Marie Picot, et était encore mariable, car elle n'avait pas dépassé de grand'chose la trentaine, et se ressouvenait bien, dans son visage et dans sa taille, d'avoir été une très jolie femme.

(1) *Souvenance* est vieux, se dit toujours en Berry. — (2) *Abbé Montpérou*, (écrit aussi Montpeyrou), ancien curé de Saint-Chartier, qui prépara G. Sand à sa première communion. C'était un saint prêtre. En hiver, quand les chemins étaient très mauvais, il la prenait en croupe, et la ramenait à Nohant. A cette époque, la route actuelle entre Saint-Chartier et Nohant n'existait pas. — (3) *Lignage*, ensemble de personnes appartenant à la même lignée. (Berry). — (4) Coutume berrichonne; on féminise le nom du père, du mari.

On la traitait encore, par-ci par-là, de la belle Mariton, ce qui ne lui déplaisait point, car elle eût souhaité se rétablir en ménage, mais n'ayant rien que son œil vif et son parler clair, elle s'estimait heureuse de ne pas payer gros pour sa locature (1), et d'avoir pour propriétaire et pour voisin un vieux homme juste et secourable, qui ne la tourmentait guère et l'assistait souvent.

Le père Brulet et la veuve Picot, dite Mariton, vivaient ainsi en bonne estime l'un de l'autre depuis une douzaine d'années, c'est-à-dire depuis le jour où, la mère à (2) Brulette étant morte en la mettant au monde, cette Mariton avait soigné et élevé l'enfant avec autant d'amour et d'égard que le sien propre.

Joseph, qui avait trois ans de plus que Brulette, s'était vu bercer dans la même crèche (3), et la pouponne avait été le premier fardeau qu'on eût confié à ses petits bras...

Quand elle eut douze ans, c'était déjà comme une petite femme, par moment; et, si elle s'oubliait à gaminer au catéchisme, emportée par la force de son jeune âge, elle se reprenait vitement, comme poussée au respect d'elle-même encore plus que de la religion.

Je ne sais pas si nous aurions pu dire pourquoi, mais tous tant que nous étions de gars assez diversieux (4) au catéchisme, nous sentions la différence qu'il y avait entre elle et les autres fillettes.

Parmi nous, il faut bien vous confesser qu'il y en avait d'un peu grands : mêmement, Joseph avait quinze ans et j'en avais seize, ce qui était une honte pour nous deux, au dire de M. le curé et de nos parents. Ce retard provenait de ce que Joseph était trop paresseux pour se mettre l'instruction dans la tête, et moi trop bandit pour y donner attention; si bien que, depuis trois ans, nous étions renvoyés de classe, et, sans l'abbé Montpérou (5), qui se montra moins exigeant que notre vieux curé, je crois que nous y serions encore.

Joset paraissait incapable d'écouter et de retenir quoi que ce soit; quand Brulette le grondait de sa paresse :

— Je n'en suis pas plus mécréant qu'un autre, disait-il, et je ne songe point à offenser Dieu; mais les mots ne se mettent point en ordre dans ma souvenance; je n'y peux rien.

— Si fait, disait la petite, qui, déjà, avait avec lui le ton

(1) *Locature*, cf. p. 72. — (2) *A* marquant la possession est très fréquent en Berry ; cet *à* possessif se retrouve dans une quantité de noms propres : *Aladenise*, *Alaphilippe*, etc. — (3) *Crèche* signifie berceau. — (4) *Diversieux*, capricieux, variable, changeant. (Berry). — (5) *Montpérou*, cf. plus haut p. précédente.

et l'usage du commandement : si tu voulais bien ! Tu peux ce que tu veux ; mais tu laisses courir ton idée sur toute autre chose ; et M. le curé a bien raison de t'appeler Joseph le distrait.

— Qu'il m'appelle comme il voudra, répondit Joseph, c'est un mot que je n'entends point.

Mais nous l'entendions bien, nous autres, et l'expliquions en notre langage d'enfants, en l'appelant *Joset l'ébervigé* (1), d'où le nom lui resta, à son grand déplaisir.

Joseph était un enfant triste, d'une chétive corporence et d'un caractère tourné en dedans. Il ne quittait jamais Brulette et lui était fort soumis : elle le disait, nonobstant, têtu comme un mouton et le réprimandait à chaque moment. Mais encore qu'elle ne me fît pas grand reproche de ma fainéantise, j'aurais souhaité qu'elle s'occupât de moi aussi souvent que de lui. Malgré cette jalousie qu'il me donnait, j'avais pour lui plus d'égards que pour mes autres camarades, parce qu'il était des plus faibles et moi des plus forts. D'ailleurs, si je ne l'avais soutenu, Brulette m'en aurait beaucoup blâmé ; et quand je lui disais qu'elle l'aimait plus que moi qui étais son parent :

— Ce n'est point à cause de lui, disait-elle, c'est à cause de sa mère que j'aime plus que vous deux...

Enfin, le jour de la première communion arriva, et, en revenant de la messe, j'avais fait si ferme propos de ne me point laisser aller à mes vacarmes (2), que je suivis Brulette chez son grand-père, comme le plus raisonnable exemple qui me pût retenir.

Tandis qu'elle allait, par commandement de la Mariton, tirer le lait de sa chèvre, nous étions restés, Joseph et moi, dans la chambre où mon vieux oncle causait avec sa voisine.

Nous étions occupés à regarder les images de dévotion que le curé nous avait données en souvenir du sacrement, ou, pour mieux dire, je les regardais seul, car Joseph songeait d'autre chose, et les maniait sans les voir. Or, on ne faisait plus attention à nous, et la Mariton disait à son vieux voisin, à propos de notre première communion :

— Voilà une grande affaire de gagnée, et, à cette heure, je pourrai louer mon gars. C'est ce qui me décide à faire ce que je vous ai dit.

Et comme mon oncle secouait la tête tristement, elle reprit :

— Ecoutez une chose, voisin. Mon Joset n'a point d'esprit. Oh ça, tant pis, je le sais bien ; il tient de défunt son pauvre cher homme de père, qui n'avait pas deux idées par chaque

(1) Littéralement *l'étonné*, celui qui écarquille les yeux. (Note de G. Sand). — (2) Mot qui ne s'emploie généralement qu'au singulier.

semaine, et qui n'en a pas moins été un homme de bien et de conduite. Mais c'est tout de même une infirmité que d'avoir si peu de suite dans le raisonnement, et quand, par malheur avec ça, on tombe dans le mariage avec une tête folle, tout va au plus mal en peu de temps. C'est pourquoi je m'avise, à mesure que mon garçon grandit par les jambes, que ce n'est point sa cervelle qui le nourrira, et que, si je lui laissais quelques écus, je mourrais plus tranquille...

Après ce discours, la Mariton explique au père Brulet que son désir est d'entrer comme servante chez Benoit l'aubergiste de Saint-Chartier, à l'enseigne du *Bœuf Couronné* (1). Cette conversation est entendue par Tiennet et Joset. Brulette apprend bientôt que celle qui lui a tenu lieu de mère va la quitter. Elle se désole ; mais enfin il faut se séparer ; Joseph est loué au domaine de l'Aulnières. Brulette reste seule avec son grand-père et tient proprement le ménage.

Tiennet était resté dans sa famille ; son père avait des terres et il lui aidait à les cultiver. Un jour que tous deux revenaient de la foire d'Orval, montés sur une jument qu'ils venaient d'acheter, ils rencontrèrent un homme conduisant une petite charrette, traînée par un âne qui ne pouvait plus avancer. Ils se disposèrent à lui porter secours.

L'homme nous remercia de notre offre, et comme parlant à sa charrette :

— Allons, petite, éveille-toi, dit-il ; j'aime autant que tu ne risques point de verser.

Alors, je vis se lever de dessus un matelas, une jolie fille qui me parut avoir quinze ou seize ans, à première vue, et qui demanda, en se frottant les yeux, ce qu'il y avait de nouveau.

— Il y a que le chemin est mauvais, ma fille, dit le père en la prenant dans ses bras ; viens, et ne te mets point les pieds dans l'eau ; car vous saurez, dit-il à mon père, qu'elle est malade de fièvre pour avoir poussé trop vite en hauteur ; voyez quelle grande vigne folle, pour une enfant d'onze ans et demi !

— Vrai Dieu, dit mon père, voilà un beau brin de fille, et jolie comme un jour (2), encore que la fièvre l'ait blêmie...

— Tiens, toi ! tu es bien assez fort pour tenir cette petite un moment.

Et, la mettant dans mes bras, il attela notre jument à la place de l'âne bourdi (3) et sortit la charrette de ce mauvais pas. Mais il y en avait un second, que mon père connaissait pour avoir suivi plusieurs fois le chemin, et, me faisant

(1) Cette auberge, avec l'enseigne ci-dessus, existait encore il y a quelques années ; c'est maintenant une maison particulière. — (2) Expression du Berry. — (3) *Bourdi*, embourbé. (Berry).

appel de continuer, il marcha en avant avec l'autre paysan qui tirait son âne par les oreilles.

Je portais donc cette grande fillette et la regardais avec étonnement, car si elle avait la tête de plus que Brulette, on voyait bien, à sa figure, qu'elle n'était pas plus vieille. Elle était blanche et menue comme un flambeau de cire vierge, et ses cheveux noirs débordant d'un petit bonnet en mode étrangère, qui s'était dérangé dans son sommeil, me tombaient sur la poitrine et me pendaient quasiment jusque aux genoux. Je n'avais jamais rien vu de si bien achevé que son visage pâle, ses yeux bleu clair, bordés de soies très épaisses, son air doux et fatigué, et mêmement un signe tout à fait noir qu'elle avait au coin de la bouche et qui rendait sa beauté très étrange et difficile à oublier...

— Ne vous ruinez pas le corps à me porter, dit-elle, je marcherai bien sans sabots : j'y suis aussi habituée que les autres.

— Oui, mais vous êtes malade, que je lui répondis, et j'en porterais bien quatre comme vous. Mais de quel pays êtes-vous donc, que vous parliez si drôlement tout à l'heure

— De quel pays ! dit-elle. Je ne suis pas d'un pays. Je suis des bois, voilà tout. Et vous, de quel pays que vous êtes donc ?

— Oh ! ma fine, si vous êtes des bois, je suis des blés, que je lui répondis en riant.

J'allais cependant la questionner davantage quand son père vint me la reprendre.

— Allons, fit-il après avoir donné une poignée de main à mon père, en vous remerciant, mes braves gens. Et toi, petite, embrasse donc ce bon garçon qui t'a portée comme une châsse.

La fillette ne se fit point prier ; elle n'était pas encore dans l'âge de la honte, et, n'y entendant pas de malice, elle n'y faisait point de façons. Elle m'embrassa sur les deux joues...

Tiennet, intrigué par cette dernière rencontre, pria son père de lui dire qui étaient ces gens, mais celui-ci n'en savait pas plus que lui à leur sujet.

DEUXIÈME VEILLÉE

La petite Brulette était donc devenue la belle Brulette, dont il est déjà longuement parlé dans le pays, pour ce que, de mémoire d'homme, on n'avait vu plus jolie fille, des yeux plus beaux, une plus fine taille, des cheveux d'un or plus doux avec une joue plus rose ; la main comme un

satin (1), et le pied mignon comme celui d'une demoiselle.

Tout ça vous dit assez que ma cousine ne travaillait pas beaucoup, ne sortait guère par les mauvais temps, avait soin de s'ombrager du soleil, ne lavait guère de lessives et ne faisait point œuvre de ses quatre membres pour la fatigue.

Vous croiriez peut-être qu'elle était paresseuse ? Point. Elle faisait toutes choses dont elle ne se pouvait dispenser, tout à fait vite et tout à fait bien. Elle avait trop de raisonnement pour laisser perdre le bon ordre et la propreté dans son logis et pour ne point prévenir et soigner son grand-père comme elle le devait. D'ailleurs, elle aimait trop la braverie (2) pour n'avoir pas toujours quelque ouvrage dans les mains : mais d'ouvrage fatigant, elle n'en avait jamais ouï-parler. L'occasion n'y était point, et on ne saurait dire qu'il y eût de sa faute...

Joseph était toujours à la métairie de l'Aulnières, à une demi-lieue de chez Brulet et à moitié demi-lieue de chez moi.

Il avait passé laboureur (3), et sans être beau garçon, il pouvait le paraître aux yeux qui ne répugnent point aux figures tristes. Il avait la mine jaune et maigre, et ses cheveux bruns, qui lui tombaient à plat sur le front et au long des joues le rendaient encore plus chétif dans son apparence. Il n'était cependant ni mal fait, ni mal gracieux de son corps, et je trouvais dans sa mâchoire sèchement coudée, quelque chose que j'ai toujours observé être contraire à la faiblesse. On le jugeait malade parce qu'il se mouvait lentement et n'avait aucune gaieté de jeunesse ; mais, le voyant très souvent, je savais qu'il était ainsi de sa nature et ne souffrait d'aucun mal.

C'était pourtant un ouvrier très médiocre à la terre, pas très soigneux aux bestiaux, et d'un caractère qui n'avait rien d'aimable.

Son gage était le plus bas qu'on puisse payer dans un domaine à un valet de charrue, et encore s'étonnait-on que son maître le voulût bien garder si longtemps, car il ne savait rien faire prospérer aux champs ni à l'étable. Mêmement, quand on l'en reprenait, il avait un air de dépit si farouche, qu'on ne savait que penser. Mais le père Michel assurait qu'il n'avait jamais fait aucune mauvaise réponse et il aimait mieux ceux qui se soumettent sans rien dire, même en faisant la grimace, que ceux qui flattent et qui trompent en caressant...

Brulette avait toujours pour Joset la même sollicitude, elle s'occupait de ses vêtements, le régalait quand il venait la

(1) C'est l'expression consacrée en Berry. — (2) Fierté. — (3) Cf. p. 72, n° 7.

voir, et menait ses bêtes du côté où il se trouvait. Tiennet était jaloux parce qu'il voyait qu'entre sa cousine et Joset il y avait un secret que ni l'un ni l'autre ne lui confiait. Brulette, interrogée par Tiennet, avait répondu que le pauvre garçon avait une *folleté* dans la tête. Un dimanche que Joseph était venu voir sa mère à l'hôtel du Bœuf Couronné, elle le trouva soucieux ; sa figure était plus triste, plus blême qu'à l'ordinaire. Il paraissait absorbé. Sa mère parut inquiète en le voyant partir, aussi Tiennet essaya-t-il de le rejoindre. Il se dirigea du côté de la forêt de Saint-Chartier. Il aperçut, après avoir longtemps marché, « comme une grosse masse noire au milieu de la lande » :

Je connus que ce devait être le chêne (1), et que j'étais arrivé au fin bout de la forêt. Je n'avais jamais vu l'arbre, mais j'en avais ouï parler, pour ce qu'il était renommé un des plus anciens du pays, et, par le dire des autres, je savais comment il était fait. Vous n'êtes point sans l'avoir vu. C'est un chêne bourru, étêté de jeunesse par quelque accident, et qui a poussé en épaisseur ; son feuillage, tout desséché par l'hiver, tenait encore dru, et il paraissait monter dans le ciel comme une roche.

J'allais tirer de ce côté-là, pensant que j'y trouverais la sente qui coupait le bois en droite ligne, lorsque j'entendis le son d'une musique, qui était approchant celui d'une cornemuse, mais qui menait si grand bruit qu'on eût dit d'un tonnerre.

Ne me demandez point comment une chose qui aurait dû me rassurer en me marquant le voisinage d'une personne humaine, m'épeura comme un petit enfant. Il faut bien vous dire que malgré mes dix-neuf ans et une bonne paire de poings que j'avais alors, du moment que je m'étais vu égaré dans le bois, je m'étais senti mal tranquille. Ce n'est pas pour quelques loups qui descendent, de temps en temps, des grands bois de Saint-Aoust (2) dans cette forêt-là, que j'aurais manqué de cœur, ni pour la rencontre de quelque chrétien malintentionné. J'étais enfroidi (3) de cette sorte de crainte qu'on ne peut pas s'expliquer à soi-même, parce qu'on ne sait pas trop où en est la cause. La nuit, la brume d'hiver, un tas de bruits qu'on entend dans les bois et qui sont autres que ceux de la plaine, un tas de folles histoires qu'on a entendu raconter, et qui vous reviennent dans la tête, enfin, l'idée qu'on est resseulé (4) loin de

(1) Ce chêne est en effet splendide ; cinq ou six fois séculaire, il occupe une place immense dans la forêt, et fait l'admiration de tous. Il n'y en a pas deux pareils dans le pays. — (2) *Saint-Aoust*, sur le plateau entre l'Indre et la Théols, arrond. de La Châtre, 1.570 habitants environ ; église dédiée à saint Aoust, archevêque de Bourges (XIII[e] siècle). — (3) *Enfroidi*, refroidi, glacé. (Berry). — (4) *Resseulé*, éloigné, isolé. (Berry).

son endroit ; il y a de quoi vous troubler l'esprit quand on est jeune, voire quand on ne l'est plus.

Moquez-vous de moi si vous voulez. Cette musique, dans un lieu si peu fréquenté, me parut endiablée. Elle chantait trop fort pour être naturelle, et surtout elle chantait un air si triste et si singulier, que ça ne ressemblait à aucun air connu sur la terre chrétienne. Je doublai le pas, je m'arrêtai, étonné d'un autre bruit. Tandis que la musique braillait d'un côté, une clochette sonnait de l'autre, et ces deux résonances venaient sur moi, comme pour m'empêcher d'avancer ou de reculer.

Je me jetai de côté en me baissant dans les fougères ; mais, au mouvement qui s'ensuivit, quelque chose fit feu des quatre pieds tout auprès de moi, et je vis un grand animal noir, que je ne pus envisager, bondir, prendre sa course et disparaître.

Tout aussitôt, de tous les points de la fougeraie, sautèrent, coururent, trépignèrent une quantité d'animaux pareils, qui me parurent gagner tous vers la clochette et vers la musique, lesquelles s'entendaient alors comme proches l'une de l'autre. Il y avait peut-être bien deux cents de ces bêtes, mais j'en vis au moins trente mille, car la peur me galopait (1) rude, et je commençais à avoir des étincelles et des taches blanches dans la vue, comme la frayeur en donne à ceux qui ne s'en défendent point.

Je ne sais par quelles jambes je fus porté auprès du chêne ; je ne sentais plus les miennes. Je me trouvais là, tout étonné d'avoir fait ce bout de chemin comme un tourbillon de vent, et, quand je repris mon souffle, je n'entendis plus rien, au loin ni auprès ; je ne vis plus rien, ni sous l'arbre, ni sur la fougeraie ; et je ne fus pas bien sûr de n'avoir pas rêvé un sabbat de musique folle et de mauvaises bêtes.

Je commençais à me ravoir et à regarder en quel lieu j'étais. La branchure du chêne couvre une grande place herbue, et il y faisait si noir que je ne voyais point mes pieds : si bien que je me heurtai contre une grosse racine et tombai, les mains en avant, sur le corps d'un homme qui était allongé là comme mort ou endormi. Je ne sais point ce que la peur me fit dire ou crier, mais ma voix fut reconnue, et tout aussitôt celle de Joset me répondit :

— C'est donc toi, Tiennet ? Et qu'est-ce que tu viens faire ici à pareille heure ?

— Et toi-même, qu'y fais-tu, mon vieux ? lui dis-je, bien content et bien consolé de le trouver là. Je t'ai cher-

(1) *Galoper*, verbe très employé en Berry au sens de : courir après les animaux : *Y galopiens leurs oies.*

ché tout ce tantôt; ta mère a été en peine de toi, et je te croyais retourné vers elle depuis longtemps.

— J'avais affaire par ici, répondit-il, et, avant de m'en aller, je me reposais, là, voilà tout.

— Tu n'as donc pas peur de te trouver comme ça, de nuit, dans un endroit si laid et si triste ?

— Peur de quoi, et pourquoi, Tiennet ? je ne t'entends point !

J'eus honte de lui confesser combien j'avais été sot. Cependant, je me risquai à lui demander s'il n'avait pas vu du monde et des bêtes dans la clairière.

— Oui, oui, répondit-il ; j'ai vu beaucoup de bêtes, et du monde aussi, mais tout ça n'est pas bien méchant et nous pouvons nous en aller tous deux sans que mal nous en arrive.

Je m'imaginai, à sa voix, qu'il se gaussait un peu de ma frayeur, et je quittai le chêne avec lui ; mais quand nous fûmes hors de son ombrage, il me sembla que Joset n'avait ni sa taille ni sa figure des autres fois. Il me paraissait plus grand, portant plus haut la tête, marchant d'un pas plus vif, et parlant avec plus de hardiesse. Ça ne me rassura point, car toutes sortes de folies me traversèrent la remembrance (1). Ce n'était point seulement par ma grand'mère que je m'étais laissé conter que les gens qui ont la figure blanche, l'œil vert, l'humeur triste et la parole difficile à comprendre, sont portés à s'accointer avec des mauvais esprits, et, en tout pays, les vieux arbres sont mal famés pour la hantise (2) des sorciers et *des autres* (3).

Joset paraissait tout à fait absorbé ; et comme on s'était aperçu à la ferme qu'il s'en allait souvent le soir pour ne revenir qu'au matin, on commençait à lui faire une mauvaise réputation dans le pays ; et on finissait par croire qu'il avait vraiment des accointances avec le diable. Brulette prit son parti de lui parler franchement, devant Tiennet et sa sœur :

— Il est temps que ces histoires-là finissent. Voilà ma cousine qui s'en est tant laissé dire, qu'elle tient Joset pour un loup-garou (4), et il faut s'expliquer, à la fin !

— Qu'il soit donc fait selon ton vouloir, répondit Joseph, car je suis fatigué de passer pour sorcier, et j'aime encore mieux passer pour imbécile.

— Non, tu n'es ni imbécile ni fou, reprit Brulette, mais tu es bien obstiné, mon pauvre Joset ! Sache donc, Tiennet,

(1) *Remembrance*, souvenir, mémoire (vieux). — (2) *Hantise*, fréquentation, compagnie (vieux). — (3) *Les autres*. Les mauvais esprits qu'on n'ose pas nommer. Procédé populaire qui consiste à déguiser par un nom indéfini les puissances malfaisantes. — (4) *Loup-garou*, homme loup, espèce de lutin et de sorcier qui, d'après une superstition très ancienne, erre la nuit déguisé en loup.

que ce gars-là n'a rien de mauvais dans la tête, sinon une fantaisie de musique qui n'est pas si déraisonnable que dangereuse.

— Alors, répondis-je, je comprends ce qu'il me disait tout à l'heure; mais où diable a-t-il pris pareille idée?

— Un petit moment! reprit Brulette; ne le fâchons pas injustement; ne te dépêche pas de dire qu'il est incapable de musiquer (1); car tu penses peut-être, comme sa mère et comme mon grand-père, qu'il a l'esprit bouché à cela, comme autrefois au catéchisme. Moi, je dirai que c'est toi, et mon grand-père, et la bonne Mariton qui n'y connaissez rien. Joseph ne peut chanter, non qu'il soit court d'haleine, mais parce qu'il ne fait point de son gosier ce qu'il veut; et comme il ne se contente point lui-même, il aime mieux ne faire jamais usage de sa voix qui lui est rétive (2). Alors, bien naturellement, il souhaite de musiquer sur un instrument qui ait une voix en place de la sienne, et qui chante tout ce qui vient dans son idée. C'est pour avoir toujours manqué de cette voix d'emprunt que notre gars a toujours été triste, ou songeur, ou comme ravi en lui-même.

— C'est tout justement comme elle te le dit! m'observa Joseph, qui paraissait soulagé d'entendre cette belle jeunesse (3) le débarrasser de ses pensées en les rendant compréhensibles pour moi. Mais ce qu'elle ne te dit point, c'est qu'elle a une voix en ma place, et une voix si douce, si claire, et qui dit si justement les choses entendues, que je prenais déjà, étant petit enfant, mon plus grand plaisir à l'écouter.

— Mais, poursuivit Brulette, nous avions bien quelquefois maille à partir ensemble à ce sujet-là. J'aimais à imiter toutes les petites filles de campagne, qui ont pour coutume, en gardant leurs bêtes, de crier leurs chansons à pleine tête (4), pour se faire entendre au loin; et comme en criant comme ça, j'outrepassais ma force, je gâtais tout, et je faisais mal aux oreilles de Joset. Et puis, quand je me suis rangée à chanter raisonnablement, il s'est trouvé que j'avais si bonne mémoire pour retenir toutes choses chantables (5), celles qui contentent notre gars comme celles qui l'encolèrent, que plus d'une fois je l'ai vu me brûler compagnie tout d'un coup et s'en aller sans rien me dire, encore qu'il m'eût priée de chanter. Pour ce qui est de ça, il n'est pas toujours bien honnête ni gracieux; mais comme c'est lui, j'en ris au lieu de m'en fâcher. Je sais bien qu'il y revien-

(1) *Musiquer*, faire de la musique, pris au sens favorable. (Berry). — (2) *Qui lui est rétive*, tournure latine. — (3) *Jeunesse*, jeune fille. (Berry). (4) *A pleine tête*, de toutes ses forces. L'adjectif *plein* entre dans une foule de locutions berrichonnes. — (5) *Chantable*, qu'on peut chanter (Litt.)

dra, car il n'a pas la souvenance certaine, et quand il a entendu quelque chansonnette qu'il ne juge point trop laide, il accourt me la demander, et il est bien sûr de la trouver dans ma tête.

J'observai à Brulette que Joseph n'ayant pas de souvenance, ne me paraissait point né pour cornemuser.

— Oh dame ! c'est là qu'il faut encore retourner ton jugement de l'envers à l'endroit, répondit-elle. Vois-tu, mon pauvre Tiennet, ni toi ni moi ne connaissons la *vérité de la chose*, comme dit ce gars-là. Mais, à force de vivre avec ses songeries, j'ai fini par comprendre ce qu'il ne sait pas ou n'ose pas dire. La vérité de la chose, c'est que Joset prétend inventer lui-même sa musique, et qu'il l'invente, de vrai. Il a réussi à faire une flûte d'un roseau, et il chante là-dessus, je ne sais comment, car il n'a jamais voulu se laisser ouïr de moi, ni de personne de chez nous. Quand il veut flûter (1), il s'en va le dimanche, et mêmement la nuit, dans des endroits non fréquentés où il flûte à sa guise ; et quand je lui demande de flûter pour moi, il me répond qu'il ne sait pas encore ce qu'il veut savoir, et qu'il m'en régalera quand ça en vaudra la peine. Voilà pourquoi depuis qu'il a inventé ce flûteriot (2), il s'absente tous les dimanches, et quelquefois sur (3) la semaine, pendant la nuit, quand sa musique le tient trop fort.

Tu vois, Tiennet, que toutes ces affaires-là sont bien innocentes ; mais c'est à présent qu'il faut nous expliquer tous les trois, mes amis ; car voilà Joset qui se met dans la volonté d'employer son premier gage (ayant jusqu'à cette heure tout donné en garde à sa mère) à faire achat d'une musette, et comme il dit qu'il est mince ouvrier, et que son cœur voudrait retirer la Mariton de ses fatigues, il prétendrait se faire cornemuseux (4) de son état, parce que, de vrai, on y gagne gros.

— L'idée serait bonne, dit ma sœur, qui nous écoutait, si, pour de vrai, Joseph avait le talent ; mais, avant d'acheter la musette, m'est avis qu'il faudrait s'assurer de la manière de s'en servir.

— Ça, c'est affaire de temps et de patience, dit Brulette ; mais là n'est point l'empêchement. Est-ce que vous ne savez pas que voilà, depuis un tour de temps (5), le garçon à Carnat qui s'essaye aussi à cornemuser, à seules fins de garder au pays la place de son père ?

— Oui, oui, répondis-je, et je vois ce qui en résulte. Carnat est vieux, et on aurait pu avoir sa succession ; mais

(1) *Flûter*, jouer de la flûte (Berry). — (2) *Fluteriot*, petite flûte faite avec un roseau (Berry). — (3) *Sur*, pendant. — (4) *Cornemuseux*, celui qui joue de la cornemuse. — (5) *Un tour de temps*, quelque temps (Berry).

son fils, qui la veut, la gardera, parce qu'il est riche et bien appuyé dans le pays ; tandis que toi, Joset, tu n'as encore ni argent pour acheter ta musette, ni maître pour t'enseigner, ni amis de ta musique pour te soutenir.

— C'est la vérité, répondit Joset tristement. Je n'ai encore que mon idée, mon roseau et *elle !*

Ce disant, il désignait Brulette, qui lui prit la main bien amiteusement en lui répondant :

— Joset, je crois bien à ce qui est dans ta tête, mais je ne peux pas être assurée de ce qui en sortira. Vouloir et pouvoir sont deux ; songer et flûter diffèrent grandement. Je sais que tu as dans les oreilles, ou dans la cervelle, ou dans le cœur, une vraie musique du bon Dieu, parce que j'ai vu ça dans tes yeux quand j'étais petite, et que, plus d'une fois, me prenant sur tes genoux, tu me disais d'un air charmé : « Ecoute, ne fais pas de bruit, et tâche de te souvenir. » Alors, moi j'écoutais bien fidèlement, et je n'entendais que le vent qui causait dans les feuillages, ou l'eau qui grelottait le long des cailloux ; mais toi, tu entendais autre chose, et tu en étais si assuré, que je l'étais par contre.

Eh bien, mon garçon, conserve dans ton secret ces jolies musiques qui te sont bonnes et douces ; mais n'essaye point de te faire ménétrier...

Après avoir montré tous les inconvénients du métier, Brulette et Tiennet essayaient de détourner Joset de cette résolution, mais lui les supplia de remettre la discussion à plus tard, quand ils l'auraient entendu flûter. Pour ne point lui faire de peine, ses amis promirent.

Un mois après Joseph venait avertir Tiennet que le moment était venu de se faire entendre ; il ne voulait que Brulette et lui comme auditeurs. Aussi la réunion aurait-elle lieu chez Tiennet, le lendemain soir, moment où celui-ci se trouverait seul à la maison, ses parents étant en pèlerinage.

A l'heure dite, j'étais devant ma porte, ayant poussé toutes les huisseries pour que les passants (s'il en passait) me crussent couché ou absent, et j'attendais l'arrivée de Joseph. On était alors au printemps, et, comme il avait tonné dans le jour, le ciel était encore chargé de nuages très épais. Il faisait de bons coups de vent tiède qui apportaient toutes les jolies senteurs du mois de mai. J'écoutais les rossignols qui se répondaient dans la campagne aussi loin que l'ouïe pouvait s'étendre, et je me disais que Joseph aurait grand'peine à flûter aussi finement. Je regardais au loin toutes les petites clartés des maisons s'éteindre une à une dans le bourg ; et environ dix minutes après que la dernière fut soufflée, je vis arriver devant moi le jeune

couple que j'attendais. Ils avaient marché si doucement sur des herbes nouvelles, et si bien côtoyé les grands buissons du chemin, que je ne les avais ni vus ni entendus approcher...

Pendant que je causais un peu avec Brulette... Joseph, sans me rien dire, s'était mis en devoir d'accommoder sa flûte. Il trouva que le temps humide l'avait enrhumée, et jeta une poignée de chènevottes dans l'âtre pour l'y réchauffer. Quand les chènevottes s'enflammèrent, elles envoyèrent une grande clarté à son visage penché vers le foyer, et je lui trouvai un air si étrange que j'en fis tous bas l'observation à Brulette...

Il souffla dans sa flûte, l'œil tout en feu, et la figure comme embrasée par une fièvre.

Ce qu'il flûta, ne me le demandez point. Je ne sais si le diable y eût connu quelque chose; tant qu'à moi, je n'y connus rien, sinon qu'il me parut bien que c'était le même air que j'avais ouï cornemuser dans la fougeraie. Mais j'avais eu si belle peur dans ce moment-là, que je ne m'étais point embarrassé d'écouter le tout; et, soit que la musique en fût longue, soit que Joseph y mît du sien, il ne décota de flûter d'un gros quart d'heure, mettant ses doigts bien finement, ne désoufflant mie, et tirant si grande sonnerie de son méchant roseau, que dans des moments, on eût dit trois cornemuses jouant ensemble. Par d'autres fois, il faisait si doux qu'on entendait le grelet au dedans de la maison et le rossignol au dehors; et quand Joset faisait doux, je confesse que j'y prenais plaisir, bien que le tout ensemble fût si mal ressemblant à ce que nous avons coutume d'entendre que ça me représentait un sabbat de fous.

— Oh ! oh ! que je lui dis quand il eut fini, voilà bien une musique enragée ! Où diantre prends-tu tout ça ! à quoi que ça peut servir, et qu'est-ce que tu veux signifier par là ?

Il ne me fit point réponse, et sembla même qu'il ne m'entendait point. Il regardait Brulette qui s'était appuyée contre une chaise et qui avait la figure tournée du côté du mur.

Comme elle ne disait mot, Joset fut pris d'une flambée de colère, soit contre elle, soit contre lui-même, et je le vis faire comme s'il voulait briser sa flûte entre ses mains; mais, au moment même, la belle fille regarda de son côté, et je fus bien étonné de voir qu'elle avait de grosses larmes au long des joues.

Alors Joseph courut auprès d'elle, et, lui prenant vivement les mains :

— Explique-toi, ma mignonne, dit-il, et fais-moi con-

naître si c'est de compassion pour moi que tu pleures, ou si c'est de contentement ?

— Je ne sache point, répondit-elle, que le contentement d'une chose comme ça puisse faire pleurer. Ne me demande point si c'est que j'ai de l'aise (1) ou du mal ; ce que je sais, c'est que je ne m'en puis empêcher, voilà tout.

— Mais à quoi est-ce que tu as pensé, pendant ma flûterie ? dit Joseph en la fixant beaucoup.

— A tant de choses, que je ne saurais point t'en rendre compte, répliqua Brulette.

— Mais enfin, dis-en une, reprit-il sur un ton qui signifiait de l'impatience et du commandement.

— Je n'ai pensé à rien, dit Brulette ; mais j'ai eu mille ressouvenances du temps passé. Il ne me semblait point te voir flûter, encore que je t'ouïsse bien clairement ; mais tu me paraissais comme dans l'âge où nous demeurions ensemble, et je me sentais comme portée avec toi par un grand vent qui nous promenait tantôt sur les blés mûrs, tantôt sur les herbes folles, tantôt sur des eaux courantes : et je voyais des prés, des bois, des fontaines, des pleins champs de fleurs et des pleins ciels d'oiseaux qui passaient dans les nuées. J'ai vu aussi, dans ma songerie, ta mère et mon grand-père assis devant le feu, et causant de choses que je n'entendais point, tandis que je te voyais à genoux dans un coin, disant ta prière, et que je me sentais comme endormie dans mon petit lit. J'ai vu encore la terre couverte de neige, et des saulnées (2) remplies d'alouettes, et puis des nuits remplies d'étoiles filantes, et nous les regardions, assis tous deux sur un tertre, pendant que nos bêtes faisaient le petit bruit de tondre l'herbe ; enfin, j'ai vu tant de rêves que c'est déjà embrouillé dans ma tête ; et si ça m'a donné l'envie de pleurer, ce n'est point par chagrin, mais par une secousse (3) de mes esprits que je ne peux point t'expliquer du tout.

— C'est bien ! dit Joset. Ce que j'ai songé, ce que j'ai vu en flûtant, tu l'as vu aussi ! Merci, Brulette ! Par toi, je sais que je ne suis point fou et qu'il y a une vérité dans ce qu'on entend comme dans ce qu'on voit. Oui, oui ! fit-il encore en se promenant dans la chambre à grandes enjambées et en élevant sa flûte au-dessus de sa tête ; ça parle, ce méchant bout de roseau ; ça dit ce qu'on pense ; ça montre comme avec les yeux ; ça raconte comme avec les mots ; ça

(1) *Aise*, plaisir. — (2) *Saulnée*, longue ficelle à laquelle sont attachés des milliers de crins à nœuds coulants, et que l'on tend à quelques pouces de la surface du sol, en temps de neige, pour attraper les petits oiseaux. On a soin de balayer la neige sous la ficelle et d'y jeter du grain ; les allouettes et autres petits oiseaux y sont pris par centaines (Berry). — (3) *Secousse*, seconde, l'instant le plus court (Berry).

aime comme avec le cœur; ça vit, ça existe! Et à présent, Joset le fou, Joset l'innocent, Joset l'ébervigé, tu peux bien retomber dans ton imbécillité; tu es aussi fort, aussi savant, aussi heureux qu'un autre!

Disant cela, il s'assit, sans plus faire attention à aucune chose autour de lui.

CINQUIÈME VEILLÉE

Nous le dévisagions, Brulette et moi, car il n'était plus le Joset que nous connaissions. Pour moi, il y avait quelque chose dans tout cela qui me rappelait les histoires qu'on fait chez nous sur les sonneurs-cornemuseux, lesquels passent pour savoir endormir les plus mauvaises bêtes, et mener, à nuitée (1), des bandes de loups par les chemins, comme d'autres mèneraient des ouailles (2) aux champs. Joset n'était point dans une figure naturelle à ce moment-là, devant moi. De chétif et pâlot, il paraissait grandi et amendé (3), comme je l'avais vu dans la forêt. Il avait de la mine; ses yeux étaient dans sa tête comme deux rayons d'étoile et quelqu'un qui l'aurait jugé le plus beau garçon du monde ne se serait point trompé sur le moment.

Il me paraissait aussi que Brulette en était charmée et ensorcelée, puisqu'elle avait vu tant d'affaires dans cette flûterie où je n'avais vu que du feu, et j'eus beau vouloir lui représenter que Joset ne ferait jamais danser que le diable avec sa musique, elle ne m'écouta point et le pria de recommencer.

Il s'y porta bien volontiers, et reprit sur un air qui ressemblait au premier, mais qui n'était pourtant pas le même; d'où je vis que ses idées ne différaient pas les unes des autres pour le moment, et qu'il ne voulait en rien se ranger à la mode du pays. En voyant comme Brulette écoutait et paraissait goûter la chose, je fis un effort de ma tête pour la goûter aussi, et il me parut que je m'accoutumais si bien à cette nouvelle sorte de musique, que j'en étais mouvé (4) aussi au dedans de moi; car il se fit aussi en moi une songerie (5), et je crus voir Brulette dansant toute seule au clair d'une belle lune, sous des buissons de blanche épine fleurie, et secouant son tablier rose, comme prête à s'envoler. Mais voilà que, tout d'un coup, il se fit, non loin de là, comme une sonnerie de clochette, pareille à celle que j'avais

(1) *A nuitée*, toute la nuit (Berry). — (2) *Ouailles*, brebis moutons en général (Berry). — (3) *Amendé*, amélioré, mieux portant (Berry). — (4) *Mouvé*, remué, ému (Berry). — (5) *Songerie*, songe à l'état de veille rêverie, chimère (Berry).

ouïe sur la fougeraie, et la flûterie de Joset s'arrêta comme coupée net au beau mitant (1).

Je me réveillai alors de ma fantaisie, et m'assurai que la clochette n'était point un rêve; que Joset s'était interrompu de flûter, qu'il se tenait debout, d'un air tout estomaqué, et que Brulette le regardait, non moins étonnée que moi. Alors toute ma peur me revint...

Tiennet, persuadé que le pauvre Josel a des accointances avec le diable, prend à la cheminée un vieux fusil chargé de balles bénites et se met sur la défensive. Joseph sort avec son chien ; Brulette et son cousin, transis de peur, écoutent et entendent ces mots de Joset :

— Oui, oui ! sitôt la Saint-Jean qui vient ! Merci à vous et au bon Dieu ! Il sera fait comme vous le souhaitez, et vous en avez ma parole.

Comme il parlait du bon Dieu, je repris confiance, et, ouvrant la porte un petit, j'avisai dehors, où je reconnus, au moyen de la clarté qui sortait de la maison, Joset à côté d'un homme bien vilain à voir, car il était noir de la tête aux pieds, mêmement sa figure et ses mains, et il avait derrière lui deux grands chiens noirs comme lui, qui batifolaient avec celui de Joset. Et alors, il répondit avec une voix si forte que Brulette l'entendit et en trembla : « *Adieu, petit, et à revoir. Ici, Clairin* (2) ! »

Le petit cheval noir bondit et se mit en devoir de rassembler les autres dispersés ça et là. Joset rejoignit Tiennet ; celui-ci était fort intrigué du gros paquet que son ami portait sous son bras : c'était une musette merveilleuse que l'homme noir lui avait remise.

Et Joset expliqua que celui qui apportait cette musette n'était pas sorcier, mais qu'habitant un pays où on faisait ces beaux instruments, il avait promis de la lui remettre à son passage. Cependant il se garda de donner des explications sur cette nouvelle connaissance ; ses amis n'étaient donc point complètement rassurés.

Pendant que Joset reconduisait chez elle la petite Brulette, Tiennet entendit bientôt du bruit qui partait du champ d'avoine situé derrière sa maison ; il vit bientôt une bête « qui se roulait sur le dos, les pattes en l'air, écrasant à droite et à gauche, se relevant, sautant, broutant et prenant du tout bien à son aise ». Plus loin, plusieurs autres bêtes dévalisaient un champ à son beau-frère. Tiennet s'approcha du clairin, le prit par la bride, quand Joseph se présenta au détour du chemin. Il conseilla à Tiennet de ne rien faire, de ne pas se mettre dans une mauvaise situation pour quelques dégâts dans ses propriétés ; et il s'écria :

(1) *Mitant*, milieu, se dit à propos de tout en Berry. — (2) *Clairin*, sonnette pendue au cou d'un animal, et aussi nom donné à l'animal qui porte cette sonnette.

— Alerte, Tiennet ! voilà les chiens du muletier ! si tu ne veux être dévoré, lâche le clairin ; aussi bien, le voilà qui reconnaît la voix de ses gardiens et tu n'en aurais pas bon marché maintenant...

Tiennet, furieux, provoqua le muletier. Celui-ci accepta le défi. Ils se battirent suivant les lois du Berry : « On se *toure* à bras-le-corps, on tape où l'on peut, sauf la figure. » Huriel s'arrêta quand il vit que Tiennet se ferait tuer plutôt que de cesser. Ils firent alors la paix et devinrent bons camarades.

...Joset était décidé à quitter le pays. La Saint-Jean approchait, il prévint son maître, mais ne voulut dire à personne où il allait. La veille de la fête, Tiennet et Brulette se rendirent sur la place du bourg où les vieux avaient déjà apporté les fagots et la paille de la *Jaunée* (1). Brulette fut chargée d'y mettre le feu et la danse commença. Carnat jouait si mal que les jambes étaient fatiguées ; on allait se retirer, quand un beau gars proposa de jouer à la place du cornemuseux. C'était Huriel transformé, « le plus bel homme que Tiennet eut vu de sa vie. » Lui seul l'avait reconnu. A cette musique entraînante les jambes avaient repris leur énergie.

Mais le vieux Carnat, sortant de l'auberge, voyant Huriel à la place de son fils, le poussa violemment, et l'obligea à rendre la musette :

— Oui, oui ! dansez ! vous l'avez bien gagné ! cria le monde de la paroisse, qui s'était tout rassemblé autour de sa belle musique, et qui déjà s'était affolé de lui, les vieux comme les jeunes.

— Or donc, dit-il en prenant la main de Brulette, qu'il avait regardée plus que toutes les autres, je demande, pour mon payement, de danser avec cette jolie blonde, quand même elle serait déjà engagée.

— Elle est engagée avec moi, Huriel, dis-je au muletier ; mais comme nous sommes amis, je te cède mon droit pour cette bourrée.

— Merci ! répondit-il en me donnant une poignée de main ; et il ajouta dans mon oreille : — Je ne voulais point avoir l'air de te connaître ; si tu n'y vois pas d'inconvénient pour toi, à la bonne heure !

— Ne dites pas que vous êtes muletier, repris-je, et tout ira bien...

Le muletier fut charmé de danser avec Brulette, qui était à son avis une beauté rare, et il remercia Tiennet. Puis il demanda s'il n'y avait pas une autre musette. Brulette alla chercher celle que Joset lui avait confiée, et que le muletier était chargé de lui emporter.

(1) *Jaunée*, réjouissance en l'honneur de saint Jean-Baptiste, 24 juin. La veille, on préparait sur la place un bûcher, à l'aide de fagots entassés ; on y mettait le feu et on dansait autour.

Vous ne sauriez croire, mes amis, quels cris de contentement et d'émerveillance il y eut sur la place, au bruit tonnant de cette musette bourbonnaise et au retour du muletier, que l'on croyait déjà parti. On ne dansait plus que d'un pied et on allait finir, quand il reparut sur la pierre des ménétriers. Aussitôt ce devint comme une rage, on ne s'y mit plus à quatre ni à huit, mais bien à seize ou à trente-deux, se tenant par les mains, sautant, criant et riant, que le bon Dieu n'aurait pu y placer un mot.

Et bientôt après, les vieux, les jeunes, les petits enfants qui ne savaient pas encore mener leurs jambes, comme les grands-pères qui ne tenaient quasi plus sur les leurs, les vieilles qui se trémoussaient à l'ancienne mode, les gars maladroits qui n'avaient jamais pu mordre à la mesure, tout se mit en branle, et, pour un peu, la cloche de la paroisse s'y serait mise aussi d'elle-même. Jugez donc une musique, la plus belle qu'on eût ouïe au pays, et qui ne coûtait rien ! même elle paraissait aidée du diable, puisque le cornemuseux ne demandait jamais grâce et faisait éreinter tout le monde sans se lasser. — J'en veux avoir le dernier ! s'écriait-il, à chaque fois qu'on lui conseillait de se reposer ; je prétends que la paroisse entière y crève et que nous soyons encore tous ici au lever du soleil, moi debout et vaillant, vous autres me demandant merci ! — Et lui de cornemuser, et nous tous de trépigner comme des fous.

Après la danse, les appétits étaient ouverts ; chacun but et mangea en compagnie, les habitants mettant en commun leurs victuailles. Huriel était invité par tous. Il chanta si bien que tous se taisaient pour l'entendre.

Au moment que le jour levant commença de percer à travers la feuillée, il y avait autour de nous une foule plus charmée et plus attentionnée qu'au plus beau prêche.

Alors il se leva, monta sur son banc et présenta son verre vide au premier rayon de soleil qui passait au-dessus de sa tête, en disant d'un air qui nous fit trembler tous, sans qu'on sût ni pourquoi ni comment : — Amis, voilà le flambeau du bon Dieu ! Eteignez vos petites chandelles, et saluez ce qu'il y a de plus beau dans le monde !

Après que nous aurons tous rendu gloire à Dieu, je vous quitterai, mes enfants, vous remerciant de m'avoir fait si bonne fête et marqué tant de fiance (1). Je vous devais une petite réparation pour un dommage que j'ai causé, sans le vouloir, à quelques-uns d'entre vous, il n'y a pas longtemps. Devinez si vous pouvez ; moi, je ne suis pas ici à confesse ;

(1) *Fiance*, confiance (Berry).

mais je pense avoir fait de mon mieux pour vous divertir, et le plaisir valant mieux que le profit, selon moi, je me crois quitte envers tous.

Et comme on voulait le faire expliquer :

— Silence ! cria-t-il, voilà l'Angelus qui cloche (1) !

Et il se mit à genoux, ce qui entraîna tout le monde à en faire autant, et même avec un recueillement singulier, car cet homme-là semblait avoir puissance sur les esprits.

Quand on eut fini la prière, on le chercha : il avait disparu, et si bien, qu'il y eut des gens qui se frottèrent les yeux, pensant qu'ils avaient rêvé cette nuit de liesse et de folie.

Brulette était très émue de cette soirée. Quand Tiennet lui apprit que le beau danseur n'était autre que l'homme noir dont elle avait eu peur, elle eut peine à le croire ; aussi ne parla-t-elle plus du muletier. Joset avait donné deux fois de ses nouvelles dans une année et se portait bien ; mais une troisième lettre annonçait une certaine fatigue. Quelques mois plus tard, Huriel arrivait au pays, demandait à parler au père Brulet et à sa petite-fille. Tout d'abord il déclina ses titres. Il était fils de Sébastien Huriel, dit Bastien, le grand bucheux, maître sonneur très renommé et estimé en Bourbonnais. Le père Brulet lui parla des mauvaises mœurs des gens de son espèce et lui dit combien on les mésestimait en Berry. Huriel ne se laissa point intimider et se mit à parler de Joset. C'est lui qui l'avait engagé à venir apprendre la musique dans son pays, car il avait bien compris que les sonneurs de la vallée noire ne le souffriraient pas.

D'ailleurs, je lui devais la vérité, puisqu'il me donnait sa confiance quasiment à la première vue. La musique est une herbe sauvage qui ne pousse pas dans vos terres. Elle se plaît mieux dans nos bruyères, je ne saurais vous dire pourquoi ; mais c'est dans nos bois et dans nos ravines qu'elle s'entretient et se renouvelle comme les fleurs de chaque printemps ; c'est là qu'elle s'invente et fait foisonner des idées pour les pays qui en manquent ; c'est de là que vous viennent les meilleures choses que vous entendez dire à vos *sonneux ;* mais comme ils sont paresseux ou avares, et que vous vous contentez toujours du même régal, ils viennent chez nous une fois en leur vie, et se nourrissent là-dessus tout le restant. A cette heure même, ils font des élèves qui rabâchent nos vieux airs en les corrompant, et se croient dispensés de venir consulter nos anciens. Donc un jeune homme bien intentionné comme toi, disais-je à votre Joset, qui s'en irait boire à la source, s'en reviendrait si frais et gras nourri que personne ne pourrait se soutenir contre lui.

(1) *Clocher*, sonner (Berry).

C'est pourquoi Joset fit accord de partir à la Saint-Jean ensuivante, et de s'en aller en Bourbonnais, où il trouverait, à la fois, de l'ouvrage pour vivre dans nos bois et des leçons du meilleur maître...

Aimant le grand bucheux comme un père et celui-ci l'aimant comme son fils, Joset était heureux ; mais, pressé de devenir lui-même un maître, il s'était adonné à la musique avec trop de passion ; il avait usé son souffle, fatigué ses poumons et son estomac. Le maître sonneur lui avait interdit cet exercice ; mais l'ennui continuait à ronger ce malheureux garçon ; si personne de sa famille ou de ses amis berrichons ne s'occupait de lui, sa vie était en danger.

Le père Brulet s'attendrit à ce discours. La Mariton était dans l'impossibilité de quitter l'auberge, lui-même était trop vieux pour se déplacer. On résolut d'envoyer Brulette sous la garde de son cousin Tiennet. Huriel les accompagnerait. Quand ils arrivèrent dans le bois de l'Alleu, en Bourbonnais, ils trouvèrent le père Bastien et sa fille Thérence, qui n'étaient autres que les voyageurs que Tiennet et son père avaient, quelques années plus tôt, secourus sur la route, en revenant d'Orval. « Joseph était blanc comme un linge et sec comme un bois mort. »

Après de nombreuses péripéties, trop longues pour trouver place ici, Tiennet s'éprit de la belle Thérence qui aurait bien voulu que Joset lui rendît l'affection qu'elle lui portait ; mais le pauvre garçon ne songeait qu'à la petite Brulette qu'autrefois il berçait dans ses bras et qui seule, plus tard, avait compris son goût pour la musique. Cependant celle ci, tout en aimant Joset par compassion, comme un camarade, sur lequel elle avait veillé avec des yeux pleins de vigilance, n'avait jamais songé un instant à l'épouser ; ses vues se portaient ailleurs, et Huriel, le beau muletier, avait fait sur elle une vive impression. Après quelques jours passés à la forêt, on se sépara. Joseph avait repris courage et plus que jamais il rêvait de devenir un musicien hors ligne pour séduire Brulette et être digne d'elle. Le père Bastien, homme plein de loyauté, de franchise, de bonhomie et de talent, dominait toute cette jeunesse, dont il avait gagné l'estime et l'affection... Les vœux de Tiennet se réalisèrent. Il se fit agréer de Thérence. Le muletier obtint Brulette. Joset prit son parti, n'avait-il pas la musique ? Ses succès le consolèrent de tout. Loué par Brulette, placé par elle au-dessus de tous les sonneurs qu'elle avait entendus, il composa ses plus beaux airs pour le mariage de son amie. Et peu de temps après, en hiver, il acheva tristement sa destinée : sa musette fut trouvée brisée au bord d'un fossé profond ; son pauvre corps était sous la glace. C'est ainsi que d'après une superstition courante dans le pays, le sonneur doit terminer son existence.

FIN

ALENÇON. — IMP. GEO SUPOT. — 9-23

Strozecki

LI

LE

Chaque

(Majoration temporaire de 25 %, soit 0 65 net

Saintine. — Picciola.
Saint-Simon. — Mémoires (2 vol.).
Sand (George). — Les Romans champêtres : la Mare au diable.
Scarron. — Le Roman comique.
Scribe. — Bertrand et Raton. — Le Verre d'eau.
Sedaine. — Le Philosophe sans le savoir.
Sévigné (Mme de). — Lettres choisies.
Staël (Mme de). — De l'Allemagne.
Stendhal. — La Chartreuse de Parme.
Thierry (Augustin). — Récits des Temps Mérovingiens (2 vol.).

Veuillot (Louis). —
Vigny (A. de). — réchale d'A -Servitude (3 vol.). —
Vincent de choisies.
Voltaire. — Jeannot et (1 vol.). —

TEXTES ORIGINA

Chaque exemplaire. .. ..

(Majoration temporaire de 25 %, soit

LITTÉRATURES ANCIE

Littérature grecque

Euripide. — Alceste.
Homère. — Iliade (Ch. I et VI). — Iliade (Ch. XXII et XXIV).

Homère. — — Odyssée
Sophocle. —

Littérature latine

César. — De Bello Gallico.
Cicéron. — Pro Murena et Pro Milone *(in extenso)*. — Catilinaires et Pro Archia *(in extenso)*. - De Amicitia et de Senectute. — De Signis. — De Suppliciis.
Cornelius Nepos. — Extraits.
Horace. — Odes et Epodes. - Satires et Epitres.
Lucrèce. — De Natura rerum.
Minutius Felix. — Octavius.
Ovide. — Les Métamorphoses
Pline le Jeune. — Lettres

Quinte-Cur
Salluste. —
Tacite — Vie d'Agric Histoires (1
Tite-Live. — *extenso)* - A
Virgile. — B - Enéide (1-
Le Théâtre

Byro Ma
Cole M
Di
E
F